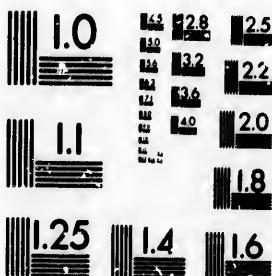
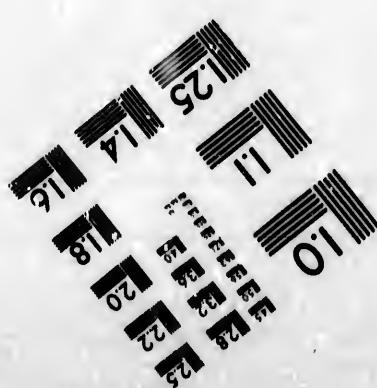


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24 28 23
22 25
2.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages 65 à 80 se répètent.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	20X	22X	24X	26X	30X	32X
			✓					
12X	16X	20X	24X	28X	32X			

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

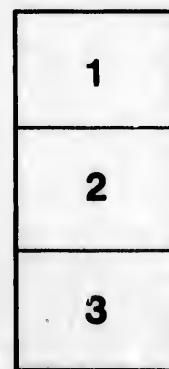
Library of the Public Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L

IMPF

954

LE TOUR DU MONDE

EN 240 JOURS

CANADA — ETATS-UNIS — JAPON
CHINE — HINDOUSTAN

PAR

ERNEST MICHEL

Docteur en Droit, Chevalier de S. Sylvestre,
Membre de la Société de Géographie de Lyon et de Paris, etc.

TOME PREMIER

Canada — Etats-Unis — Japon

LIBRAIRIE
NICE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DU PATRONAGE DE SAINT-PIERRE
1882

Traduction réservée.

EN 240 JOURS

— — — — —

CANADA — ETATS-UNIS — JAPON
CHINE — HINDOUSTAN

PAR

Л. СИДИЛ

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

— — — — —

TOME PREMIER

Canada — Etats-Unis — Japon

— — — — —

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DU PARISIENNE DE SAINT-PÉTRE

— — — — —

TRANSLATION ENGLISH

CANADA
ETATS-UNIS



PRÉFACE

Il n'y a pas bien longtemps, pour s'instruire, on faisait le tour de France ; aujourd'hui, c'est le tour du monde qu'il faut faire pour être de son époque. Généralement, on s'imagine qu'un tel voyage demande un courage héroïque, beaucoup de temps et surtout beaucoup d'argent ; c'est une erreur. Il fallait plus de fatigue, de temps et d'argent pour faire le tour de la France, il y a 50 ans, qu'il n'en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde. Si nous allons vers l'Ouest, la traversée de l'Atlantique demande huit jours, celle du Continent américain sept, celle du Pacifique dix-huit ;

et du Japon à Marseille on vient en 40 jours: donc en tout soixante-treize jours; moins de deux mois et demi pour franchir les vingt-cinq mille milles ou quarante-cinq mille kilomètres.

Les dangers de la mer ou des populations plus ou moins barbares ne sont pas redoutables; il meurt moins de voyageurs par les accidents de mer que par ceux des chemins de fer, et les populations ne sont dangeureuses que pour les imprudents qui les maltraitent.

Quant à la santé, le voyage est un excellent moyen de la fortifier. De l'argent, il n'en faut pas trop non plus: la traversée de l'Atlantique, en première classe, coûte cinq cents francs; celle du continent américain huit cents, celle du Pacifique douze cent cinquante francs, et deux mille fr. du Japon ici: en tout quatre à cinq mille francs pour le parcours; et dans cette somme est compris le logement et la nourriture des deux mois qu'on passe en mer. A terre, si les hôtels sont un peu plus chers en Amérique, en Chine, au Japon et surtout aux Indes, ils

coutent moins qu'en Europe.¹ Les dames mêmes n'ont rien à redouter dans l'excursion ; j'ai trouvé des Anglaises en voyage de noce, et des Américaines à la recherche d'un mari.

Les navires qui sillonnent les grands Océans sont des châteaux flottants ; on y jouit de tout le confortable et de toutes les distractions : bals, concerts, jeux de société ; l'ennui y est inconnu. Les wagons américains sont des salons qu'on transforme en chambres pour la nuit ; et aux Indes, outre le panka ou éventail mécanique, la double toiture, les persiennes et les vitres de couleur ; les fenêtres sont encore garnies, l'été, de branches odoriférantes ; au moyen d'un ressort ingénieux, le mouvement des roues fait tomber sur elles une légère pluie dont l'évaporation rafraîchit et embaume. Donc, pas trop de fatigue à craindre et confortable partout.

¹ Celui qui n'aime pas gaspiller son argent, peut aisément voyager avec une moyenne de 1.000 francs par mois dans toutes les parties du Monde, non compris les frais de transport.

Certes, il y a des excursions pénibles dans les montagnes du Japon, dans certaines parties de l'Hymalaya et dans l'intérieur de la Chine, mais elles ne sont pas plus difficiles que celles que nous offrent nos Alpes et nos Pyrénées.

Le Français, en général, réduit encore le monde au bassin de la Méditerranée ou à l'ancien continent ; il ignore les ressources inexploitées qui, sur les divers points du globe, peuvent donner l'aisance et la richesse à de nombreuses familles. Les enfants, de leur côté, savent que le père et la mère ne sont que des usufruitiers, et qu'ils peuvent compter sur leur part de bien. Lorsqu'ils commencent à raisonner, ils font leurs calculs : J'aurai tant de milliers de francs de papa, tant d'autres milliers de maman ; ce n'est pas assez : il me faut un emploi qui produise tant : et ils entrent dans une administration. Puis, ce n'est pas encore assez : Il me faut une dot de tant, et alors ils cherchent non une épouse, mais une dot ; puis il ne faudra pas avoir trop d'enfants, car il

saut leur laisser l'aisance à laquelle on les a habitués : et ainsi nous voyons tous les ans, en France, diminuer le nombre des naissances et nous marchons à l'extinction. Pourtant il n'en a pas été toujours ainsi ; et avant l'introduction du partage forcé, nous luttions pour la colonisation sur tous les points du globe, avec les Anglo-saxons.

Puisse ce livre montrer la facilité et l'utilité des voyages ! S'ils sont faits dans un esprit sérieux, l'observation et la comparaison feront tomber les préjugés. Les hautes classes chez nous voient, dans le commerce et dans l'industrie, quelque chose d'inférieur, et presque de déshonorant. Lorsqu'elles ont des biens, elles se contentent de voir leurs fils, presque toujours privés de fortes études, gérer ces biens ; plus tard, ceux-ci les feront gérer par des tiers et iront en dépenser les rentes à Paris, où ils feront naufrage ; et alors, passant par-dessus les préjugés, ils épousent la fille d'un riche industriel ou commerçant qui paie un vain titre de sa dot, et très-souvent aussi de son bonheur.

Une grande partie de la bourgeoisie pousse ses enfants dans les carrières administratives, après les études qu'exige un baccalaureat. Après trois ans de stage, un jeune homme, à 23 ans, gagnera 100 à 150 francs par mois ; il en gagnera le double à 40 ans. Esclave du travail, il le sera des opinions d'un maître qui change à tout instant ; il devra briguer sans cesse la faveur de tel député ou de tel Ministre, et tout cela pour avoir, à la fin de ses jours, une pension de retraite de deux à trois mille francs. Comment s'étonner alors qu'on ne trouve presque plus d'hommes de caractère ? Si ce jeune homme, ou son père pour lui, avait connu le globe, il aurait fait comme les Anglais, comme les Allemands et les Hollandais, il aurait trouvé, dans l'industrie et dans le commerce, une occupation honorable qui lui eût donné non l'aisance mais la richesse, non l'esclavage mais la liberté. Aux Etats-Unis, les emplois administratifs sont le lot des courtes intelligences qui n'ont su ou pu se créer une carrière indépendante.

Aussi, si de l'autre côté de l'Océan, on connaît d'autres plaies, on ignore celle du fonctionnarisme.

Il est temps pour nous de voir notre infériorité et d'y porter remède. Lorsqu'on parcourt la surface du globe et qu'on voit partout l'Anglais, l'Américain et l'Allemand prendre pied à notre exclusion; lorsqu'on voit que même l'... où nous étions parvenus à nous établir, nous sommes tous les jours supplantés par nos rivaux, que même, dans plusieurs de nos colonies, les affaires et le commerce sont en d'autres mains que les nôtres; lorsqu'on compare partout la valeur et le savoir du personnel diplomatique et consulaire des autres nations à l'insuffisance de nos consuls et de nos ministres; lorsqu'on voit enfin ce que pensent de nous les autres peuples, le chauvinisme baisse pour faire place à de tristes réflexions; les illusions disparaissent et on s'applique à l'étude des causes qui ont produit notre abaissement pour les paralyser et les détruire; en un mot, on sonde nos plaies sociales pour les guérir.

Je suis de ceux qui croient que le rôle de la France n'est pas fini, et qu'elle a une dette à acquitter : porter la Contre-révolution partout où elle a porté la Révolution ; c'est pourquoi j'espère en son relèvement et j'adjure la génération qui vient, de vouloir y travailler sans trêve ni merci.

Je ne puis, ici, passer sous silence les nombreux amis qui au Canada et aux Etats-Unis, m'ont ouvert toutes les portes et guidé dans la visite de toutes leurs institutions. Pour connaître un pays, il ne faut pas seulement parcourir les villes et visiter les monuments ; il importe surtout d'aborder les familles et d'étudier les hommes qui sont le pays vivant.

Au Japon, c'est principalement à mon condisciple Martin Lanciaires, Chargé d'affaires d'Italie, que je dois d'avoir pu approcher les principaux personnages de ce pays nouveau et avoir d'eux des lettres pour les présents et magistrats des diverses villes que je devais visiter. Ces magistrats, avec une convenance exquise, m'ont fait conduire à la visite des principaux

monuments ; et quelques commerçants indigènes m'ont dirigé dans les principales excursions à l'intérieur.

En Chine, c'est surtout aux Missionnaires que je suis redevable des plus précieuses informations. Monseigneur La Place, évêque de Pékin, a daigné me recevoir chez lui, et le Père Favier, bien connu de tous les voyageurs, a tracé mon itinéraire dans ma visite au Nord de la Chine. Le Coadjuteur de Canton et le Vicaire-Général de Hong-Kong en ont fait autant pour ma visite dans le Sud.

Aux Indes, c'est un Jésuite, que les Anglais ont fait membre du conseil du gouvernement pour l'instruction publique, le Père Lafon, qui, à Calcutta, m'a donné les plus nombreux renseignements sur le Bengal et l'Himalaya. Dans le Nord, à Benarès, Ayra, Delhy, les missionnaires ont été mes meilleurs guides ; mais, c'est surtout à Bombay que j'ai eu le bonheur de rencontrer un des hommes les plus intelligents, les plus actifs et le plus versé dans les connaissances du pays, qu'il évangélise de-

puis de longues années. Mgr Meurin, évêque de Bombay, m'a plus appris sur l'Hindoustan et les Anglais qui le gouvernent, que mes nombreuses observations. C'est lui qui m'a procuré l'invitation du Maharaja de Baroda aux fêtes de son couronnement. Les Confrères de S.-Vincent de Paul, que j'ai retrouvés partout sur ma route, ont aussi été admirables de bonté et de prévenance. Plusieurs grandes maisons de commerce, auxquelles j'étais recommandé, m'ont rendu partout d'importants services. Que tous reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance.

Ce livre n'est que l'ensemble des notes de voyage prises sur place, au jour le jour, et adressées à ma famille ; si l'arrangement méthodique fait défaut, l'impression du moment y est toute entière, et fait mieux ressortir la vérité des choses.

V
puis
de
J
qua
ploy
bre
lon
gen
tous
ge ;
à S.



CHAPITRE I

Paris — Londres — Liverpool.
Le Polynésian — Traversée de l'At-
lantique.

Liverpool, 2 juin 1881.

Voici encore deux lignes datées de l'Europe, puis je prends le bateau, et ma prochaine lettre sera de l'Atlantique, et ensuite du Nouveau-Monde.

J'ai quitté le beau ciel de Nice, le 25 Mai. Les quatre jours que j'ai passés à Paris ont été employés à visiter plusieurs amis et obtenir de nombreuses lettres. Paris est bien la grande Babylone, la capitale du monde: j'y ai trouvé des gens qui venaient des quatre coins du globe; tous m'ont rassuré sur la sécurité de mon voyage; ils le taxent seulement de rapide. J'ai trouvé à S.-Lazare un évêque qui venait de Pékin; il

m'a indiqué la manière de m'y rendre. Le P. P... m'a remis des lettres pour les Lazaristes. Le P. U... pour les missionnaires de la Compagnie de Jésus. J'ai vu à S.-Lazare le P. David qui a traversé, dans tous les sens, l'intérieur de la Chine; il a été chargé par notre gouvernement de plusieurs missions scientifiques. Le supérieur des Missions Etrangères m'a remis des lettres pour les siens de l'extrême Orient, et Claudio Jeannet m'en a donné pour toutes les villes du Canada et des Etats-Unis. Je ne parle pas de M. Baudon, qui m'appelle toujours son commis-voyageur en bonnes œuvres. Tu vois donc que nulle part je ne manquerai d'amis; sans parler des connaissances de rencontre. Pour la première elle est topique. J'ai dans mon hôtel une jeune Suissesse qui va aussi prendre passage sur le *Poly-nesian*; elle s'en va toute seule au fond du Canada, dans le Manitoba, rejoindre son fiancé, et avec lui peupler les bords de la baie d'Hudson.

Mardi soir, à 8 heures; je quittai Paris; je dormis en wagon, en mer et en wagon, et à six heures du matin je m'éveillais à Londres, la ville des brouillards. Le soleil brillait dans la campagne, mais en ville il laissait voir à l'œil nu son disque rougeâtre: preuve incontestable que les brouillards de Londres et des grandes

ville anglaises sont le résultat de la fumée de charbon qui s'échappe de leurs milliers de cheminées. Tu sais que la poussière de charbon est un désinfectant et un moyen de conservation : qui sait si les Anglais ne doivent pas au charbon respiré leur santé et leur multiplication ? A une nuit d'intervalle j'ai bien pu saisir la différence entre Paris et Londres. Paris est gai et fashionable, Londres triste et sombre ; ses maisons petites et noirâtres rendent la ville immense et incommode ; ses vastes parcs multiplient par trop les distances ; c'est la ville du commerce et des affaires : Paris est la ville du plaisir ; les Anglais sont les premiers à venir l'y chercher. Je n'ai passé que quelques heures à Londres : j'en ai eu assez pour revoir quelques-uns de mes anciens amis. L'un d'eux, prenant mon rôle d'avocat au sérieux, m'a parlé de revendiquer pour lui une somme de 45,000 livres sterling (un peu plus d'un million) qui lui est due par les Etats-Unis ; c'est la suite de la question de l'Alabama. A 10 heures du matin, je reprenais le train pour Liverpool. Le soleil brillait encore à la campagne, et produisait une chaleur intolérable. A Leeds et autres grandes villes, même phénomène qu'à Londres ; il s'enveloppait dans la fumée de charbon. Après six heures de roulement comme nous

n'en connaissons pas en France, je descendais à Liverpool et me rendais au bureau de l'Allan-Line; on m'assignait la cabine n° 9 pour ma prison cellulaire durant 9 jours.

Le *Polynésian* est un navire de 4.350 tonnes; il doit porter de nombreux passagers. J'ai retrouvé ici la détestable cuisine anglaise; mon estomac n'est pas content, mais ne trouvant mieux, il s'en accommode. J'ai passé ma soirée à parcourir les docks interminables, et la nuit j'ai brisé mes os sur la dure paillasse anglaise. Et dire qu'ils mettent sur ces paillasses un prétendu matelas de plume! Les Anglais pourraient tous se faire chartreux ou trappistes, ils ne trouveraient rien de nouveau dans la couche. Le matin, j'ai tournoyé pour trouver une église catholique. J'ai pu entendre la sainte Messe à S^{te}-Marie et y recevoir la Communion. Ce n'est pas trop que d'emporter avec soi, à travers l'Océan, le Créateur du ciel et de la terre. Plusieurs écoliers sont aussi allés à la sainte-Table. Quelques-uns n'avaient pour vêtement que quelques guenilles; plusieurs étaient pieds nus. C'est toujours l'Angleterre qui donne ce triste spectacle de gens mourant de faim, à côté de gens mourant d'indigestion.

Hier, toute la société était occupée de son fameux Derby. C'est une course de chevaux

qui a lieu à Londres, et dont l'institution remonte à plus d'un siècle ; le Parlement même prend vacances pour y assister : un député a réclamé et demandé de continuer les séances ; les votants ont rejeté la proposition, et les députés, comme les autres, sont venus sur le terrain donner le triste spectacle de paris scandaleux. La manie du pari est telle que, dans mon wagon, un Anglais me propose de parier 1.000 livres sterlings, contre 500, sur tel cheval américain contre tel cheval anglais ; il regarde sa montre : « La course va commencer à Londres, me dit-il, le télégraphe nous en dira le résultat à Leeds, hâtons-nous de parier. » Je lui ai répondu par un éclat de rire ; il s'est fâché et a voulu me chercher, à propos de Tunis, une querelle d'Allemand ; heureusement que sa femme était là ; les ladies sont plus pacifiques ; elle a arrêté l'ardeur belliqueuse de son mari.

Le Cricket va de pair avec les *races* ; les délégués des colléges d'Eton et de Harrow étaient en train de donner spectacle à la population de Londres ; elle se pressait sur la prairie pour savoir qui aurait le plus de points ; mais souvent un jour et deux se passent avant que la partie soit finie. Certes, c'est bien là un engouement qui paraît inexplicable ; mais il est excellent en

bons résultats : les familles en profitent pour passer en plein air des journées de printemps ; pendant que les uns comptent les points, les autres font sur la prairie leur pic-nick ; ces sortes d'exercices de corps et d'amusements en plein air sont bien préférables à nos parties de cartes et de billards dans les salles enfumées des cercles et des estaminets.

Liverpool, qui, au siècle dernier, comptait 7.000 habitants, à la suite de l'introduction du coton, en a maintenant environ 600.000, sur lesquels 100.000 sont catholiques. J'ai passé deux heures au musée : c'est un des plus complets de province.

A bord du Polynésian.

3 Juin 1881 en face de Moville (Irlande).

Le navire stoppe ici deux heures pour donner et prendre les lettres avant de se lancer dans l'Océan ; j'en profite pour t'envoyer quelques mots.

Au milieu des choses et des gens qui nous environnent, la pensée s'ensuit souvent pour courir auprès des siens. Que ne vous ai-je ici pour nous communiquer réciproquement nos émotions ! nous ferions de bonnes parties de rire ; au moins, que ce papier vous dise quelque chose de ce que je ressens.

Ma dernière et première lettre me laissait hier à Liverpool, au moment de l'embarquement. J'ai trouvé à bord une soixantaine de passagers de première classe; chacun de nous en a trouvé à table la liste imprimée sur sa serviette. Les passagers de 2^{de} classe sont moins nombreux; mais les émigrants se comptent par centaines; le navire peut en porter neuf cents.

Je parcours le pont: ça et là des familles entières, avec leurs nombreux petits enfants, demeurent accroupies les unes sur les autres; les divers costumes indiquent les diverses nationalités, Anglais, Ecossais, Allemands, Norvégiens. Ici bon nombre d'Irlandais arrivent de tous les points de leur île et augmentent fort le contingent.

Je ne sais pas pourquoi, hier, on nous a forcés de monter sur le navire à 4 heures; nous ne sommes partis qu'à 10 heures: est-ce la marée qui le voulait ainsi? Dans notre Méditerranée, nous ne connaissons aucun de ces ménagements. A 6 heures, on sonne le dîner; de jolis petits canaris, dans leurs cages suspendues au milieu de plantes, égaient la compagnie. La carte est barbouillée en anglais: je ne trouve meilleur moyen de me tirer d'affaire que de demander ce que demande mon voisin; mais parfois il y a méprise. Point de liquide sur table; les uns demandent

un verre d'eau, d'autres une pinte de bière; pour moi j'ai toujours recours au *claret* (entre parenthèses, il n'est pas bon et fort cher).

Tu connais la cuisine et le service anglais. On vous demande si vous voulez du mouton ou du bœuf, ou du veau, ou du porc; puis on vous passe trois ou quatre qualités de légumes cuits à l'eau et sans sel, et chacun choisit, chacun dévore en silence; puis viennent les plats doux sans sucre, et, chose exceptionnelle, on nous a servi ici des fruits au dessert.

La vie à bord d'un navire, lorsqu'elle se prolonge devient par moment monotone; mais nous ne sommes pas encore ici en pleine mer; nous avons pu suivre la vue des côtes de l'Irlande d'un côté, et de l'Ecosse de l'autre; malgré la saison, elles étaient environnées de brouillards; on s'amuse avec les goélands qui viennent chercher les quelques morceaux de pain qu'on leur jette; ils restent parfois plusieurs kilomètres en arrière; mais en quelques minutes, ils ont rejoint le navire; jamais chemin de fer n'atteindra le dixième de leur vitesse; seul le ballon pourra leur faire concurrence. Une seule famille française se trouve à bord; les charmants petits garçons jouent avec la maman et font contraste avec la gravité britannique; ils ont bondi de joie et

d'étonnement lorsqu'ils m'ont entendu parler français; ils ne connaissent pas un mot d'anglais et ne savaient comment se faire comprendre.

Mais déjà le steamer, qui apporte la poste, est en vue; il reportera à terre ma lettre et je me hâte de la cacheter. Je voudrais t'en envoyer bientôt une autre, mais le capitaine me répond que la prochaine station sera Québec.

Bien souvent mon regard cherchera la terre et ma pensée volera vers Nice plus rapide que le vol du goëland.

Que ceux qui se souviennent encore de moi reçoivent les amitiés du voyageur.

A bord du Polynésian.

11 Juin 1881.

Ma dernière lettre était datée de la baie de Londonderry en face de Moville; c'est le dernier point par lequel nous touchons à l'Europe. A peine avons-nous tourné le dernier cap d'Irlande que l'Océan nous apparaît dans son immensité et dans sa majesté. Des vagues gigantesques soulèvent le navire et le balancent comme une coque de noix. Les passagers se réfugient dans les cabines et le *Polynésian* si plein d'animation se trouve tout à coup transformé en un grand

hôpital. Le 4 juin, la mer devient plus houleuse, et la pluie tombe à torrents. On ne voit à table que de rares convives; les domestiques sont fort occupés à soigner les malades. Le 5, le soleil se montre; mais la mer est toujours agitée, *very rough*, comme disent les anglais. Je sors de ma couchette et m'aventure sur le pont; il est désert; de grandes vagues montent sur le navire et balaient l'avant. Je me promène dans l'intérieur; à l'arrière on entend encore les cris plaintifs dans les cabines; à la proue je trouve cinq cents émigrés parqués, entassés, femmes, enfants, hommes, de toutes langues. Leurs souffrances sont grandes, leur situation pénible; ici une mère allaite son enfant et se trouve elle-même en proie aux convulsions du mal de mer; plus loin cinq ou six marmots serrent leur père et les jupes de leur mère pour demander secours. Le 6, la journée est la même; la nuit, le balancement augmente d'une manière effrayante; mais le 7, le temps redevient plus calme; les passagers sortent de leur cabine; les émigrants montent sur le pont, et semblent bien vite oublier leurs souffrances passées; ils cherchent à se distraire; l'un deux s'est transformé en ours qu'un compagnon conduit en laisse, fait marcher et danser au son d'un accordéon, et les

autres de suivre et de rire ; les enfants courent de tous côtés avec l'insouciance propre à leur âge. Les passagers de première, organisent des jeux et des concerts ; on se croyait à jamais guéri, mais la joie fut courte ; la mer redevient furieuse, et le 8 et le 9, les souffrances sont à l'ordre du jour. Le 10, on aperçoit la terre, c'est le Cap Race, pointe sud-est de l'île de Terre-Neuve. Le navire, en effet, n'a pas suivi la ligne droite pour arriver au S.-Laurent ; les banquises de glace se promènent dans cette saison vers le haut de Terre-Neuve et rendent la navigation dangereuse ; la compagnie préfère donc allumer ses feux 36 heures de plus et déposer sûrement ses voyageurs à destination. Dans les prospectus qui circulent dans le salon, on explique longuement tous les avantages de la ligne du Canada sur les autres lignes pour atteindre l'Amérique ; temps abrégé pour la pleine mer, perfectionnement de la machine indiqué avec forces termes scientifiques, etc. ; mais on ajoute « pour ceux qui ne sont pas pratiques dans les choses de la navigation, nous donnerons une seule bonne raison qui les convaincra : nos navires ne sont pas assurés. »

A peine sommes-nous entrés dans le golfe de S.-Laurent que les eaux deviennent calmes comme

celles d'un lac ; nous côtoyons les îles Miquelon dont les crêtes sont blanchies par la neige fraîchement tombée ; le navire télégraphie avec les phares au moyen de petits pavillons, puis nous perdons la terre de vue ; vingt-quatre heures après nous la retrouvons au Cap des Rosiers déjà province du Canada. Tous les habitants du navire sont revenus à la vie ; on cause, on se connaît, on fait des études de mœurs. Ici, c'est une jeune Ecossaise qui s'en va à Winnipeg retrouver son fiancé ; là une famille de Douai, père, mère, et deux enfants s'en vont à Montréal diriger pour le compte d'une Raffinerie une plantation de betteraves. Les droits de douane sont de 50 centimes par kilog. de sucre, à l'entrée ; la compagnie pourra, en économisant ce droit par la plantation et la raffinerie sur place, gagner des millions ; le gouvernement du Canada comme celui des Etats-Unis favorise cette importation de l'industrie ; car il veut aussi avoir son industrie nationale. Le reste des passagers de première sont anglais, irlandais ou américains. Trois ou quatre plus ou moins jeunes filles s'en vont au Canada ou aux Etats-Unis, l'une pour s'y marier le lendemain de son arrivée, l'autre pour faire une visite à des amis ; les autres rentrent dans leur famille sans

autre accompagnement qu'une recommandation au Capitaine du navire. Plusieurs jeunes mariages s'en vont chercher fortune, les uns dans l'exploitation des terres, les autres dans les emplois des grandes villes. Si le voyage est le voyage de noce, la lune de miel a été un peu éclipsée.

Après les amusements organisés sur le pont, le soir, on passe au concert; décidément les anglais et américains ont bonne volonté; tout le monde chante ou joue, mais parfois il faut tendre les oreilles pour écouter; d'autres fois, il faut les fermer. Hier soir, ils ont eu, sous l'inspiration du Capitaine, la bonne pensée d'organiser un Concert au profit d'une Institution de Liverpool qui prend soin des orphelins des matelots. Le programme lithographié a été distribué et je t'envoie ma copie; les gentlemen étaient en cravate blanche, et les ladies avaient leur plus belle toilette.

Les émigrants, eux aussi, prennent le plus de distractions qu'ils peuvent; ils dansent au son de l'accordéon, ou se défilent par bandes à tirer la corde; un nombre égal est mis de chaque côté d'un long câble, le parti qui gagne doit entraîner l'autre. Je me suis mêlé à eux et j'en ai interrogé plusieurs; ceux qui parlent l'anglais m'ont compris; ils sont de toutes les provinces

du Royaume-Uni et dans la force de l'âge ; ils viennent dans le Nouveau-Monde chercher un sort meilleur ; un grand nombre ont leur femme et plusieurs enfants de tout âge. J'ai trouvé aussi beaucoup d'Allemands, de Suédois et de Norvégiens ; deux jeunes Danoises étaient d'une remarquable beauté ; elles compotent se fixer avec leurs parents dans le nouveau Brunswik.

Voici deux jours que nous naviguons dans le golfe de S.-Laurent ; demain nous serons dans le fleuve et après-demain je foulerez cette terre du Canada qui fut une des belles colonies françaises ; en attendant, la cloche appelle et je cours à table m'empoisonner une fois de plus à ces soupes au poivre, aux viandes crues, aux légumes sans sel et aux puddings sans sucre.

Dimanche 12 Juin, en remontant le Saint-Laurent.

Le navire a sifflé toute la nuit, marchant à mi-vapeur ; le brouillard épais obligeait à cette précaution, car l'embouchure du fleuve est sillonnée par de nombreux navires.

Le coucher du soleil avait présenté un spectacle ravissant ; il laissait apparaître, voilé par les brouillards, son immense globe en feu. La pleine lune s'est levée, un instant après, montrant son pâle disque. Le coucher et le lever du soleil, le brillant

de la lune se reflétant sur les eaux fournissent toujours un des plus beaux coups d'œil dans l'Océan.

Cette nuit le navire a envoyé au port voisin de Ramousky partie de ses dépêches et en a reçu d'autres; nous avons eu par là occasion d'apprendre une triste nouvelle: une partie de la ville de Québec brûle depuis jeudi; plus de mille maisons sont en flammes, et cinq mille personnes sans abri; quel triste spectacle quand nous aurons posé la première fois le pied sur le sol américain!..

Ce matin, les passagers sont lents à sortir de la cabine, ils ont dansé jusqu'à minuit; le brouillard continue, mais il est moins épais et laisse voir de nombreux *White-Porpoise* sortant de l'eau à la manière des dauphins dans la méditerranée; ces poissons, blancs comme la neige, font de l'embouchure du St-Laurent, leur séjour principal. Il y a quelques jours, une baleine non loin de nous lançait en l'air une vaste nappe d'eau.

C'est dimanche, et fête de la St^e Trinité, le salon se remplit; plusieurs émigrants y sont admis avec leurs femmes; le service commence; les jeunes gens y prennent une part active, l'un tient le piano, l'autre entonne et dirige les chants; un capitaine d'infanterie lit les épîtres, et le ministre prononce gravement les

prières pour la Reine, pour les Chambres et les ministres et pour la prospérité du peuple ; l'esprit religieux est encore bien vivant parmi ce peuple qui nous donne un si bel exemple dans le repos du Dimanche.

Mais déjà l'hélice a tourné 550 mille tours depuis Liverpool et fait franchir au navire 2.850 milles ; sur le pont, le canon tonne 2 fois : voici Québec ; terre d'Amérique, je te salue ! Il est 6 heures du soir lorsque nous descendons à la douane, et j'ai hâte de mettre cette lettre à la boîte pour qu'elle t'arrive par le premier courrier de New-York.



CHAPITRE II

Québec—Montréal—Saratoga—l'Hudson.

Québec, 14 juin 1881.

A peine arrivé ici, après le bain et le dîner, j'ai suivi plusieurs Anglais et Canadiens et me suis rendu au quartier incendié. Sur une étendue de plus de cinq cents mètres, en long et en large, on ne voit que maisons brûlées et détruites; ceux des murs qui étaient en briques ou en pierres ont résisté; les cheminées toutes construites en briques sont aussi debout et ressemblent à de grandes quilles pour un jeu de géants. L'école des Frères brûlait encore dans les caves. L'église S.-Jean, qui avait coûté plus d'un million et qui était la plus belle et la plus vaste de Québec, a été anéantie en deux heures. On a eu le temps d'enlever le St-Sacrement.

Le feu a commencé à 11 heures du soir ; une méchante femme, pour se venger d'un cocher son voisin, avait incendié son écurie; les 6 chevaux ont été rôtis avec une vache; le feu s'est communiqué si rapidement qu'à 7 heures du matin tout le quartier était consumé ; trois personnes seulement ont péri; un mari, qui voulait sauver sa femme, a brûlé avec elle, et un ouvrier qui faisait le sauvetage de son mobilier a été écrasé par un pan de mur. Je t'envoie le plan de la ville sur lequel un Canadien, le directeur du journal le *Courrier du Canada*, a marqué au crayon les huit rues incendiées. Cinq mille personnes se sont trouvées d'un coup sans logement; mais la charité est grande ici; les boulanger ont donné gratuitement tout le pain nécessaire, chacun s'est cotisé, et tout le monde s'est empressé d'abriter les victimes, en sorte qu'aucune souffrance n'est sans secours. On fait partout des souscriptions pour indemniser ceux dont les maisons n'étaient pas assurées. A dix heures du soir, j'errais encore sur les ruines fumantes, et il me semblait voir les ruines de l'ancienne Rome, de cette Rome que Néron brûla pour se donner le plaisir de chanter devant l'incendie, au son de la harpe, les vers d'Homère décrivant les horreurs de la ville de Troie en feu.

Le triste spectacle rappelait encore le spectacle plus triste laissé par la Commune de Paris. Hier un de mes bons amis, l'avocat Livernois, m'a conduit par toute la ville visiter ce qu'elle renferme de curieux. Les souvenirs historiques abondent, car elle a soutenu cinq sièges mémorables. Tu verras par la photographie ci-jointe que la position ressemble beaucoup à notre château de Nice.

Le président du Cercle Catholique m'a reçu chez lui à déjeuner, à la campagne; on l'avait rappelé de la ville au moyen du téléphone. Ici tout le monde se parle ainsi fort distinctement, à la distance de plusieurs kilomètres. Le brave et digne homme dirige un hôpital d'aliénés où il y a 450 fous et autant de folles. L'établissement ressemble à un magnifique château, orné d'un parterre délicieux; des vases de fleurs suspendus de tous côtés laissent pendre leurs lianes entrecroisées; des collections d'oiseaux empailles augmentent le charme; tout est fait pour égayer ces pauvres êtres malades de la plus triste des maladies. Nous parcourons les deux établissements: tout y est fort bien distribué, les dortoirs les plus grands ne contiennent que 15 lits. Madame Vincellette se dévoue d'une manière admirable au soin de ses 450 folles. Monsieur le

Chr. Vinclette son mari en fait autant pour les hommes. Les folles sont réunies le soir dans le parterre pour entendre la prière du soir, que M. Vinclette prononce à haute voix du haut du balcon. J'ai vu, à cet hospice de Beauport, un pauvre docteur dans la force de l'âge endormi depuis plusieurs mois par l'excès de l'opium. Il y a deux ans, il avait dormi un sommeil de 18 mois et en se réveillant, il croyait avoir dormi une nuit.

Après le dîner, nous avons fait une promenade sur l'esplanade ou terrasse de la citadelle. De ce point le coup d'œil est féerique ; on voit le St-Laurent couler au pied de la colline avec majesté ; en face est la jolie ville de Point-Lévi perchée elle aussi sur la colline et entourée de forêts ; malheureusement, une fumée intense voile toutes ces beautés ; c'est la fumée de l'incendie de la ville, et des forêts environnantes qui viennent aussi de brûler. C'est la cinquième fois que de vastes incendies détruisent une partie de Québec ; les maisons sont bâties en bois et celles qui le sont en pierres ont la toiture de bois ; dans les rues les trottoirs sont en bois et on fait généralement de grands feux dans ces climats froids ; l'eau, dérivée d'un lac voisin, est conduite en trop petite quantité, une sécheresse qui dure depuis trois mois et un grand vent du nord ont facilité l'action du feu.

Hier, j'ai fait la connaissance du président du Conseil des Conférences de S.-Vincent de Paul. Il y a 15 Conférences dans la seule ville de Québec et un grand nombre dans le *Dominium*; c'est ainsi que les Anglais appellent le Canada. Cette vaste province, plus grande que l'Europe, compte maintenant quatre millions d'habitants. Elle a été peuplée d'abord par les français qui l'ont possédée longtemps. Les 50 mille colons français, qui sont restés après la conquête en 1759, se sont multipliés et sont maintenant douze cent mille au Canada et 400 mille aux Etats-Unis; ils luttent avec succès dans le bas Canada contre l'envahissement de l'élément anglais.

Depuis 1866, à la suite d'une insurrection, ils ont obtenu une constitution libérale; le pays se gouverne par ses représentants. Hier soir j'ai assisté à une séance de leur Chambre des députés; les débats étaient intéressants et bien conduits. Il s'agissait d'une grave question: autoriser l'Université de Québec, appelée de son fondateur Université Laval, à établir une succursale à Montréal. Cette dernière ville qui a un plus grand commerce et plus de population que Québec, voudrait avoir une Université indépendante. Le St-Père, qui a donné à l'Université Laval l'institution canonique, semble désirer qu'en présence

des protestants, on ne divise pas les forces. Le parti, qui est pour une seconde Université contestait la réalité de l'avis du St-Père ; mais tous étaient bien d'accord que si le St-Père avait réellement donné cet avis, il convenait de le suivre. Ma pensée se reportait à la France et il me semblait que, si on avait invoqué devant notre Chambre des députés un avis du St-Père, c'était assez pour qu'elle fit juste le contraire. A minuit, après plusieurs discours, on a procédé à la votation. Le parti de l'Université unique l'a emporté avec 11 voix de majorité sur 60 votants.

Aujourd'hui, j'ai visité cette vaste Université. Elle a un petit séminaire avec plusieurs centaines d'élèves; un grand séminaire avec sa théologie et les facultés de droit, de médecine, de lettres et de sciences. Les collections d'histoire naturelle sont bien complètes, le cabinet de physique est riche; il y a même une collection de tableaux. L'Université possède de grandes terres qui lui viennent par concession des rois de France.

A 11 heures et demie, j'ai rendu visite aux Ursulines. La mère supérieure m'a présenté l'ancienne supérieure âgée de 90 ans et a fait venir une trentaine de religieuses; je leur ai parlé pendant une heure des œuvres de France, de St-Ursule.

de Nice, et de don Bosco ; puis la supérieure m'a fait cadeau de deux beaux volumes: les lettres de la Vénérable Marie de l'Incarnation et son catéchisme. Le nombre des religieuses est de 95. Quinze sont parties pour une nouvelle fondation dans l'intérieur du Canada. Les élèves internes sont plus de 400, les externes dépassent 200. Les sœurs sont aimées et estimées dans le pays. L'aumônier m'a montré le crâne de Montcalm, le dernier général français, qui a donné sa vie pour défendre la ville, et m'a muni d'une fort belle carte du Canada.

Je comptais partir aujourd'hui à cinq heures par le bateau à vapeur pour Montréal ; mais les membres du Cercle Catholique ont voulu convoquer, en séance extraordinaire, leurs 150 membres pour me présenter à eux. Au Canada, les français sont regardés et traités comme des frères par les descendants des anciens colons français.

Ici le cable sous-marin nous dit tous les jours ce qui se passe en France. Il paraît que le rejet de la loi Bardoux par le Sénat va vous mettre plutôt en travail d'élection; heureusement que les femmes ne votent pas.

P. S. Après une horrible chaleur, il se lève à l'instant un terrible ouragan, et si le feu reprenait, la ville serait bientôt détruite.

Saratoga, 19 juin 1881.

Il y a à peine une semaine que j'ai mis le pied sur la terre américaine et j'ai déjà fait bien du chemin. Ma dernière lettre était datée de Québec, 14 courant. Le soir du même jour, j'exposais au Cercle Catholique, devant une centaine de membres, les divers moyens que nous employons en France pour résister aux flots montants de la Révolution. Puis quelques amis me conduisirent chez eux où nous continuâmes à causer jusqu'à minuit.

Le mercredi 15, une vingtaine des membres du Cercle s'étaient rendus à la gare pour me saluer au départ. Je pris congé d'eux et le train s'envola comme l'éclair à travers bois et prairies. Il me semblait encore être en Suède et en Norvège ; le paysage est le même, les villages bâtis en bois, les forêts, les rivières rappellent bien nos pays du nord de l'Europe.

Je trouvai dans le train Monsieur L.... Il est déjà depuis un an dans le pays, et nous avons passé notre temps en causeries. Il a les préjugés de certains français contre la Religion et le cléricalisme, mais il rendait justice à la conduite irréprochable du clergé canadien ; il regrettait l'omnipotence du prêtre, mais il reconnaissait qu'on était moins volé ici parce que le

peuple croit et se confesse. J'ai entendu les prêtres se plaindre de ce que le respect pour la famille et le clergé va en diminuant; et pourtant lorsqu'un Evêque parle, tout le monde obéit. L'Evêque de Montréal vient de publier une lettre pastorale, par laquelle il défend les pic-nicks et excursions de plaisir le Dimanche, et elles cessent si bien que les trains sont supprimés ce jour-là. L'Evêque de Québec a déclaré que la lecture de tel journal est dangereuse et tout le monde cesse si bien de l'acheter que le journal cesse de paraître.

Nous rencontrons sur la route bon nombre de forêts en feu; c'est le moyen dont on se sert pour préparer le terrain à être défriché; pour se débarrasser des racines, on fait un trou au tronc et on verse du pétrole, qui se communique aux racines par la moëlle et brûle si bien que la charrue peut enlever ce qui reste. Le terrain est divisé en bandes de trente-trois mètres; le prix des terres varie de 400 à 1000 francs l'hectare; mais dans les pays nouveaux, il se vend trente francs comme à Manitoba. Dans le Colorado un industriel vient d'acheter 4 millions d'acres, c'est-à-dire un million et trois cents mille hectares; c'est la propriété la plus vaste qu'un particulier ait jamais acquise. Il se propose d'établir dans sa propriété un grand courant d'immigration;

pour cela les Américains font une immense propagande ; tous les moyens de publicité sont employés, et ils ont même recours à la poésie. Je trouve une belle strophe que je transcris ici, elle est de Charles Mackay.

« To the west ! To the west ! to the land of the free ;
 Where mighty Missouri rolls down to the sea ;
 Where a man is a man if he's willing to toil ;
 And humblest may gather the fruits of the soil ;
 Wend children are blessing and he who has most ;
 Hath aid for his fortune and riches to boast ;
 Where the young men exult, the aged may rest.
 Away ! far away ! to the land of the west !

A l'Ouest, à l'Ouest, à la terre de liberté !
 Où le puissant Missouri roule vers la mer ;
 Où un homme est un homme s'il veut bien le vouloir ;
 Et le plus humble peut recueillir les fruits du sol ;
 Où les enfants sont une bénédiction, et celui qui en

[a le plus,]

Aide pour sa fortune, et des richesses à s'en vanter ;
 Où le jeune homme exulte et le vieillard peut se reposer ;
 En avant, bien avant à la terre de l'Ouest !...

Au Canada, le clergé reçoit encore la dîme qui est son moyen d'existence ; chaque famille lui donne le vingt-sixième boisseau de tous les

grains ; mais lorsque le 26^{me} enfant arrive, ce qui n'est pas rare, c'est le curé qui le prend à sa charge pour l'élever et l'instruire. On raconte qu'un touriste anglais traversant la campagne fut étonné de voir de nombreux enfants dans une ferme ; il demanda à la fermière combien elle en avait : vingt-cinq, dit celle-ci ; le touriste émerveillé ajouta : je vais en parler dans mon journal ; attendez encore deux mois , riposta la fermière et vous pourrez parler de vingt-six.

Les bonnes terres se louent assez bien et produisent un intérêt de 6 à 7 0/0 ; elles ne paient aucun impôt. Beaucoup de propriétaires les donnent en métairies, et comme nous, ils partagent les récoltes avec le paysan. J'ai vu partout de beau bétail.

Mais tout en causant, le train arrive à Montréal et l'omnibus me dépose au Windsor-Hôtel.

C'est un hôtel américain qui loge 500 voyageurs. Il a 5 étages et mansardes sur rez-de-chaussée et plus de deux cents pieds de long sur chaque aile. Le vestibule peut contenir 800 personnes, il est couvert par une vaste coupole ; là sont les bureaux, la poste, le télégraphe, les guichets de chemin fer, etc, etc. Le salon et une galerie-promenoir occupent la moitié du premier étage. Cinq cents personnes dînent aisément dans la salle à

manger richement décorée. Toutes les chambres en façade sur la rue ont leur cabinet de toilette et leur chambre de bain ; viennent ensuite les salons pour Dames, salons de lecture, salons à fumer, salles de jeux, salle de billards contenant dix billards américains aussi grands que quatre des nôtres, puis les perruquiers, tailleurs, pharmaciens, etc, etc. Et pourtant l'hôtel Windsor est encore un petit hôtel à côté de Congres's-Hall que j'habite en ce moment à Saratoga. Congres's-Hall loge 1500 personnes et United-States-Hotel qui est en face loge 2000 voyageurs dans de belles et vastes chambres.

A Montréal, j'ai cherché mes amis, mais le jour de la fête-Dieu, qui est de précepte au Canada, je n'ai pu les rencontrer. L'Evêque était en visite pastorale ; les deux pères français n'étaient pas au Collège : je passai donc mon temps à sanctifier la fête et fis une promenade à Lachine, à deux lieues de la ville, pour descendre en bateau à vapeur les rapides du S.-Laurent. Cette descente, au milieu de tourbillons, à travers des rochers dangereux, procure une certaine émotion, mais pas trop grande pour ceux qui ont vu leur navire danser sur les vagues de l'Océan. Un peu au-dessous de Lachine, on me montre un village d'anciens Iroquois, qui passent

leur temps à faire de petits travaux, vendus dans les hôtels ou dans les gares; ce village porte encore un nom Iroquois et s'appelle Cak-nawagua. En face est une magnifique propriété des sœurs grises; elles ont là, vaste maison et beau pensionnat. Le navire continue à descendre la rivière et passe sous le pont Victoria, que les Canadiens appellent la huitième merveille du monde. Ce pont a 9.194 pieds de long; il repose sur vingt-trois piliers de pierre; un tube de vingt-deux pieds de haut sur seize pieds de large forme comme un tunnel de trois kilomètres, où passent les trains du chemin de fer. Il a coûté plus de trente millions de francs.

Montréal est la ville la plus importante du Canada; elle compte cent soixante mille habitants; les grands navires arrivent jusqu'à elle; le *Polynésian*, qui nous a porté de Liverpool, est dans son port. Les madriers du Canada que nous achetons à Nice sont embarqués ici; mais à Nice nous les payons un franc cinquante le mètre courant, pendant qu'ici on les achète pour cinquante centimes le mètre.

De beaux monuments ornent la ville. Notre-Dame a deux belles tours. Notre-Dame de Lourdes est une vaste église à peine terminée; la Cathédrale est encore en construction; c'est la

copie réduite de Saint-Pierre de Rome. Les Jésuites ont une belle église et un vaste collège. Les sœurs grises tiennent l'hôpital civil et ont encore un autre hôpital, un des plus beaux qu'on puisse voir. Deux de mes amis m'ont conduit visiter l'hospice des aliénés récemment construit et confié aux sœurs de la Providence ; il renferme 800 malades. Je n'ai pas senti là cette odeur qui est la caractéristique des maisons de fous. Les bonnes sœurs venaient de faire leur grand jeûne jubilaire, ce qui ne les a pas empêchées de nous donner à souper. Monsieur Trudeau, sénateur, qui nous accompagnait, est leur avocat, et Monsieur de Montigny, magistrat, a trouvé là quelques-uns de ses clients de la police correctionnelle.

Une excursion au Mont-Réal qui domine la ville, m'avait donné une idée exacte du plan de la cité. A droite est la ville anglaise, avec ses petites maisons, distribuées pour un seul ménage ; à gauche est la ville canadienne, habitée par les Canadiens français. Ces deux villes vivent à côté l'une de l'autre presque sans se connaître ; les deux éléments sont infusibles ; le canadien comme le français est gai et insouciant, l'anglais est sérieux, roide, tout aux affaires. Il est curieux de voir les deux éléments mêlés dans

les fonctions administratives ou judiciaires. J'ai assisté à un plaidoyer à la Cour supérieure ; sur les cinq juges, il était facile de distinguer à leur type les deux canadiens des trois anglais. J'ai trouvé à Montréal 15 conférences de St-Vincent de Paul ; elles n'ont que la visite des pauvres, mais elle paraît bien faite. Un confrère vient de mourir victime de sa charité ; il avait passé la nuit à veiller un pauvre malade et avait pris sa maladie ; les enfants, qu'il avait fait porter à l'hôpital, ont aussi communiqué la maladie à la sœur qui les a soignés, et cette sœur est morte.

J'ai trouvé à Montréal une association intitulée l'Union catholique ; elle est présidée par Monsieur de Montigny ancien zcuave pontifical et se réunit chez les Pères Jésuites.

On m'a remis bon nombre de livres et d'opuscules sur le Canada, et si je trouve un peu de loisir, je me propose d'étudier à l'aise ce pays, qui est encore une *Oasis* au milieu de la tourmente révolutionnaire.

A minuit, je quittais mes amis, et, après un court repos, je prenais le lendemain matin le chemin de fer pour les États-Unis.

Les trois cents kilomètres, qui séparent Montréal de Saratoga, forment par le chemin de fer

un des parcours les plus pittoresques ; le paysage est tantôt plat, tantôt montagneux, et le train contourne pendant des heures les bords ravis-sants du lac Champlain.

Vers une heure, on s'arrête à une station pour dîner ; la salle à manger est dans un vaste navire ; je paie avec les vilains morceaux de papier-monnaie que tu as si bien connus en Italie ; on me rend des dollars en argent ; d'un côté une femme assise porte écrit sur son écu, *liberty* la liberté ; de l'autre côté est écrit « *In God trust the nation* : » la nation se confie en Dieu. Quand on a encore assez de foi pour confesser ainsi Dieu et sa puissance, on peut supporter la liberté. Enfin me voici à Saratoga. Les eaux sont presque toutes ferrugineuses comme celles d'Orezza ; une seule, à trois quart d'heure de distance, est un peu sulfureuse comme celle de Courmayeur, au pied du Mont-blanc ; je ne sais si je pourrai en profiter. En tout cas je prendrai pension et me reposerai quelques jours ; puis j'irai à New-York où je compte trouver vos lettres d'Europe.



21 juin 1881.

Décidément ces eaux ferrugineuses ne sont pas faites pour moi; elles peuvent fortifier le sang des jeunes filles et guérir quelque maladie de foie, mais pour mon gosier, elles l'irritent. Je compte donc partir demain pour New-York en descendant la rivière Hudson sur un des grands navires-palais en usage dans ce pays; mais auparavant j'ai voulu vous adresser encore deux mots et vous entretenir un peu de Saratoga.

Nous sommes ici dans un pays plat, mais bien ombragé; on a tracé de nombreuses et vastes avenues plantées d'arbres et bordées de gentils chalets. Ces maisons de bois ne prennent pas toujours la forme des chalets suisses; très-souvent elles prétendent à l'imitation des monuments grecs ou romains: grandes colonnes et beaux frontispices. On construit même des hôtels en bois; l'hôtel Windsor, qui est en bois, a 4 étages, contient des centaines de chambres et compte parmi les mieux tenus.

Ici les habitants de l'hôtel ne mangent pas à la même heure et à une seule table; on peut déjeuner depuis 8 heures jusqu'à 10 du matin, luncer depuis une heure jusqu'à 3, dîner depuis 6 heures jusqu'à 8, prendre le thé de 8 h. à 10, souper jusqu'à 11 heures du soir. Les

américains comme les anglais ont 5 repas par jour. On s'assied à de petites tables que tu peux voir par le stéréoscope, dans la photographie que je t'envoie ; on choisit, sur les innombrables mets de la carte ce que l'on désire et un nègre vous l'apporte quelque fois un peu en retard lorsqu'il y a trop de monde.

Les environs du pays sont assez beaux, avec des parcs nombreux et de gentils petits lacs. Les sources sont un peu partout. On prend l'eau en boisson et peu en bain. En flânant j'ai marchandé dans les magasins ; les objets et marchandises ne sont pas plus chers qu'en Europe et souvent meilleur marché ; les denrées alimentaires, excepté le vin, sont à très-bon compte, en sorte qu'on pourrait vivre ici pas plus cher que chez nous. J'ai payé 20 francs par jour à l'hôtel Congres's-Hall, je paie moins à une pension (Boarding-House) et j'y ai tout ce que j'avais à l'hôtel. J'ai trouvé du vin de Californie qui imite notre Marsala.

Le propriétaire de la maison que j'habite a tapissé ses murs des versets du *pater*; à la salle à manger est suspendu celui-ci « *Give us this day our dayly bread* » Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; c'est une imitation des couvents ; combien de catholiques rougiraient de faire ce que font les protestants ! Tous les matins, après le déjeuner, toute la famille se

rend au salon pour la prière ; on chante des cantiques en musique et le Père de famille lit l'évangile du jour ; puis prosternés, on prie à haute voix ; tous les baigneurs sont invités à la prière.

La main d'œuvre est plus chère qu'en Europe. J'ai vu un grand nombre d'ouvriers napolitains travaillant à un chemin de fer ; je leur ai adressé la parole en bon italien, ce qui les a fort surpris ; j'ai voulu savoir combien ils gagnaient ; ils reçoivent un dollar 1/4 par jour, soit six francs cinquante.

Les locomotives des chemins de fer ici comme en Russie sont chauffées au bois : il est si abondant encore ! Les trains traversent les villes sans autre précaution que le son d'une cloche attachée à la locomotive. Il n'y a aucune barrière dans les rues que parcourent ou traversent les trains, chacun est chargé de garder sa vie et celle de ses enfants : tant pis pour les imprudents. Il en est de même dans les champs ; celui qui veut préserver son bétail pose lui-même des barrières ; les compagnies de chemin de fer en font l'économie. Les trains ont ordinairement peu de wagons, mais ce sont des wagons *palace*, quatre fois grands comme les nôtres ; on s'y promène à l'aise, on respire sur les balcons, on parcourt le train d'un bout à l'autre ; chaque wagon a son poêle, son water-closet et un robinet d'eau glacée. Les Pullman

cars ont leurs salons, chambres et salles à manger. En général, il n'y a que les premières classes dans les trains rapides.

Dépends que j'ai passé la frontière du Canada, je n'ai pu encore trouver quelqu'un à qui adresser un mot en français; j'en suis réduit à mon anglais qui me fait assez ressembler à ce que sont les Américains chez nous. Je surprends quelquefois le sourire sur les lèvres de mes interlocuteurs; parfois ce sont des méprises comme celle-ci: je demande un journal *Paper*, on m'apporte du poivre *peper*. On rit et on continue son chemin. Et pourtant il y a quatre cent mille Canadiens français aux Etats-Unis; ils sont forts et vigoureux et très-recherchés partout. Ils ont l'esprit de nationalité, ils se groupent et construisent leur chapelle qu'un prêtre du ~~ada~~ vient desservir; partout ils sont les pionniers du Catholicisme dans la colonisation. On peut juger par là ce que serait la France si elle avait gardé ses mœurs chrétiennes avec la foi de ses ancêtres!

P. S. Bientôt ma malle ne pourra plus contenir les livres que je prends en route; je t'adresse donc, par la poste, ce que j'avais porté en trop d'Europe, avec quelques journaux qui te donneront des nouvelles locales. Tu les garderas, car

souvent ils contiennent des détails dont j'aurai besoin. Les Américains m'ont paru pratiques dans leur méthode d'enseignement ; tu le verras par le petit album de géographie que je t'adresse. Avec le secours de gravures bien adaptées, on peut apprendre en peu de semaines les questions que nous apprenons après des années de classe.

Je t'envoie le menu d'un dîner de l'hôtel ; tu verras des plats de toutes les cuisines ; le vin est toujours fort cher : je paye 2 fr. un quart de litre de mauvais soi-disant médoc. Tous les domestiques sont nègres, ce qui produit un effet assez curieux. Prochainement je t'enverrai par la poste les livres indicateurs dont je me sers ici.

Pendant que je vous écris cette lettre, vous dormez profondément, car ici c'est 5 heures du soir, et chez vous 10 h. 1/2, bonne nuit!!!

22 Juin 1881.

C'est le mercredi, 22 juin, que j'ai quitté Saratoga. A 7 heures du matin le train défilait en sonnant sa cloche à travers les rues de la ville, et une heure après nous étions sur les rives de l'Hudson à Troy. A 8 heures et demie, nous arrivions à Albany capitale de l'Etat de New-York. Grande émotion dans cette ville pour l'élection

de 2 sénateurs ; après 30 tours de scrutin , aucun des candidats n' avait encore pu réunir la majorité. Nous montons sur un énorme steamer à 3 étages , et pendant que nous quittons la rive pour descendre le fleuve , une douce mélodie ravit nos oreilles ; c'étaient des harpes , des violons et flûtes allemandes.

Le panorama de la ville éparpillée sur la colline qui semblait nous fuir , les charmants îlots sur lesquels nous nous dirigions , les douces pentes des bords de la rivière couverts de forêts ou de prairies semées de villas ou de petites villes , le tout formait un spectacle si ravissant qu'on aurait dit un des rêves des Mille et une nuits. Ce rêve était beau , il dura toute la journée. Je m' arrachais quelques instants à la contemplation pour inspecter l' immense palais qui nous portait : vastes salons , et petits salons particuliers , terrasses , escalier monumental , boutiques , grande salle à manger ; tout était adapté pour rendre le séjour agréable. Les bateaux de nuit ont des chambres meublées comme dans les meilleurs hôtels. A mesure que nous approchions de New-York , le navire se remplissait , et à la fin , il portait sept à huit cents personnes.



CHAPITRE III

New-York et ses institutions.

C'est six heures du soir, et nous voici arrivés à la grande ville américaine. A voir les clochers, les murailles des maisons en briques rouges, les navires, les rivières et la baie traversées en tout sens par les *Ferry-boats*, on se dirait à Venise, mais dans une Venise où les gondoles sont des *steamers* depuis les plus petits jusqu' à ceux qui transportent les trains entiers de chemin de fer.

Tout se fait par des Compagnies dans ce pays, jusqu' au transport des bagages. On prend mes effets et on me donne un *ticket* qui me servira à les retrouver à l' hôtel. Etant ainsi exempt d' embarras, je pense bien faire en m' achemi-

nant à pied vers mon hôtel à Broadway. J' eus de la peine à le trouver après 2 heures de marche; les noms des rues sont marqués sur les lanternes, mais en petites lettres, et souvent la lanterne manque au coin de la rue. Au surplus les rues de traverse sont mal éclairées; mais Broadway et les Avenues ont le gaz et la lumière électrique. A Paris, on a discuté longtemps sur les avantages de l'une et de l'autre lumière; ici, on aime peu à discuter; on les a placées toutes deux; chacun en a pour son goût. La lumière électrique est sur des poteaux à hauteur double de celle des lanternes à gaz.

La ville de New-York est bâtie sur une île longue de quatorze milles, large de quatre, et compte 1.200.000 habitants; mais à droite, Brooklyn, bâtie sur la pointe de *Long-Island*, en compte trois ou quatre cent mille; à gauche, Jersey-City, et un peu plus loin, Newark, ont aussi une population qui se chiffre par centaines de mille, sans parler de Staten-Island et plusieurs autres endroits très-peuplés autour de la baie; en sorte qu'il y a bien plus de deux millions d'habitants qui forment par le fait une seule et même ville, quoique Brooklyn ait sa municipalité, et que Jersey appartienne à l'Etat de New-Jersey. L'île proprement dite de New-York

à l'ouest la rivière de l'Hudson, large d'un kilomètre. Là sont amarrés les plus grands navires qui arrivent de toutes les parties du monde; à l'est, un bras de mer est appelé la rivière de l'Est; elle est large aussi d'un kilomètre et parsemée de plusieurs îles de diverses dimensions; au sud se déploie l'île appelée Staten-Island, laissant, entre elle et la ville proprement dite, une immense baie, trois fois grande comme celle de Toulon, et aussi bien réparée. Au-delà du détroit formé par les deux pointes rapprochées de Staten et de Long-Island, se trouve une autre vaste baie appelée *exterior Bay*, ou Baie extérieure, beaucoup plus grande et moins protégée, qui sert comme d'avant-port à la baie intérieure. Il y a 40 ans, la ville de New-York comptait à peine 200.000 habitants; les rues de la partie de la ville qui remonte à cette époque ont des noms particuliers; mais ensuite le développement a été si rapide qu'il semblait impossible de trouver autant de milliers de noms qu'il en fallait pour les rues nouvelles: on a adopté le système de les appeler par numéros. Onze grandes rues, larges de 40 mètres, vont du sud au nord dans toute la longueur de la ville et s'appellent Avenues n° 1, n° 2 et jusqu'à n° 11. Ces avenues sont coupées, de l'Est

à l'Ouest, à angle droit, par 150 autres rues appelées n° 1, n° 2, n° 3, etc; la 6^{me} avenue, étant considérée comme centre, on distingue les rues à droite par le mot *Est* et à gauche par le mot *Ouest*. Ainsi, dans une adresse, on place d'abord le numéro de la porte, puis celui de la rue et l'orientation.

Vers le milieu de la ville, un superbe Parc de 4 milles de long sur 1/2 mille de large s'appelle *Central parc*; c'est un labyrinthe de forêts, de lacs et de prairies, de monticules et de vallées avec ornementation de statues de bronze, kiosques pour la musique, cafés, etc. C'est là que, les bonnes viennent garder les enfants, que les amoureux viennent rêver le bonheur; les cavaliers fringants ont aussi leurs allées, et les *ladies*, étendues dans leurs landaus, se promènent, pendant que leurs maris accumulent l'argent dans les banques.

La partie nord de la ville est relativement tranquille, et ses rues bordées de petites maisons à deux étages, avec perron et petit jardin, ressemblent assez aux rues des villes anglaises; mais la partie sud, occupée par les administrations, les banques et le commerce, est entièrement ce qu'est la *Cité* à Londres: un mouvement dont on n'a pas d'idée, un bruit à vous étourdir, et pour-

tant ici comme à Londres, personne ne parle, chacun fait ses affaires tranquillement et en silence. Le terrain est devenu si cher dans cette partie de la ville (5000 fr. le mètre carré) que pour l' utiliser, on construit de véritables tours à 8, 10 et 12 étages. Je suis allé voir un avocat, mon confrère; son bureau était au 12^{me} étage, mais on y arrive en deux minutes par l' ascenseur. Le sous-sol compte aussi deux ou 3 étages, et presque tous les trottoirs sont en partie couverts en plaques de verre pour faciliter l' éclairage souterrain.

Une des curiosités de New-York sont les *elevated-railways*. Pour faciliter la circulation, on a établi à Paris le chemin de fer de ceinture, et à Londres les chemins de fer souterrains; ici on les a établis tout bonnement dans les rues; mais pour ne pas gêner les piétons, on a planté par intervalles des poutres en fer sur lesquelles reposent les doubles rails, reliés entre eux par un petit treillage en fer. Les trains se succèdent à chaque 5 minutes: l' un monte, l' autre descend; ainsi chaque 2 minutes et 1/2, les habitants du 1^r et 2^{me} étage voient les voyageurs dans les wagons à la distance de quelques mètres, et sont obligés de tenir leurs fenêtres fermées pour ne pas vivre en public. Les magasins

sont plus gênés encore, car ils perdent beaucoup de lumière, et le bruit des trains par-dessus, des tramways par-dessous, et des chars et des voitures qui se croisent en tous sens, fait qu'il faut presque se parler dans l'oreille pour se comprendre. Il n'est pas étonnant que les propriétaires, ayant des maisons sur les rues où passent les *elevated-railways*, aient réclamé une indemnité ; elle était bien due, mais elle a été refusée. On a allégué, ce qui du reste est vrai, que ces railways sont fort commodes pour le public. En effet, dans quelques minutes, on franchit les nombreux milles qui séparent les divers quartiers, et on se rend sur tous les points sans perte de temps : tant pis pour les maisons voisines : justice américaine !

Après m'être un peu rendu compte de la topographie de la ville, je me suis empressé de visiter mes amis. J'ai trouvé, chez lui, M. Lynch, Président du Conseil supérieur des conférences de St-Vincent de Paul pour les Etats-Unis ; c'est un grand marchand de laine, fort aimable, très-actif, énergique, et d'un caractère obligeant et enjoué. Malheureusement, il ne comprend pas un mot de français, et je suis forcé de baragouiner mon anglais qu'il déclare fort bien comprendre. Il se met à ma disposition, il me présente à

M. Jamme l'ancien secrétaire du Conseil que j'avais connu à Paris. Il y était venu tout exprès pour une assemblée générale des Conférences convoquées par M. Baudon. Il me présente à son ami, M. Hoguet: celui-ci préside la *Immigrant-Industrial Saving Bank*, caisse d'épargne pour les Immigrants, qui a déjà en dépôt plus de 100 millions de francs. Avec une bonté sans mesure, il met son équipage à notre disposition. M. Lynch est lui-même président de la société protectrice des Immigrants et me fait visiter tous les établissements créés par cette société.

C'est d'abord un immense local destiné à les recevoir au débarquement. Une moyenne de quinze cents à deux mille immigrants est déposée chaque jour par les divers navires venant de l'Europe; ce sont des Anglais, des Italiens, des Espagnols, mais surtout des Allemands qui fuient la conscription, et des Norvégiens, des Danois, des Suédois qui fuient les glaces de leur pays. Ces pauvres gens étaient jadis exploités de toute manière; maintenant, grâce aux dispositions prises par la Société, ils peuvent avoir un gîte gratuit en arrivant, être renseignés sur toutes choses et prendre la direction qu'ils désirent. Un grand nombre s'en vont vers le Centre ou l'Ouest,

au près de parents et amis; d'autres cherchent du travail ici, et s'ils n'en trouvent pas, vont en chercher plus loin. Le nombre des immigrants débarqués à New-York dépassera 500 mille cette année; il en est débarqué dernièrement 11 mille, du samedi au lundi. Les troubles d'Irlande sont pour quelque chose dans cette recrudescence.

La société protectrice des *immigrants* a construit des hospices pour y soigner toutes les misères de ces pauvres gens. Ils ont le droit d'y être admis pendant les cinq premières années de leur immigration. M. Lynch m'a conduit visiter ces hospices à l'Île Ward-Island. Nous y avons vu, dans deux ou trois grands corps de bâtiment des enfants de tout âge, malades ou orphelins. C'était un dimanche; une vingtaine de frères de S.-Vincent de Paul étaient là, faisant le catéchisme chacun à un groupe. Ils ont tenu à donner devant nous l'essai d'un petit examen. Des demoiselles charitables en faisaient autant pour les jeunes filles. Nous avons vu la Maternité où un grand nombre de mères recevaient les soins dus à leur état, et un plus grand nombre attendaient l'arrivée de leur bébé. Nous avons visité des aliénés, des malades, des misères de toutes sortes. Que de sages pensées inspire la vue des souffrances de nos frères!

Nous repassons la rivière et prenons un chemin de fer, puis une voiture, et nous voici au *New-York catholic Protectory*. Cette immense maison contient environ mille garçons de 8 à 21 ans, dirigés par les Frères de la doctrine chrétienne. A côté, dans une autre maison, les sœurs de S.-Vincent de Paul (branche américaine détachée de celle de Paris), dirigent autant de jeunes filles. Cette institution est due aux Conférences de S.-Vincent de Paul qui, ici comme partout, ont senti bientôt la nécessité de s'occuper des enfants des rues. Nos confrères en ramassèrent plusieurs, les abritèrent pour leur apprendre un métier, puis ne purent suffire à la tâche; car le nombre allait en augmentant; ils appellèrent les Frères de la Doctrine chrétienne de Paris et on constitua un Comité qui maintenant dirige l'Œuvre. Je vois par le dernier compte-rendu que les dépenses pour l'année 1880 ont été de 265 mille dollars (1,330,000 francs), sur lesquels 224 mille (1,120,000 fr.) ont été payés par l'Etat de New-York, à raison de 110 dollars (550 fr.) par enfant; les autres 40 mille dollars (200,000 fr.) ont été fournis par les souscriptions. Les constructions, terrains, outillages, etc. ont coûté 817 mille dollars (4,850,000 fr.). (Le dollar vaut 5 fr. 30c.).

Comme chez don Bosco¹ ces enfants ont l'école, et sont occupés dans divers ateliers de cordonnerie, menuiserie, imprimerie, etc. Les jeunes filles font des chemises, des gants et toutes sortes d'ouvrages propres aux femmes. Les enfants trouvés dans les rues ou que les parents ne parviennent point à dompter, sont envoyés au Protectory par ordre du magistrat, pour y rester jusqu'à l'âge de 21 ans; mais ordinairement ils en sortent plus tôt s'ils sont sages et s'ils connaissent leur métier.

Les bons Frères nous servirent un dîner qui venait fort à propos; puis ils nous conduisirent dans la grande salle des fêtes. Un millier de personnes amies de l'Œuvre attendaient l'entrée du frère Jus-

¹ Don Bosco est un prêtre de Turin qui, il y a 40 ans, commença à ramasser les enfants abandonnés qui finissaient presque toujours par aller en prison. Il en a maintenant 80 mille dans de nombreuses maisons en Italie, en France, en Espagne et en Amérique. Il a fondé, avec eux et pour eux, la Congrégation des prêtres de St-François de Sales. Dans ses maisons, les enfants apprennent un métier ou étudient, selon leurs aptitudes; pour cela, après avoir essayé de tous les métiers dans les nombreux ateliers, on leur laisse le choix définitif. Le caractère distinctif de cette Congrégation est la douceur; le nouvel arrivé est confié à deux des anciens qui

tin ; c'est le frère Visiteur qui arrivait la veille de Paris ; la fête était en son honneur. En traversant la cour, tous les enfants vont au-devant de lui, puis dans la salle la fanfare joue une marche américaine ; viennent ensuite les chants, les déclamations, les compositions, et une petite comédie en deux actes. On me présente un jeune français ; il se plaint, et voudrait sortir de l'établissement parce que, dit-il, il perd l'usage de sa langue ; c'est un *pick-pocket* que ses parents veulent corriger. Ils ne sont pas toujours bien corrigibles ; le système de don Bosco n'est pas encore répandu partout. On a dû renoncer aux constructions en

ont pour consigne de le faire amuser, de le rendre heureux, de ne jamais le brusquer. Lorsqu'il frappe ou blasphème, on le reprend doucement et avec peu de mots ; lorsqu'il commet une plus grande faute, le supérieur l'appelle à part quelques heures ou quelque jours après, selon les caractères, et lorsque l'enfant l'a déjà oubliée ; il lui témoigne alors beaucoup d'affection et lui rappelle sa faute : l'enfant reconnaît avoir mérité une punition et on lui en laisse le choix. Or, comme il tient peu à se punir, il se surveille, et c'est le meilleur des surveillants ; d'autre part, se sentant aimé, son cœur se dilate et il aime à son tour : il se garde de faire quelque chose qui puisse donner de la peine à son maître, qu'il affectionne.

bois et bâtir en briques. Il y a quelque temps, les plus chenapans avaient mis le feu à la maison et en avaient fait un feu de joie.

Le soir, quand je retournai à l'hôtel, j'étais bien fatigué.

Le lendemain, Monsieur Jamme vient me chercher. Il me conduit sur un Steamer appartenant à l'administration des hospices et des prisons. Le Père Duranquet nous y attendait. Ce bon père jésuite, natif de Clermont-Ferrand, aidé de cinq de ses confrères, exerce dans ces établissements les fonctions d'aumônier pour les catholiques. Nous abordons à l'île de Blackwell. C'est une langue de terre longue et étroite occupée par 4 grands établissements. Nous visitons d'abord au sud un vaste hôpital contenant environ 2000 malades. Dans les jardins se trouve une maison séparée pour les varioleux ; les typhoïdes sont sous des tentes ; varioleux et typhoïdes étaient 300 ces jours derniers, ils ne sont maintenant plus que 90.

De là, nous passons au *Penitentiary*. Une escouade de 20 hommes et une autre de 20 femmes y arrivaient en même temps que nous ; là ils sont enregistrés et costumés ; le costume pour les coupables de rixe est brun foncé, pour les voleurs bariolé à l'arlequin. On peut ainsi facilement les rattraper en cas de fuite ; point de

grandes murailles autour de l'île : 4 petites barques en surveillent les abords. Les prisonniers sont au nombre de 2000 environ, hommes et femmes ; le jour ils travaillent à la campagne, à l'île ou ailleurs ; le soir, à 6 heures, ils souuent et rentrent dans leurs cellules : ces cellules alignées par rangées de 30, et superposées en 4 étages n'ont pour fenêtres que la porte de fer grillée ; elles ont 2 mètres de long, un de large et 2 de haut ; souvent deux prisonniers y prennent place avec couchettes superposées comme en bateau à vapeur. Les portes grillées donnent sur un balcon en fer servant de couloir, et cette masse de construction ressemble assez à un vaste pigeonnier, enfermé tout autour par une seconde muraille percée en crémaillière.

Pour nourriture, ils ont du café à 6 heures du matin, de la soupe et de la viande à midi, du café le soir à 6 heures, le pain à volonté. J'ai parcouru les cellules au moment où on les fermait à clé ; bon nombre d'Irlandais catholiques, agenouillés devant un crucifix, récitaient leur chapelet ou faisaient leur prière du soir.

Après le *Penitentiary* vient le *Work-house* (maison de travail pour les pauvres), vaste bâtiment contenant environ 2000 personnes, hommes et femmes, et ensuite, toujours dans la même

île, la maison des aliénées pour les femmes ; elle en contient 1800.

Nous passons encore à Ward-Island et nous visitons un vaste hôpital confié par l'Etat aux médecins homéopathes ; c'est le seul hôpital officiel de ce genre. Nous y trouvons, comme ailleurs, de nombreuses misères, puis nous arrivons à l'hospice des aliénés pour les hommes ; c'est le plus vaste de tous ces établissements, mais il ne contient que mille malades. Nous trouvons là un bon prêtre du département du Var ; il passe son temps à lire et à philosopher. Tous ces établissements ont leur cuisine bien organisée, les marmites sont chauffées par la vapeur ; le chauffage de la maison a lieu également par la vapeur au moyen de tubes qui parcourent toutes les pièces. Le soin des malades est confié à des employés laïques. Toutes les confessions y sont admises ; les ministres des différents cultes prennent soin du spirituel de leurs corréligionnaires. J'ai vu un pauvre chinois qui, lui, n'avait aucun ministre de sa religion. Le nombre des habitants dans les établissements des 2 îles est d'environ dix mille, et la ville de New-York dépense annuellement environ neuf millions de francs pour leur entretien.

Le bon père Ludokinsky, jésuite qui réside à Ward-Island, nous réconforta par un bon dîner.

Le père Duranquet semblait abattu, je lui dis : « Père, vous paraissez fatigué. » Il me répondit : Il y a 75 ans que je marche et c'est bien naturel que je sois fatigué ».

Je l'accompagnai à sa résidence dans la 15^{ème} rue. Les Pères ont là un externat qui compte plus de 500 élèves ; ils ont construit une nouvelle et vaste église. Je vis là le père Dealy, qui dirige une confrérie ou congrégation composée de 500 personnes ; 226 d'entre elles sont membres de *Xavier-Union*, cercle catholique qui a sa maison dans la 26^{ème} rue Ouest ; elle a été achetée par la société pour 160 mille francs, dont la moitié est payée. Son président, M. Joseph Thoron est un français, et je le dis avec complaisance, car, en général, ici, comme partout à l'étranger, les français ne donnent pas toujours le bon exemple ; une colonie communarde assez nombreuse fait même à notre nation une assez mauvaise réputation.

M. Thoron avec une amabilité toute française me fait les honneurs du Cercle. Au sous-sol est la salle de billards, au rez-de-chaussée les salons de conversation et salles de conseils ; c'est là que les diverses œuvres ont leur réunion. Au 1^{er} étage est une riche bibliothèque avec dix mille volumes ; l'étage supérieur est loué à des membres

du Cercle. La cotisation annuelle est de 100 fr. Je cause longuement avec M. Thoron ; j'apprends avec peine que les Italiens assez nombreux dans cette ville n'ont point d'église spéciale.

Les Franciscains s'occupent bien un peu d'eux, mais ils ne peuvent suffire aux besoins ; 200 gamins italiens courrent les rues ; Don Bosco aurait ici fort à faire. Il en est de même pour les Espagnols, point d'église pour eux ; les riches familles qui pourraient faire les frais de la construction et de l'entretien ne peuvent s'entendre ; l'Espagnol de Cuba déteste son compatriote d'Europe et l'Espagnol du Mexique déteste celui de Cuba ; et pourtant les protestants travaillent et accaparent Espagnols et Italiens ; ils les attirent à eux par des secours et s'ils n'en font de bons protestants, ils en font, en tout cas, de mauvais catholiques.

Les catholiques sont la majorité, dans la ville même de New-York, ils dépassent le nombre de 600 mille et n'ont que 40 à 50 églises ; aussi, le dimanche, ces églises sont combles à chaque messe, et tous n'arrivent pas à l'entendre. Le plus grand nombre est Irlandais : ils sont fort attachés à leur clergé, à leur religion et en font les frais largement. Il est vrai que le prêtre irlandais vit avec la famille irlandaise, il en est le

conseiller, le protecteur, l'ami ; toutes les portes lui sont ouvertes, et il ne cesse de faire partout le bien.

Les français ont leur église dans la vingt-troisième rue, elle est confiée aux Pères de la Miséricorde ; mais le quartier est surtout habité par des Irlandais qui la soutiennent de leurs aumônes ; le quartier français est dans l'ancienne ville, et les communards y abondent. Les bons Pères voudraient y construire ou y acheter une église ; je dis acheter, car une église protestante, de je ne sais quelle communion, y est à vendre pour 600 mille francs.

Les Allemands ont une vaste église, confiée aux Pères Liguoriens ; ils sont ici très-nombreux. Les Américains ont fondé un Ordre dit de S.-Paul, qui commence à se développer. Ils construisent, en ce moment, une église qui, après la cathédrale, sera la plus vaste de New-York.

Il y a encore de nombreuses congrégations à New-York. Les Pères Lazaristes tiennent à Brooklyn un grand collège ; les Petites Sœurs des pauvres ramassent ici comme partout les vieillards ; les sœurs du Sacré-Cœur ont un pensionnat fort renommé. Grâce à ces Congrégations et à bien d'autres que j'oublie, le Catholicisme se développe et deviendra certainement un jour

la religion dominante ; déjà 7 millions de catholiques sont répandus dans les Etats-Unis et ont à leur service 7 mille prêtres. Certes, bien des institutions n'ont encore pu être introduites ; mais ce peuple nouveau va au plus pressant, il construit les Eglises et les écoles, et peu à peu, il fera face à tous les besoins.

La question qui préoccupe le plus les catholiques en ce moment est celle des écoles. Ils paient pour les écoles publiques, mais celles-ci sont pour toutes les confessions et ainsi pour aucune ; les catholiques sont donc forcés d'élever des écoles pour eux et d'en supporter les frais ; ils réclament avec raison pour que leurs écoles soient soutenues par les deniers publics, à raison de 20 dollars par élève. Il est à espérer que, sur ce point, ils obtiendront justice comme ils l'ont déjà obtenue sur bien d'autres.

Les petits cireurs de souliers et vendeurs de journaux abondent ici comme partout ; c'est dans toutes les grandes villes la catégorie d'enfants la plus abandonnée. Ici les Conférences de S.-Vincent de Paul en prennent soin, et en cela elles nous ont devancés. On a loué une maison où on les recueille, le soir, pour leur donner à souper et à coucher, après la prière ; le matin ils prient et prennent la collation ; le dimanche,

ils ont aussi le dîner et l'école. Chaque enfant paie pour cela 5 ou 10 sous ; comme ils ont bon cœur, souvent celui qui a eu meilleure récolte paie pour celui qui n'a rien gagné. Cela ne peut suffire, mais la charité fait le reste. Les Conférences ont confié cette œuvre au bon Père Droomgole qui l'a faite sienne: elle s'appelle *S. Vincent's Home for boys*, et a son Etablissement 53 Warren street. Trois cents enfants sont recueillis tous les soirs ; ils ont des couchettes superposées comme dans les bateaux à va-peur, mais le Père Droomgole a recueilli par des souscriptions d'un schelling par an, une somme d'environ 400 mille francs qui lui sert à construire en ce moment une plus vaste maison où 500 enfants trouveront place.

Monsieur Jamme a voulu me faire connaître l'intérieur d'une famille américaine. Il m'a conduit chez lui, de l'autre côté de la rade, à Staten-Island ; c'est là qu'il s'est construit un joli chalet en bois comme on les a dans ce pays ; c'est le genre anglais, mais un peu modifié. Les sous-sol sont supprimés ; l'américaine, plus pratique, s'est vite aperçue que la surveillance des domestiques et du ménage est moins facile dans le sous-sol. J'ai visité avec lui une maison en construction ; le bois coûte ici moitié

moins qu'en Europe; c'est pourquoi on construit en bois; c'est aussi plus vite fait. Une petite maison composée de rez-de-chaussée, 1^{er} étage et mansardes, avec 3 pièces et dépendances à chaque étage, coûte environ 15 mille francs et dix mille fr. le terrain; elle se loue 2.500 fr. Ce serait le 10 0/0, mais il faut défalquer 1/2 0/0 entretien, 1 0/0 assurance, car on brûle souvent; et 1 1/2 ou 2 0/0 contributions; reste 6 1/2 0/0.

Ici on ne connaît pas les octrois, ni les impôts indirects, enregistrements, droits de mutation, de succession, etc. On paie une contribution basée non sur la rente, mais sur la valeur de la propriété. Le taux varie pour chaque état selon le plus ou moins d'économie et de bonne administration; pour l'Etat de New-York, il est fort cher, on paie 3 1/2 sur la valeur, mais cette valeur est comptée ordinairement la moitié de la valeur réelle; ainsi, celui qui a des propriétés pour 100 mille francs paierait 3.500 francs, mais on estime la 1/2 soit 50.000 fr. et on paie 1.800 francs, ce qui est encore assez. Les valeurs mobilières paient comme le reste, sauf les fonds d'Etat qui sont libres: ils rapportent le 4 0/0 en ce moment; les autres valeurs ordinairement le 6 0/0, autant que les valeurs d'Etat, impôt déduit. — Madame Jamme

m'a
fils.
son
fit so
jours
an; c
Jam
coura
ici d
est 8
bonn
franc
par a
la no
Les
mêm
chers
par
fortu
à Sta
franc
La n
gagn
et po
le m

C'
tal d

m'a fait l'accueil le plus hospitalier, elle a 4 fils. Elle n'était pas mariée lorsque j'ai connu son mari à Paris, mais l'année suivante, elle fit son voyage de noces en Europe et passa trois jours à Nice. Son aîné a six ans et son cadet un an; celui-ci pleure et l'aîné le berce. Madame Jamme ne parle que l'anglais; elle me met au courant des choses du ménage. Il est difficile ici d'avoir des domestiques; le gage habituel est 80 francs par mois, les cuisiniers dans les bonnes familles gagnent de trois à cinq cents francs par mois; dans les hôtels, dix mille fr. par an; ils sont presque tous français; ils font la noce et s'ils sont malades, ils vont à l'hôpital. Les objets de comestibles ont à peu près le même prix qu'en Europe; les loyers sont fort chers en ville; aussi on entasse les pauvres gens par 50 familles dans de petites maisons. Les fortunes modestes se logent à Brooklyn, à Jersey, à Staten-Island où on paie deux à trois mille francs pour la location d'une petite maison. La main d'œuvre est chère, le moindre ouvrier gagne 2 dollars par jour, la voiture à un cheval et pour une personne se paye 5 francs l'heure, le maçon gagne 15 à 20 francs par jour.

C'est à Staten-Island que se trouvait l'hôpital de la Quarantaine pour les malades sortant

des navires ; cela gênait le développement de la ville et portait atteinte à la valeur de la propriété ; les habitants réclamaient depuis long-temps et ne recevaient que des promesses ; ici on s'en contente peu. On eut recours à un moyen plus sûr et plus expéditif ; tous se concertèrent, les plus hardis, masqués, mirent une belle nuit le feu aux quatre coins de l'hôpital, toute la population accourut pour le sauvetage ; on déposa les malades sous les arbres des allées voisines, on fit sortir les médecins, et l'hôpital disparut. L'enquête constata que le concert était si parfait qu'il fut impossible de faire déclarer les coupables. Depuis on a formé, dans la baie extérieure, une petite île où s'élève l'hôpital de la Quarantaine. Les malades atteints de la fièvre jaune sont dans un hôpital flottant.

A deux lieues de Staten-Island, des raffineries de pétrole gênent encore les habitants, lorsque le vent porte vers eux la désagréable odeur du pétrole ; on a averti les raffineurs, mais ceux-ci ne comprendront qu'après que leur établissement aura flambé.

Le pétrole est amené ici de Pittsburg et des environs par les chemins de fer, et en outre, par une canalisation qui traverse à New-York la rivière de l'Est et va remplir les bassins au-dessus de Brooklyn. Là aussi sont de grandes

raffineries et de nombreux navires qui portent le pétrole en Europe. Il est mis en caisses de fer-blanc renfermées en d'autres de bois; il coûte, ainsi préparé, trois sous le litre.

Le gaz est ici moins cher qu'à Paris et pourtant le charbon qui sert au gaz est pris dans les mines d'Angleterre, mais les navires, qui viennent ici chercher le pétrole, portent le charbon, et puis les compagnies de gaz se contenteront de moindres bénéfices. Le charbon américain est excellent pour chauffer, mais ne contient pas de gaz, il se paie ici 25 francs la tonne. Nous le payons à Nice 50 francs.

Ce qui coûte le plus, ce sont les pensionnats. L'éducation d'une jeune fille coûte en moyenne 3 mille francs par an, celle d'un garçon 4 mille; le prix de la pension n'est que de 15 cents à 2 mille francs, mais les notes accessoires font le reste. La population proprement américaine augmente peu, les familles comptent ordinairement de 2 à 4 enfants. L'amour du bien-être les abaisse comme en France; mais les catholiques font exception, la moralité est excellente chez eux, et leurs familles comptent ordinairement de 8 à 12 enfants. C'est par là qu'ils possèderont bien vite le pays; il n'y a pas bien longtemps encore, ils étaient sans considération;

les pauvres émigrés Irlandais formaient le grand nombre, mais ils ont travaillé, sont devenus riches, ont fait donner une bonne éducation à leurs enfants dans les pensionnats, et maintenant, ils l'empruntent sur les autres par le bon ton. Les protestants ont souvent recours aux pensionnats catholiques pour leurs enfants. Dieu s'en sert pour leur conversion. J'ai vu à Newark la jeune Communauté des Dominicaines qui sont ici depuis un an; elles ont déjà dix novices américaines et occupent une petite maison de location, en attendant la construction d'un couvent. Leur Ordre, comme ceux des Carmélites et des Clarisses, partage le temps entre l'office, la méditation et le travail manuel; ici elles cousent, brodent des ornements d'église et font des dessins moyen-âge pour suffire à leurs besoins.

Pour une ville qui reçoit tant de gens sans aveu venus de tous les points de l'Europe, j'ai été étonné de voir une si grande confiance en bien des cas; les omnibus et les tramways à un cheval n'ont que le cocher; le collecteur de l'argent, contrôleur, etc. sont supprimés: les voyageurs posent leurs 5 sous dans une boîte à couvercle en verre, surveillée par le cocher. Il est vrai qu'il y a à côté un écriteau qui promet 50 dollars de récompense à quiconque signalerait une fraude. Le soir les magasins ferment de

bonne heure ou plutôt ne ferment pas du tout, car tous les volets étant supprimés, les énormes glaces, qui doivent coûter des milliers de francs, sont le seul rempart aux marchandises de toutes valeurs. Depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, tout le monde est fort occupé à ses affaires; chacun les fait sans parler, comme à Londres. Les bureaux ferment à 4 heures, les magasins à 6 heures, le samedi ils ferment presque tous à 3 heures; le dimanche repos absolu. Ce système me paraît bien entendu. Le banquier et le commerçant, en quittant le bureau ou le magasin, vont faire leur partie de lawn-tennis ou ramer sur la rivière; ils donnent la soirée à la famille; le matin, avant de reprendre le travail ils ont le temps de faire à cheval une promenade salutaire. Chez nous l'employé, mais surtout le commerçant, est attaché à son bureau depuis le matin de bonne heure, jusqu'au soir bien tard; il ne se repose souvent ni le samedi ni le dimanche, et au lieu de ces exercices de corps si nécessaires à la santé, il va respirer un air méphitique dans les salles enfumées d'un cercle ou d'un estaminet; quoi d'étonnant que les santés faiblissent et que l'esprit de famille disparaisse!

Monsieur Lynch m'a fait visiter les diverses Cours de justice, et le palais de Ville qui renferme

les portraits des différents personnages anciens et modernes des Etats - Unis. Il a voulu me présenter au Maire son ami, le premier maire catholique de New-York ; mais il était occupé à rendre la justice. Des citoyens avaient porté plainte contre les agents municipaux pour négligence dans la propreté de certains quartiers; les employés présentaient leur défense devant le maire qui avait ensuite à prononcer sa décision.

Avant de quitter New-York, Monsieur Kernan, a tenu à me faire connaître un des délassements de la saison. Il a pris une demi-journée de congé, et m'a conduit à Coney-Island pour me faire admirer encore une fois les beautés de la baie intérieure et extérieure. Après les travaux de la journée, on passe une heure en steamer pour venir à Coney-Island prendre son bain de mer ; plusieurs y portent leur dîner et ont des centaines de tables à leur disposition. Les tables sont sur des Jetées-promenades celle à côté desquelles de Nice est une miniature. J'ai voulu prendre un bain sur ce côté de l'Océan ; j'ai pris une des 1200 cabines de la jetée où aborde le steamer ; il y en a plusieurs autres aux environs. Pêle-mêle, messieurs et dames, se roulent sur le sable ou sont roulés par les vagues; pour les uns et les autres les costumes ne laissent voir que bras et

jambes. Je ramasse de beaux coquillages au fond de la mer, et d'énormes coquilles avec leurs poissons ; tout à coup quatre jeunes filles m'entourent et semblent me montrer au fond de l'eau je ne sais quel poisson ; je cherche , je les aide , je plonge et replonge et je ne trouve rien, je m'aperçois qu'on me joue et je leur dis: « *you are the fish!* » ou plutôt c'est moi qui suis le poisson ; mais monsieur Kernan qui était là m'assurait que c'était des jeunes filles honnêtes qui voulaient seulement un peu s'amuser. Mœurs américaines ! Après le bain nous traversons les innombrables chevaux tournants, vaches de bois à lait médicinal, tirs, balançoires, etc., pour arriver aux hôtels ; ce sont d'immenses établissements en bois qui reçoivent des milliers de baigneurs à 25, 30 et 40 francs par jour ; la musique joue devant la grande véranda de 100 mètres de long ; on est si bien qu'on ne quitterait plus; mais l'heure s'avance et je dois aller coucher à Philadelphie. Nous montons par un ascenseur à la cime d'une charpente en fer de 100 mètres de haut, un long porte-vue met devant nous les objets les plus éloignés aux divers points de l'horizon, puis nous regagnons le steamer, et une heure après la station de Pennsylvania railway. A 9 h. de soir j'étais à Philadelphie, hôtel Girard.

CHAPITRE IV

Philadelphia. — Baltimore. — Washington. — Assassinat du président Garfield. — Le Watkins-Glen. — Chutes du Niagara.

A Philadelphie, ma première visite fut pour l'Indépendance Hall ; c'est ici, dans cette salle, que l'Indépendance des Etats-Unis a été proclamée, le 4 juillet 1776. Tout en rappelle le souvenir. On y conserve tout ce qui a rapport à ce grand acte de l'émancipation de ce peuple. Pour moi, j'ai admiré, ici, ce que j'admire presque partout, dans le peuple anglais et chez le peuple américain : le recours à Dieu, la prière dans toutes les grandes circonstances. On conserve la prière adressée à Dieu par les Congressistes et par Washington. Tous les conducteurs de ce peuple, par la suite, se sont considérés comme les instruments du Seigneur.

Si l'on veut aller à la messe, un jour de semaine, il faut être matinal; la dernière se dit à 6 heures; par exception, la Cathédrale en a une à 7 heures. Le peuple américain est un peu pie de travailleurs. Philadelphie a été la Capitale des Etats-Unis, de 1790 à 1800. En 1682, William Penn y débarqua avec une colonie de quakers, et acheta le terrain des Indiens, pour former ce qui fut appelé plus tard, l'état de Pensylvanie. Elle renferme maintenant près de 900 mille habitants; elle a 70 asiles, 80 hôpitaux et dispensaires et 79 associations charitables; ses maisons ressemblent aux petites maisons de Londres et ont fait prendre à la ville d'immenses proportions: en sorte qu'elle est la plus vaste des villes américaines. Elle a 36 kilomètres de long, sur 9 de large et couvre une surface de 82,000 arpens. Les habitants étant moins entassés, le peuple y vit plus longtemps; la mortalité annuelle n'y est que de 19 pour mille, pendant qu'elle est de 22 à Londres, de 24 à Paris, de 26 à Bruxelles, de 29 à Berlin, de 30 à New-York, de 31 à Florence, de 32 à Rome, et de 34 à Vienne. Les tramways, comme dans les autres grandes villes, parcourent toutes les rues; il y en a ici 400 kilomètres, mais sur une seule ligne; pour le retour, il faut recourir à la rue

voisine. Comme à New-York, les rues sont classées par numéros, de l'Est à l'Ouest, et celles qui vont du Nord au Sud ont des noms particuliers. Philadelphie, à 90 lieues de la mer, reçoit, par la rivière le Delaware, les plus grands navires, et environ 26 mille immigrants par an ; elle est entourée de plus de 800 manufactures, qui emploient, environ, 150 mille ouvriers, donnant pour environ 2 milliards de produit annuel. Les plus importantes, sont celles de locomotives. Il y a environ 100 mille catholiques à Philadelphie. Les Conférences de St-Vincent de Paul y sont au nombre de 26, elles visitent les pauvres, s'occupent de la protection des immigrants, de la visite des prisonniers et des *Sunday's schools, écoles dominicales*. M. Philipps attorney at law, ou avocat, Président du Conseil des Conférences, m'a fait bon accueil, il est venu me chercher à l'hôtel, avec sa voiture, et m'a conduit chez lui, à la campagne, à Germantown. Nous traversons Fairmount Park, immense espace de terrain, traversé par la rivière Schuylkill, et admirablement disposé sur quelques points ; c'est dans ce parc qu'on voit encore une partie des bâtiments de l'Exposition Universelle tenue ici, en 1876, centième anniversaire de l'Indépendance. Par ces fortes chaleurs, il est de mode

de se promener en voiture dans le parc, le soir, et ce sont les *ladies*, ordinairement, qui conduisent. Toutefois, dans la ville, les *ladies* cèdent les rênes aux messieurs, car la cité est traversée, en tous sens, par les chemins de fer, et tant pis pour vous, si vous vous laissez broyer; toute la précaution consiste en un grand écriteau placé au point d'intersection, sur lequel est écrit *Crossing railway*, cela veut dire : croisement du chemin de fer, prenez garde. Aussi, le bon M. Philipps qui conduisait, était constamment en alerte.

A German-tawn, après le dîner, M. Philipps m'a conduit chez les Lazaristes qui ont voulu fêter mon arrivée, par une bouteille de Champagne; pas un seul ne parlait français; j'ai donc dû baragouiner tout le temps mon anglais et mettre la paix entre M. Philipps et un professeur qui se montait facilement la tête à propos de certaines questions.

Je dormais, tranquillement, sur le dur lit américain que m'avait préparé mon hôte, lorsqu'à 4 heures et demie du matin, un charmant *baby* de 5 ans, ouvre la porte, monte sur mon lit et m'embrasse; il avait peut-être cru embrasser son père. Je joue un instant avec lui, puis je comprends, encore une fois, qu'ici, on est matinal. Nous retournons, pour la messe, chez les

Lazaristes, qui nous servent ensuite à déjeuner. Nous visitons, un peu plus loin, leur séminaire, puis, le cheval nous ramène à Philadelphie. Là, M. Philipps qui, entre parenthèse, a passé un hiver à Nice, me donne des lettres pour nos confrères de Baltimore et de Washington et me fait accompagner à la gare par son beau-frère, jeune étudiant en droit. Me reposant sur lui, je ne prends aucune de mes précautions habituelles qui consistent à contrôler plusieurs fois les renseignements. Mais, après notre lunch, pris à la gare, mon inexpérimenté jeune homme s'aperçoit qu'il s'est trompé de gare et, qu'en ce moment, le train part de la station qui est à l'autre bout de la ville. Il n'y a pas de monopole, en Amérique, pour les chemins de fer ni pour les télégraphes ; il s'en suit qu'un grand nombre de compagnies se forment, tous les ans, et que souvent, pour aller à un même endroit, on a trois ou quatre lignes différentes et quelquefois parallèles ; alors, la concurrence fait baisser les prix ; c'est pourquoi, aucun indicateur ne donne les prix, si sujets à variation, et, malgré toute mon application, je n'ai encore pu réussir à déchiffrer, que difficilement, ces indicateurs ; car il faudrait, pour cela, connaître le parcours des centaines de compagnies qui y sont indiquées.

conseiller, le protecteur, l'ami ; toutes les portes lui sont ouvertes, et il ne cesse de faire partout le bien.

Les français ont leur église dans la vingt-troisième rue, elle est confiée aux Pères de la Miséricorde ; mais le quartier est surtout habité par des Irlandais qui la soutiennent de leurs aumônes ; le quartier français est dans l'ancienne ville, et les communards y abondent. Les bons Pères voudraient y construire ou y acheter une église ; je dis acheter, car une église protestante, de je ne sais quelle communion, y est à vendre pour 600 mille francs.

Les Allemands ont une vaste église, confiée aux Pères Liguoriens ; ils sont ici très-nombreux. Les Américains ont fondé un Ordre dit de S.-Paul, qui commence à se développer. Ils construisent, en ce moment, une église qui, après la cathédrale, sera la plus vaste de New-York.

Il y a encore de nombreuses congrégations à New-York. Les Pères Lazaristes tiennent à Brooklyn un grand collège ; les Petites Sœurs des pauvres ramassent ici comme partout les vieillards ; les sœurs du Sacré-Cœur ont un pensionnat fort renommé. Grâce à ces Congrégations et à bien d'autres que j'oublie, le Catholicisme se développe et deviendra certainement un jour

la religion dominante ; déjà 7 millions de catholiques sont répandus dans les Etats-Unis et ont à leur service 7 mille prêtres. Certes, bien des institutions n'ont encore pu être introduites ; mais ce peuple nouveau va au plus pressant, il construit les Eglises et les écoles, et peu à peu, il fera face à tous les besoins.

La question qui préoccupe le plus les catholiques en ce moment est celle des écoles. Ils paient pour les écoles publiques, mais celles-ci sont pour toutes les confessions et ainsi pour aucune ; les catholiques sont donc forcés d'élever des écoles pour eux et d'en supporter les frais ; ils réclament avec raison pour que leurs écoles soient soutenues par les deniers publics, à raison de 20 dollars par élève. Il est à espérer que, sur ce point, ils obtiendront justice comme ils l'ont déjà obtenue sur bien d'autres.

Les petits cireurs de souliers et vendeurs de journaux abondent ici comme partout ; c'est dans toutes les grandes villes la catégorie d'enfants la plus abandonnée. Ici les Conférences de S.-Vincent de Paul en prennent soin, et en cela elles nous ont devancés. On a loué une maison où on les recueille, le soir, pour leur donner à souper et à coucher, après la prière ; le matin ils prient et prennent la collation ; le dimanche,

ils ont aussi le dîner et l'école. Chaque enfant paie pour cela 5 ou 10 sous ; comme ils ont bon cœur, souvent celui qui a eu meilleure récolte paie pour celui qui n'a rien gagné. Cela ne peut suffire, mais la charité fait le reste. Les Conférences ont confié cette œuvre au bon Père Droomgole qui l'a faite sienne : elle s'appelle *S. Vincent's Home for boys*, et a son Etablissement 53 Warren street. Trois cents enfants sont recueillis tous les soirs ; ils ont des couchettes superposées comme dans les bateaux à vapeur, mais le Père Droomgole a recueilli par des souscriptions d'un schelling par an, une somme d'environ 400 mille francs qui lui sert à construire en ce moment une plus vaste maison où 500 enfants trouveront place.

Monsieur Jamme a voulu me faire connaître l'intérieur d'une famille américaine. Il m'a conduit chez lui, de l'autre côté de la rade, à Staten-Island ; c'est là qu'il s'est construit un joli chalet en bois comme on les a dans ce pays ; c'est le genre anglais, mais un peu modifié. Les sous-sol sont supprimés ; l'américaine, plus pratique, s'est vite aperçue que la surveillance des domestiques et du ménage est moins facile dans le sous-sol. J'ai visité avec lui une maison en construction ; le bois coûte ici moitié

moins qu'en Europe; c'est pourquoi on construit en bois; c'est aussi plus vite fait. Une petite maison composée de rez-de-chaussée, 1^{er} étage et mansardes, avec 3 pièces et dépendances à chaque étage, coûte environ 15 mille francs et dix mille fr. le terrain; elle se loue 2.500 fr. Ce serait le 10 0/0, mais il faut défalquer 1/2 0/0 entretien, 1 0/0 assurance, car on brûle souvent; et 1 1/2 ou 2 0/0 contributions; reste 6 1/2 0/0.

Ici on ne connaît pas les octrois, ni les impôts indirects, enregistrements, droits de mutation, de succession, etc. On paie une contribution basée non sur la rente, mais sur la valeur de la propriété. Le taux varie pour chaque état selon le plus ou moins d'économie et de bonne administration; pour l'Etat de New-York, il est fort cher, on paie 3 1/2 sur la valeur, mais cette valeur est comptée ordinairement la moitié de la valeur réelle; ainsi, celui qui a des propriétés pour 100 mille francs paierait 3.500 francs, mais on estime la 1/2 soit 50.000 fr. et on paie 1.800 francs, ce qui est encore assez. Les valeurs mobilières paient comme le reste, sauf les fonds d'Etat qui sont libres: ils rapportent le 4 0/0 en ce moment; les autres valeurs ordinairement le 6 0/0, autant que les valeurs d'Etat, impôt déduit. — Madame Jamme

m'a fait l'accueil le plus hospitalier, elle a 4 fils. Elle n'était pas mariée lorsque j'ai connu son mari à Paris, mais l'année suivante, elle fit son voyage de noces en Europe et passa trois jours à Nice. Son aîné a six ans et son cadet un an; celui-ci pleure et l'aîné le berce. Madame Jamme ne parle que l'anglais; elle me met au courant des choses du ménage. Il est difficile ici d'avoir des domestiques; le gage habituel est 80 francs par mois, les cuisiniers dans les bonnes familles gagnent de trois à cinq cents francs par mois; dans les hôtels, dix mille fr. par an; ils sont presque tous français; ils font la noce et s'ils sont malades, ils vont à l'hôpital. Les objets de comestibles ont à peu près le même prix qu'en Europe; les loyers sont fort chers en ville; aussi on entasse les pauvres gens par 50 familles dans de petites maisons. Les fortunes modestes se logent à Brooklyn, à Jersey, à Staten-Island où on paie deux à trois mille francs pour la location d'une petite maison. La main d'œuvre est chère, le moindre ouvrier gagne 2 dollars par jour, la voiture à un cheval et pour une personne se paye 5 francs l'heure, le maçon gagne 15 à 20 francs par jour.

C'est à Staten-Island que se trouvait l'hôpital de la Quarantaine pour les malades sortant

des navires; cela gênait le développement de la ville et portait atteinte à la valeur de la propriété; les habitants réclamaient depuis long-temps et ne recevaient que des promesses; ici on s'en contente peu. On eut recours à un moyen plus sûr et plus expéditif; tous se concertèrent, les plus hardis, masqués, mirent une belle nuit le feu aux quatre coins de l'hôpital, toute la population accourut pour le sauvetage; on déposa les malades sous les arbres des allées voisines, on fit sortir les médecins, et l'hôpital disparut. L'enquête constata que le concert était si parfait qu'il fût impossible de faire déclarer les coupables. Depuis on a formé, dans la baie extérieure, une petite île où s'élève l'hôpital de la Quarantaine. Les malades atteints de la fièvre jaune sont dans un hôpital flottant.

A deux lieues de Staten-Island, des raffineries de pétrole gênent encore les habitants, lorsque le vent porte vers eux la désagréable odeur du pétrole; on a averti les raffineurs, mais ceux-ci ne comprendront qu'après que leur établissement aura flambé.

Le pétrole est amené ici de Pittsburg et des environs par les chemins de fer, et en outre, par une canalisation qui traverse à New-York la rivière de l'Est et va remplir les bassins au-dessus de Brooklyn. Là aussi sont de grandes

raff
le p
fer-
ains

L
tan
les
vier
bon
tero
rica
tien
Nou

Co
L'éd
3 m
le;
à 2
le
ne a
rem
être
thol
chez
rem
poss
long

raffineries et de nombreux navires qui portent le pétrole en Europe. Il est mis en caisses de fer-blanc renfermées en d'autres de bois; il coûte, ainsi préparé, trois sous le litre.

Le gaz est ici moins cher qu'à Paris et pourtant le charbon qui sert au gaz est pris dans les mines d'Angleterre, mais les navires, qui viennent ici chercher le pétrole, portent le charbon, et puis les compagnies de gaz se contenteront de moindres bénéfices. Le charbon américain est excellent pour chauffer, mais ne contient pas de gaz, il se paie ici 25 francs la tonne. Nous le payons à Nice 50 francs.

Ce qui coûte le plus, ce sont les pensionnats. L'éducation d'une jeune fille coûte en moyenne 3 mille francs par an, celle d'un garçon 4 mille; le prix de la pension n'est que de 15 cents à 2 mille francs, mais les notes accessoires font le reste. La population proprement américaine augmente peu, les familles comptent ordinairement de 2 à 4 enfants. L'amour du bien-être les abaisse comme en France; mais les catholiques font exception, la moralité est excellente chez eux, et leurs familles comptent ordinairement de 8 à 12 enfants. C'est par là qu'ils posséderont bien vite le pays; il n'y a pas bien longtemps encore, ils étaient sans considération;



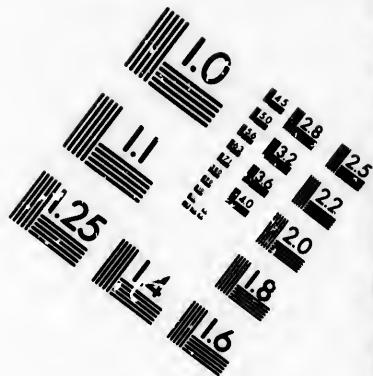
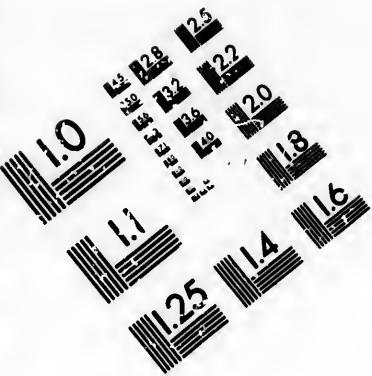
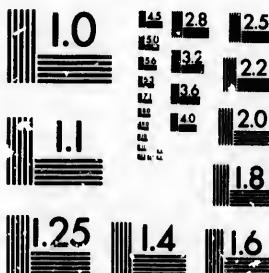
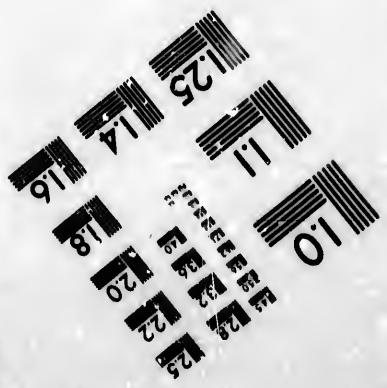


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4803

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
4.8
5.2

10

les pauvres émigrés Irlandais formaient le grand nombre, mais ils ont travaillé, sont devenus riches, ont fait donner une bonne éducation à leurs enfants dans les pensionnats, et maintenant, ils l'empruntent sur les autres par le bon ton. Les protestants ont souvent recours aux pensionnats catholiques pour leurs enfants. Dieu s'en sert pour leur conversion. J'ai vu à Newark la jeune Communauté des Dominicaines qui sont ici depuis un an; elles ont déjà dix novices américaines et occupent une petite maison de location, en attendant la construction d'un couvent. Leur Ordre, comme ceux des Carmélites et des Clarisses, partage le temps entre l'office, la méditation et le travail manuel; ici elles cousent, brodent des ornements d'église et font des dessins moyen-âge pour suffire à leurs besoins.

Pour une ville qui reçoit tant de gens sans aveu venus de tous les points de l'Europe, j'ai été étonné de voir une si grande confiance en bien des cas; les omnibus et les tramways à un cheval n'ont que le cocher; le collecteur de l'argent, contrôleur, etc. sont supprimés: les voyageurs posent leurs 5 sous dans une boîte à couvercle en verre, surveillée par le cocher. Il est vrai qu'il y a à côté un écriteau qui promet 50 dollars de récompense à quiconque signalerait une fraude. Le soir les magasins ferment de

bonne heure ou plutôt ne ferment pas du tout, car tous les volets étant supprimés, les énormes glaces, qui doivent coûter des milliers de francs, sont le seul rempart aux marchandises de toutes valeurs. Depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, tout le monde est fort occupé à ses affaires; chacun les fait sans parler, comme à Londres. Les bureaux ferment à 4 heures, les magasins à 6 heures, le samedi ils ferment presque tous à 3 heures; le dimanche repos absolu. Ce système me paraît bien entendu. Le banquier et le commerçant, en quittant le bureau ou le magasin, vont faire leur partie de lawn-tennis ou ramer sur la rivière; ils donnent la soirée à la famille; le matin, avant de reprendre le travail ils ont le temps de faire à cheval une promenade salutaire. Chez nous l'employé, mais surtout le commerçant, est attaché à son bureau depuis le matin de bonne heure, jusqu'au soir bien tard; il ne se repose souvent ni le samedi ni le dimanche, et au lieu de ces exercices de corps si nécessaires à la santé, il va respirer un air méphitique dans les salles ensumées d'un cercle ou d'un estaminet; quoi d'étonnant que les santés faiblissent et que l'esprit de famille disparaisse!

Monsieur Lynch m'a fait visiter les diverses Cours de justice, et le palais de Ville qui renferme

les portraits des différents personnages anciens et modernes des Etats - Unis. Il a voulu me présenter au Maire son ami, le premier maire catholique de New-York ; mais il était occupé à rendre la justice. Des citoyens avaient porté plainte contre les agents municipaux pour négligence dans la propreté de certains quartiers ; les employés présentaient leur défense devant le maire qui avait ensuite à prononcer sa décision.

Avant de quitter New-York, Monsieur Kernan, a tenu à me faire connaître un des délassements de la saison. Il a pris une demi-journée de congé, et m'a conduit à Coney-Island pour me faire admirer encore une fois les beautés de la baie intérieure et extérieure. Après les travaux de la journée, on passe une heure en steamer pour venir à Coney-Island prendre son bain de mer ; plusieurs y portent leur dîner et ont des centaines de tables à leur disposition. Les tables sont sur des Jetées-promenades celle à côté desquelles de Nice est une miniature. J'ai voulu prendre un bain sur ce côté de l'Océan ; j'ai pris une des 1200 cabines de la jetée où aborde le steamer ; il y en a plusieurs autres aux environs. Pêle-mêle, messieurs et dames, se roulent sur le sable ou sont roulés par les vagues ; pour les uns et les autres les costumes ne laissent voir que bras et

jambes. Je ramasse de beaux coquillages au fond de la mer, et d'énormes coquilles avec leurs poissons ; tout à coup quatre jeunes filles m'entourent et semblent me montrer au fond de l'eau je ne sais quel poisson ; je cherche, je les aide, je plonge et replonge et je ne trouve rien, je m'aperçois qu'on me joue et je leur dis : « *you are the fish !* » ou plutôt c'est moi qui suis le poisson ; mais monsieur Kernan qui était là m'assurait que c'était des jeunes filles honnêtes qui voulaient seulement un peu s'amuser. Mœurs américaines ! Après le bain nous traversons les innombrables chevaux tournants, vaches de bois à lait médicinal, tirs, balançoires, etc., pour arriver aux hôtels ; ce sont d'immenses établissements en bois qui reçoivent des milliers de baigneurs à 25, 30 et 40 francs par jour ; la musique joue devant la grande véranda de 100 mètres de long ; on est si bien qu'on ne quitterait plus ; mais l'heure s'avance et je dois aller coucher à Philadelphie. Nous montons par un ascenseur à la cime d'une charpente en fer de 100 mètres de haut, un long porte-vue met devant nous les objets les plus éloignés aux divers points de l'horizon, puis nous regagnons le steamer, et une heure après la station de Pennsylvania railway. A 9 h. de soir j'étais à Philadelphie, hôtel Girard.

CHAPITRE IV

Philadelphia. — Baltimore. — Washington. — Assassinat du président Garfield. — Le Watkins-Glen. — Chutes du Niagara.

A Philadelphia, ma première visite fut pour l'Indépendance Hall ; c'est ici, dans cette salle, que l'Indépendance des Etats-Unis a été proclamée, le 4 juillet 1776. Tout en rappelle le souvenir. On y conserve tout ce qui a rapport à ce grand acte de l'émancipation de ce peuple. Pour moi, j'ai admiré, ici, ce que j'admire presque partout, dans le peuple anglais et chez le peuple américain : le recours à Dieu, la prière dans toutes les grandes circonstances. On conserve la prière adressée à Dieu par les Congressistes et par Washington. Tous les conducteurs de ce peuple, par la suite, se sont considérés comme les instruments du Seigneur.

Si l'on veut aller à la messe, un jour de semaine, il faut être matinal; la dernière se dit à 6 heures; par exception, la Cathédrale en a une à 7 heures. Le peuple américain est un peuple de travailleurs. Philadelphie a été la Capitale des Etats-Unis, de 1790 à 1800. En 1682, William Penn y débarqua avec une colonie de quakers, et acheta le terrain des Indiens, pour former ce qui fut appelé plus tard, l'état de Pensylvanie. Elle renferme maintenant près de 900 mille habitants; elle a 70 asiles, 80 hôpitaux et dispensaires et 79 associations charitables; ses maisons ressemblent aux petites maisons de Londres et ont fait prendre à la ville d'immenses proportions: en sorte qu'elle est la plus vaste des villes américaines. Elle a 36 kilomètres de long, sur 9 de large et couvre une surface de 82,000 arpens. Les habitants étant moins entassés, le peuple y vit plus longtemps; la mortalité annuelle n'y est que de 19 pour mille, pendant qu'elle est de 22 à Londres, de 24 à Paris, de 26 à Bruxelles, de 29 à Berlin, de 30 à New-York, de 31 à Florence, de 32 à Rome, et de 34 à Vienne. Les tramways, comme dans les autres grandes villes, parcourent toutes les rues; il y en a ici 400 kilomètres, mais sur une seule ligne; pour le retour, il faut recourir à la rue

voisine. Comme à New-York, les rues sont classées par numéros, de l'Est à l'Ouest, et celles qui vont du Nord au Sud ont des noms particuliers. Philadelphie, à 90 lieues de la mer, reçoit, par la rivière le Delaware, les plus grands navires, et environ 26 mille immigrants par an ; elle est entourée de plus de 800 manufactures, qui emploient, environ, 150 mille ouvriers, donnant pour environ 2 milliards de produit annuel. Les plus importantes, sont celles de locomotives. Il y a environ 100 mille catholiques à Philadelphie. Les Conférences de St-Vincent de Paul y sont au nombre de 26, elles visitent les pauvres, s'occupent de la protection des immigrants, de la visite des prisonniers et des *Sunday's schools, écoles dominicales*. M. Philipps attorney at law, ou avocat, Président du Conseil des Conférences, m'a fait bon accueil, il est venu me chercher à l'hôtel, avec sa voiture, et m'a conduit chez lui, à la campagne, à Germantown. Nous traversons Fairmount Park, immense espace de terrain, traversé par la rivière Schuylkill, et admirablement disposé sur quelques points ; c'est dans ce parc qu'on voit encore une partie des bâtiments de l'Exposition Universelle tenue ici, en 1876, centième anniversaire de l'Indépendance. Par ces fortes chaleurs, il est de mode

de se promener en voiture dans le parc, le soir, et ce sont les *ladies*, ordinairement, qui conduisent. Toutefois, dans la ville, les *ladies* cèdent les rênes aux messieurs, car la cité est traversée, en tous sens, par les chemins de fer, et tant pis pour vous, si vous vous laissez broyer; toute la précaution consiste en un grand écrêteau placé au point d'intersection, sur lequel est écrit *Crossing railway*, cela veut dire : croisement du chemin de fer, prenez garde. Aussi, le bon M. Philipps qui conduisait, était constamment en alerte.

A German-tawn, après le dîner, M. Philipps m'a conduit chez les Lazaristes qui ont voulu fêter mon arrivée, par une bouteille de Champagne; pas un seul ne parlait français; j'ai donc dû baragouiner tout le temps mon anglais et mettre la paix entre M. Philipps et un professeur qui se montait facilement la tête à propos de certaines questions.

Je dormais, tranquillement, sur le dur lit américain que m'avait préparé mon hôte, lorsqu'à 4 heures et demie du matin, un charmant *baby* de 5 ans, ouvre la porte, monte sur mon lit et m'embrasse; il avait peut-être cru embrasser son père. Je joue un instant avec lui, puis je comprends, encore une fois, qu'ici, on est matinal. Nous retournons, pour la messe, chez les

Lazaristes, qui nous servent ensuite à déjeuner. Nous visitons, un peu plus loin, leur séminaire, puis, le cheval nous ramène à Philadelphie. Là, M. Philipps qui, entre parenthèse, a passé un hiver à Nice, me donne des lettres pour nos confrères de Baltimore et de Washington et me fait accompagner à la gare par son beau-frère, jeune étudiant en droit. Me reposant sur lui, je ne prends aucune de mes précautions habituelles qui consistent à contrôler plusieurs fois les renseignements. Mais, après notre lunch, pris à la gare, mon inexpérimenté jeune homme s'aperçoit qu'il s'est trompé de gare et, qu'en ce moment, le train part de la station qui est à l'autre bout de la ville. Il n'y a pas de monopole, en Amérique, pour les chemins de fer ni pour les télégraphes ; il s'en suit qu'un grand nombre de compagnies se forment, tous les ans, et que souvent, pour aller à un même endroit, on a trois ou quatre lignes différentes et quelquefois parallèles ; alors, la concurrence fait baisser les prix ; c'est pourquoi, aucun indicateur ne donne les prix, si sujets à variation, et, malgré toute mon application, je n'ai encore pu réussir à déchiffrer, que difficilement, ces indicateurs ; car il faudrait, pour cela, connaître le parcours des centaines de compagnies qui y sont indiquées.

J'ai donc quatre heures de plus à passer à Philadelphie ; j'en profite pour visiter une vaste bibliothèque, l'arsenal peu important, et l'hospice des vieux marins, l'hôtel des Invalides américain. C'est là qu'un gardien me dit : « *Garfield was shot this morning* ». Le président Garfield a reçu une balle, ce matin. » Je ne pouvais comprendre, par là, qu'on eût assassiné le Président et je doutais. Je demande à visiter l'hospice, on me dit : tout est ouvert, allez où vous voudrez. Je parcours les vastes corridors. Les vieux marins ont, chacun, leur petite chambre ; un d'entre eux m'aborde, me parle de ses campagnes avec l'amiral Feragut, et, comme tout vieux soldat, il allait continuer, en plusieurs chapitres, lorsque je lui demande s'il connaît Villefranche : *Yes, Sir, I have been in Villafranca*. Oui, Monsieur, j'ai été à Villefranche. Puis, je me sauve à la gare et, le soir, j'étais à Baltimore. Là, je vois tous les bureaux télégraphiques assiégés, et la foule faisant queue à tous les bureaux des journaux ; l'anxiété et la consternation sont sur tous les visages, et je comprends que le gardien des Invalides à Philadelphie avait dit vrai. Un nommé Guitteau, le matin même, à Washington, avait tiré deux coups de revolver sur le président Garfield. Cela se passait au moment

où il allait à la gare de *Pensylvania and Potomac*, prendre le train qui devait le conduire à *Long Branch*, près New-York, pour y passer douze jours de vacances. Le télégraphe vous a appris, tout de suite, tous les détails de la tragédie ; je ne les énumèrerai pas. On a cru, d'abord, que Guiteau était français ; mais le nom seul l'est. Guiteau est né à Chicago et ne connaît pas un mot de notre langue ; son père était émigré français. Il y a eu plusieurs fous dans sa famille ; lui-même avait la tête un peu dérangée ; il était avocat de 4^{me} ordre, à Chicago, mais il ne travaillait pas, il était tombé dans la misère et il sollicitait la place de consul américain à Marseille ; ses sollicitations étaient devenues insupportables. (Ici, tout le monde peut aller chez le Président, pour le saluer ou lui parler). Garfield dut le faire renvoyer, Guiteau s'est fâché et avoulu se venger.

Baltimore, capitale du Maryland, compte 350 mille habitants et quoique éloignée de 200 milles de la mer, toutefois, par la baie de Chesapeake et la rivière Patapsco, les plus grands navires arrivent jusqu'à elle. A Baltimore, comme partout dans les Etats-Unis, le repos du Dimanche est parfaitement observé : pas un seul magasin ouvert ; mais, par les vitrines, on peut voir tous les objets. Je me rends chez M. Drumman, le

président des Conférences de Saint-Vincent de Paul ; il m'accueille, comme partout, très-cordialement. Il occupe, avec sa famille, une charmante maisonnette, entourée de jardins ; il me conduit à l'église de l'Immaculée-Conception. C'était l'heure de la grand'messe. L'orgue, les voix d'hommes et de femmes s'harmonisent si bien que, nulle part, je n'ai entendu de si beaux chants, excepté à la Chapelle Sixtine à Rome, et chez les Jésuites de Londres ; deux messieurs font la quête ; le Père Mayer, Supérieur du Collège des Lazaristes, à Brooklyn, prêche en homme de foi et de science. Après la messe, tout le monde l'entoure dans le parloir ; il avait été longtemps curé ici, il y était aimé et estimé ; on vient le féliciter de ce qu'il a été nommé Evêque de Galwestown, dans le golfe du Mexique. Je le félicite, à mon tour ; car il parle français et a passé deux jours à Nice, l'an dernier ; il me répond : « Ne me félicitez pas, les hommes sont difficiles à conduire ; aussi, me dit-il, profitant des recommandations de Notre Saint Fondateur, je suis décidé à refuser et je n'accepterai que si le Saint-Père ordonne. — Les bons Pères Lazaristes me retiennent à dîner et mettent à côté de moi, un de leurs vieux confrères, devenu aveugle : c'est le père Gandolfo de Chiavari ; il

est heureux de trouver à parler italien et même gênois, et je vois que, malgré son âge et son long séjour en Amérique, il n'a pu perdre l'habitude du vin et de l'huile. Il insiste pour que je visite, à Emmisbourg, la maison-mère des sœurs de Saint-Vincent de Paul d'Amérique; elles ont pour supérieur un Lazariste niçois, le père Mendina. Là, elles conservent le costume de France et leur dépendance du Supérieur et de la Supérieure Générale de Paris. Elles sont plus de 200. Cette excursion me tentait, mais, elle demandait un jour de *railway*, aller et retour, et ma course est encore si longue! A mon regret, j'y renonce et viens visiter le Collège et séminaire des Sulpiciens; ils ont plusieurs centaines d'élèves, y compris un petit séminaire à la campagne. M. Claudio Jeannet m'avait donné une lettre pour le supérieur; il était absent, mais son remplaçant me fait visiter le vaste établissement et me donne, sur la ville et le diocèse, de précieux renseignements. Le diocèse de Baltimore comprend aussi la ville de Washington et compte 268 prêtres, 133 églises, 35 chapelles, 28 établissements pour hommes, 30 pour femmes, 8 collèges de jeunes gens, 18 de jeunes filles, 85 écoles paroissiales, 17 asiles, 6 hôpitaux, pour une population catholique de 210 millé habitants.

Je retourne chez les Lazaristes pour les vêpres. J'assiste ensuite à la conférence de St-Vincent de Paul ; j'expose, en anglais, nos œuvres de France, puis, M. Drumman me fait parcourir la ville, me promène dans le vaste et joli parc de Druid Hill et, le soir, je rentre chercher un peu de repos bien mérité. Le lendemain matin, je prends le chemin de fer qui, dans une heure et demie, me conduit à la capitale des Etats-Unis.

C'était le 4 juillet, anniversaire de l'Indépendance ; je m'attendais, quelques jours avant, à voir une revue de la petite armée et de la marine, des feux d'artifice et autres choses par lesquelles les peuples se réjouissent, au souvenir d'un des grands événements de leur histoire; mais, l'accident survenu au chef de l'Etat avait changé toute chose, la tristesse la plus profonde régnait partout et on ne voyait de foule qu'aux abords de la Maison-Blanche. C'est la petite maison qu'habite ici le chef de l'Etat; elle est bien moins importante que celle qu'habite à Paris le Président de la Chambre des députés. 9 fenêtres de façade et 4 de profondeur, un étage sur rez-de-chaussée, et, comme elle est peinte en blanc, on l'appelle la Maison-Blanche; elle est dans un petit parc et a à sa droite le ministère des

Finances ; à sa gauche, un corps de bâtiment en construction, destiné à faire le pendant au premier et à recevoir trois autres ministères.

En Amérique, on crée des villes tous les jours ; il est facile, sur un terrain vierge, de leur donner de vastes proportions et des alignements réguliers. C'est ce qu'on a fait à Washington ; on a placé au centre le Capitole et tracé tout autour de larges rues, appelées *avenues* ; elles sont baptisées chacune du nom d'un des Etats de la Confédération ; ces *avenues* sont traversées par une infinité de rues, appelées A — B — C — D, etc ; et pour faciliter les adresses, toutes celles qui sont à l'ouest du Capitole, doivent porter l'indication *West*, et les autres l'indication *Est* ; les rues tracées dans le sens des avenues portent pour nom des chiffres, 1 — 2 — 3 — 4, etc., en sorte que, une adresse dira p. ex. : M. tel, n° 30, 10th and G. street W. Le premier numéro indique le numéro de la porte, le second et le troisième l'intersection des rues, W, la partie ouest de la ville. Chaque carré de maison ou *bloc*, comme on appelle ici, avant le numéro de la porte, a un chiffre correspondant au numéro de la rue ; ainsi, entre la rue n° 9 et la rue n° 10, toutes les portes seront numérotées, non pas 1 — 2 — 3 — 4, mais 91, 92, 93, 94,

etc; ce qui indique qu'il faut chercher la porte dans le bloc, entre les rues 9 et 10. C'est fort compliqué, mais lorsqu'on a trouvé la clé, on se reconnaît facilement. Il m'a fallu un peu de temps pour démêler tout cela dans les explications que je demandais aux passants.

Washington ne comptait que quelques mille âmes, il y a 20 ans; elle en a maintenant 180 mille; 60 mille sont nègres; ceux-ci ont pour eux deux églises catholiques; ils ne se marient qu'entre eux et occupent ordinairement les places de domestiques. Presque tout le monde a des domestiques nègres ou négresses, et il n'y a que des noirs pour servir dans les hôtels; ils sont nombreux, et, pendant qu'un vous porte les plats, l'autre veille sur votre sourcil pour deviner vos désirs, un troisième vous verse le vin, et un autre chasse les mouches et vous envoie de l'air avec un éventail de palmier. Ils sont payés un dollar par jour, logés et nourris. En général, ils se conduisent bien, ils sont citoyens et votent comme les blancs; souvent ils sont intelligents. On m'a montré à Washington le célèbre Douglas, nègre rempli d'esprit, excellent orateur et littérateur connu du monde entier. Les femmes sont moins retenues et il y a des mulâtresses d'une rare beauté qu'on peut rencontrer trop

souvent. Le Capitole est une immense construction de marbre, surmontée d'un dôme de plus de 100 mètres de haut. Le général Washington en posa la première pierre. Il contient la Chambre des députés et celle des sénateurs ; mais, les Etats se multipliant, on a dû ajouter deux ailes ; et pour harmoniser le dôme, le reconstruire sur de plus vastes proportions. Deux portes de bronze dessinées à Rome et fondues à Munich sont d'un superbe travail et représentent : l'une l'histoire de Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, l'autre, des traits de l'histoire américaine. Dans l'intérieur du dôme, qui sert d'antichambre, de superbes tableaux, représentant les principaux faits de l'histoire des Etats-Unis, ornent les murs ; les deux Chambres sont d'une grande simplicité, il n'y a point de bancs de ministres ; ici, ils n'assistent pas aux débats. Les bibliothèques et les bureaux occupent le reste du bâtiment.

J'ai visité à Washington quelques musées qui, bien que récents, sont pourtant assez bien fournis ; j'ai parcouru l'arsenal et le Navy-yard, arsenal de marine ; mais leur importance est petite, comparée à ceux de l'Europe. Ici, on n'a pas le temps de penser à la guerre, on ne la fait qu'à la nature, en défonçant le sol et en construisant des *railways* ; aussi, pour les 60 millions

d'habitants des Etats-Unis, il n'y a qu'une armée de 25 mille hommes, presque toute confinée aux frontières des Peaux-Rouges ; et pour la marine, après la guerre de sécession, on s'est hâté de vendre les navires en ne conservant que le strict nécessaire. Pas d'impôt de sang, pas d'impôt d'argent pour s'entr'égarter ; toutes ces forces sont tournées vers la production. Si les millions d'hommes que l'Europe nourrit dans les casernes étaient employés à l'agriculture, et aux travaux publics, ils doubleraient bien vite la prospérité du pays. Aussi, en Amérique, regarde-t-on les français comme des fous, toujours aspirant à la gloire par la guerre et la conquête !

J'avais une lettre pour M. le major Mallet, Canadien-français, employé dans la capitale depuis vingt ans; il avait été gouverneur pendant deux ans dans le territoire de Washington, sur les bords du Pacifique, et il m'a donné des renseignements fort intéressants sur les sauvages qu'il a eu à gouverner dans cet immense pays. Ils sont évangélisés surtout par les Oblats de Marie et sont presque tous catholiques, mais ils se font difficilement à la civilisation et vont en diminuant; les boissons ont sur eux un effet désastreux et les abrutissent; aussi les lois défendent-elles sévèrement de donner ou de vendre aux Indiens aucune boisson enivrante.

M. Mallet, avec une amabilité extraordinaire, a quitté son bureau et ses affaires pour se faire mon *cicerone*. A Georgetown, ville attenante à Washington, nous avons visité l'Université, dirigée par les Pères Jésuites : ils viennent de doubler leur immense et magnifique construction. Ils font des médecins, des avocats, des théologiens, etc. Du haut de la tour de leur établissement, j'ai pu contempler Washington et les environs. Le Potomac serpente gracieusement et permet aux frégates de remonter à plus de 100 lieues de l'Atlantique. Quelques milles en avant, à Alexandra, se trouve le tombeau de Washington, le grand général, fondateur des Etats-Unis. Une association vient d'acheter à ses héritiers la propriété qui le renferme pour la conserver au public. Devant mes yeux, nous avons l'ancienne résidence du général Lee qui commandait les troupes confédérées, dans la guerre de sécession ; on l'a confisquée et convertie en cimetière où reposent les soldats tués à cette occasion. Le général Lee vient de publier, en deux volumes, l'histoire de cette guerre ; on la dit écrite sur un ton sévère et énergique.

M. Mallet me présente au président du Conseil des Conférences de St-Vincent de Paul. Ce bon vieillard me donne des détails fort intéressants

sur les œuvres de la Société. Elle embrasse six Conférences, les *Sunday's y schools* et les bibliothèques. Ces Conférences mettent toute leur application à garder l'esprit de la règle; elles ont fondé un orphelinat pour les jeunes filles qui est maintenant confié aux Sœurs de St-Vincent de Paul et contient 200 orphelines, et une société dite de St-Charles Borromée pour arracher les enfants catholiques aux écoles et aux orphelinats protestants. J'ai trouvé à Washington, un Cercle catholique avec bibliothèque, conférences et école du soir pour les enfants.

M. Mallet, employé au ministère des finances, m'a fait visiter ce ministère. C'est une immense et belle construction renfermant des milliers d'employés hommes et femmes. J'ai été étonné de voir dans les mêmes salles des messieurs, des jeunes gens, des dames, des jeunes filles; il faut le sang-froid des habitants de ces pays pour continuer le travail dans de pareilles conditions. Je crois qu'en France le jeune employé serait plus souvent au bureau de sa jeune voisine qu'à son propre bureau. J'ai bien vu aussi ici pratiquer un peu l'amourette et on commence à s'en plaindre, mais les députés et les sénateurs ont tant de sollicitations de la part de leurs commettants pour placer leurs enfants!

A Washington, la chaleur était accablante; j'ai passé les heures du grand soleil à parcourir les arsenaux; j'avais la figure en feu et croyais même avoir attrapé un *Sun-stroke* (coup de soleil). Le thermomètre, à l'ombre, atteignait 100 Farenheit, 36 centig.; je crus prudent de me sauver vers le nord.

Le mercredi 6 juillet, à 8 heures du matin, je monte dans le train, à cette même gare qui avait été le théâtre de la tragédie présidentielle, quelques jours avant; je retourne à Baltimore et atteins bientôt la belle vallée de la Susquehana que la locomotive suit pendant longtemps. Nous entrons de nouveau dans la Pensylvanie. Le pays est admirablement cultivé; partout, les chevaux traînent des machines pour labourer, herser ou faucher. Tout se fait ici à la machine, et il serait impossible de faire autrement; la main d'œuvre est chère; un paysan gagne 10 francs par jour, et le blé ne se vend que 45 sous le boisseau de 30 litres, environ 9 francs l'hectolitre ou la charge; il faut donc se rattraper sur la quantité obtenue par les machines.

Vers Harrisbourg, nous voyons les immenses trains de pétrole arriver du côté de Pittsbourg, région du charbon et de l'huile. Il est conduit dans de grands cylindres de fer formant chacun

un v
dépu
en E
Po
posé
New-
on ve
à Ne
posé
ver à
anim
nie;
les p
droit
abone
de q
sieurs
contie
d'hab

Le
pittor
puis
heure
m'arr
C'est
y vie
grand

un wagon et transporté à New-York pour être dépuré, mis en caisses de fer blanc et envoyé en Europe.

Pour éviter ce transport, une compagnie a posé une ligne de tubes en fer, de Pittsburg à New-York, sur quelques centaines de kilomètres; on verse le pétrole à Pittsburg, et on le retrouve à New-York et même à Brooklyn, puisqu'on a posé sous la rivière un siphon pour le faire arriver à l'autre bord. Le pétrole a donné une grande animation dans la partie nord de la Pensylvanie; on y fait et défait les villes suivant que les puits abondent ou tarissent. A un certain endroit, dont j'oublie le nom, on trouva un puits abondant; trois ans après; il y avait une ville de quinze mille âmes, avec plusieurs hôtels, plusieurs théâtres, églises, etc; le puis tarit, la ville contient à peine maintenant quelques centaines d'habitants !

Le train traverse une partie montagneuse assez pittoresque, qu'on appelle la Suisse américaine, puis nous arrivons à Elmira et ensuite, vers 7 heures du soir, au bord du lac Seneca où je m'arrête à Watkins pour y voir le fameux Glen. C'est un *Summer resort* ou station d'été; on y vient se reposer des affaires et du bruit des grandes villes. Le soir, à l'hôtel, un beau quatuor

de violon, flûte, piano et orgue nous donne de la musique jusque bien avant dans la nuit. Le matin à 4 heures, j'étais dans la profonde gorge de la montagne ; la porte était fermée ; j'escalade et j'arrive à pénétrer, et seul, je parcours le petit sentier au fond du ravin. Les parois de la montagne se resserrent et se rouvrent durant une heure. Un beau courant d'eau se joue en mille cascades et forme de larges bassins qui donnent envie de s'y baigner. On a placé des échaffaudages et des échelles pour aller jusqu'au bout, comme dans la célèbre gorge de Dioza que nous avons visitée au retour du Mont Blanc. Je grimpe sur une montagne pour admirer le vaste et gracieux panorama du lac Seneca ; je redescends par une colline boisée et parsemée de tombeaux, et, après trois heures de course, j'arrive à temps pour saisir au vol l'omnibus de l'hôtel. A 7 heures, j'étais sur le steamer qui doit me porter à l'autre bout du lac. Je prends à la hâte mon déjeuner sur le bateau, puis j'admirer les beaux coteaux plantés de vignes et un autre *glen* que traverse un pont de chemin de fer. Il me semble voguer sur le lac de Zurich. A 11 heures, nous débarquons à Geneva, et là, après un lunch pris à la hâte, je prends le train qui me dépose le soir à Niagara falls, et je vais

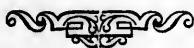
me loger à *Prospect House*, sur la rive canadienne, juste en face de la cascade. Les cinq grands lacs américains sont unis entre eux par des canaux naturels ; l'avant-dernier, le lac Erie, sort par une rivière appelée Niagara, pour se déverser dans le lac Ontario, mais cette rivière est divisée, en route, en deux branches, par une petite île appelée *Goat Island* (île des chèvres), et se précipite tout entière de la hauteur de 50 mètres avec un bruit étourdissant, et un nuage de poussière d'eau qui m'oblige de tenir fermée la fenêtre de ma chambre pour ne pas être inondé. C'est 20 fois en grand la chute du Rhin à Schaffhouse. On a jeté sur la rivière deux ponts suspendus ; un sert au chemin de fer et porte sous lui un autre pont pour les voitures et les piétons. Il surmonte des rapides tourbillonnant dans la rivière d'un effet surprenant. L'autre pont construit en face de la cascade, ne sert qu'aux voitures et aux piétons ; la compagnie qui l'a construit, fait payer un schelling pour le traverser.

J'ai parcouru les différents endroits sur la rive américaine et canadienne d'où on peut admirer les meilleurs effets de la cascade ; de magnifiques arcs-en-ciel se dessinent dans les nuages de poussière d'eau. Le soir on éclaire, à l'électricité,

aux couleurs de l'arc-en-ciel ; on dirait une rivière de feu se précipitant dans l'abîme. Sur le haut de la colline, côté canadien, les Sœurs de Loretto ont construit un immense et magnifique couvent où elles ont soixante pensionnaires. En face, à quelques milles de distance, sur la rive américaine, les Pères Lazaristes ont un séminaire et un collège. Belle pensée que celle d'élever la jeunesse en face d'un des majestueux spectacles de la nature !

Deux bonnes sœurs de Loretto m'ont fait visiter tout leur couvent, et n'ont pas craint de grimper avec moi une échelle pour aboutir au haut de la tour qui domine leur établissement. De ce point, le panorama est grandiose et bien fait pour éléver l'âme au Créateur. Un peu plus loin, une douzaine de jeunes novices carmes prenaient leur récréation dans un couvent en bois ; j'ai causé un moment avec eux et salué leur supérieur qui est allemand, puis j'ai regagné l'hôtel. C'était l'heure chaude, et je suis arrivé rôti. Je me suis muni d'un chapeau de paille et d'un pardessus en toile de Russie pour le chemin de fer, et le lendemain, samedi 9 juillet, à midi, je reprenais le train qui devait me conduire à Chicago. Arrivés en face de la cascade, tous les trains s'arrêtent cinq minutes pour permettre

aux voyageurs de contempler le grand spectacle. Moyennant un surcroît de 3 dollars, j'ai pris le Wagner Car, vu que j'avais à passer la nuit dans le train. La chaleur était suffocante, l'air que la vitesse nous envoyait était brûlant et nous remplissait de charbon, de poussière, de fumée. Le pays était plat et peu intéressant. Vers 9 heures nous arrivons à Détroit; le train entre dans un immense bateau que la vapeur fait mouvoir et le dépose sur l'autre rive. La douane visite mes bagages et me rappelle que nous rentrons aux Etats-Unis. Je demande à dormir: les nègres préparent mon lit qui est comme ceux des bateaux à vapeur, deux fois plus grand. Les messieurs, comme les dames, se déshabillent derrière leurs rideaux et prennent leur repos. Le matin, nous passons au cabinet de toilette, puis au *dining-room* (wagon salle à manger) prendre notre déjeuner et, ainsi réconfortés, à neuf heures et demie, heure de Chicago, nous arrivons dans la grande ville du Centre.



CHAPITRE V

**Chicago. — Le Stock-Yard. —
Les Elévators. — La Union Pacific. —
La Grande-Prairie.**

Chicago est pour l'Ouest, ce qu'est New-York pour l'Est, un immense Emporium ou marché commercial. En 1834, elle contenait 200 habitants; elle en a maintenant six cent mille; en 1871, le feu y détruisit 18 mille maisons et mit cent mille personnes à la rue. Elle a été rebâtie dans de meilleures conditions. Toutefois, on voit que c'est encore une ville en construction; plusieurs rues ne sont pas encore pavées et on circule sur des trottoirs de bois. Le Palmer-House, hôtel que j'habite, est un immense carré qui ressemble à une ville. Tout autour, sont de riches et grandes constructions, genre écossais, style Renaissance, destinées, soit au grandes compagnies, soit au service public. En arrivant, j'ai

pu avoir la grand'messe à la Cathédrale, puis trouver M. Mac-Mullen, le président du Conseil des Conférences de St-Vincent de Paul. Il était à dîner avec sa famille; il me fit peu attendre et envoya atteler son cheval pour me conduire visiter les principaux établissements religieux. Apprenant que je n'avais pas encore diné, il me fit servir un *lunch* par sa gracieuse femme qui tout le temps m'appelait *brother* (frère). Je caressais ses six charmants garçons et fillettes; puis nous voilà partis pour la maison des petites-Sœurs des pauvres. Elles sont douze et toutes françaises. La Supérieure s'est rendue en France pour la retraite. C'est en France aussi que les novices américaines font leur noviciat. Ces admirables religieuses ont été appelées ici par les Confrères de St-Vincent de Paul, et elles nommaient M. Mac-Mullen leur père. Elles ne sont arrivées que depuis trois ans, et déjà elles ont construit une maison qui abrite cent vieillards, hommes et femmes, sur un terrain qui a coûté 120 mille francs. Pour elles, comme pour don Bosco, se vérifie la promesse divine: que les moyens matériels sont le surplus, que le Père céleste enverra toujours. Ces bonnes sœurs sont heureuses de voir un français, et de pouvoir parler la langue de la patrie. Le bon Mac-Mullen, qui leur

a procuré ce plaisir, ne comprend pas un mot à notre conversation. Nous parcourons les salles, nous causons de la France, et nous prenons congé pour voir ailleurs les beaux pensionnats des Pères Jésuites et des Sœurs du Sacré-Cœur. Puis, M. Mac-Mullen me conduit visiter son entrepôt de bois, car il est à la tête d'une grande maison de commerce de bois. Le long de la rivière, sur l'espace de plusieurs milles, s'étendaient des piles énormes de planches qui arrivent ici toutes faites, des bords des quatre lacs, et sont pour la plupart transportées vers l'Ouest et le Pacifique.

Après le dîner, mon aimable guide vient me chercher à l'hôtel avec sa voiture, et me conduit à la promenade, sur les bords du lac Michigan. Les voitures s'y croisent en tous sens. Nous poursuivons jusqu'au parc Lincoln ; de nombreux bateaux dans lesquels voguent des jeunes filles, se jouent dans les labyrinthes des lacs artificiels. Chicago possède douze de ces beaux parcs reliés entre eux par un superbe boulevard long de trente-huit milles. Ensuite mon guide me conduit chez son frère, M. John Mac-Mullen, vicaire général de Chicago et nommé évêque de Davenport, dans le Iowa. Avec ce bon ecclésiastique qui a fait, durant cinq ans, ses études à Rome, nous pouvons parler italien. Des époux l'attendaient

au salon. Le mariage étant entre protestant et catholique, il ne pouvait avoir lieu à l'église, et il le bénissait chez lui. Nous le laissons donc à sa besogne pour nous rendre chez l'Archevêque, mais il était absent; je rentre alors à l'hôtel prendre un repos bien nécessaire, car la nuit précédente avait été passée en chemin de fer.

11 juillet.

Il me faut une heure d'omnibus pour arriver au fameux *Union Stock-Yard*, avec une lettre de M. Mac-Mulien pour ses amis. Ceux-ci se mettent à ma disposition, et me font parcourir le vaste enclos qui peut contenir vingt-cinq mille bœufs, cent mille cochons, vingt-deux mille moutons et douze cents chevaux. Le commerce des animaux se fait ici sur une immense échelle; on paie un schelling à la Compagnie pour chaque tête d'animal reçu dans l'enceinte. Tous les jours, ils arrivent par milliers, sont vendus et partent dans toutes les directions. Mais des milliers aussi sont tués et préparés dans d'immenses usines qui entourent le parc. J'ai voulu visiter une de ces usines; c'est curieux, mais horrible. En quelques minutes, j'ai vu entrer des centaines de porcs, je les ai vus élever par une patte, égorger, tomber dans l'eau bouillante, passer sous la machine

qui les racle, suspendus de nouveau pour courir le long d'un fer incliné, et garnir d'immenses salles, pour s'y refroidir. Dans d'autres salles, je voyais préparer les lards, les jambons, les saucissons, les boudins, les boîtes de fer blanc, etc. Cinquante mille cochons sont ainsi tous les jours préparés; et, pendant qu'on les voit entrer au premier étage, par un plan incliné, à l'étage inférieur on les voit sortir en tonneaux et en caisses qui entrent dans les wagons, pour être transportés sur tous les points du Globe. Tout cela se fait par la vapeur qui, au moyen de courroies, met en mouvement une infinité de machines. — Dans la même usine, on préparait les boîtes de conserve de bœuf, appelé *corned beef*. J'ai vu ces pauvres animaux poussés dans des cages étroites, recevoir une balle de carabine entre les cornes, tomber, être dégarnis de leur peau, dépecés, préparés et arriver par morceaux dans des boîtes soigneusement scellées, et, par grandes caisses, entrer dans les wagons qui les transportent partout. C'est par milliers que chaque jour ces maisons préparent ainsi les animaux. C'est ingénieux, mais le sang où j'ai dû patauger, l'horrible odeur, les cris d'agonie, m'ont laissé une telle impression que j'en suis encore tout bouleversé.

Quittons ce spectacle, et venons aux *Elévators*, une autre des curiosités américaines. Le commerce des bois et des animaux n'est pas le seul; celui des grains est tout aussi important. Toujours pour éviter des frais de main-d'œuvre, on a inventé d'énormes constructions, ordinairement en bois, de plus de 100 mètres de haut. Les wagons arrivent à leur pied et versent le blé ou le maïs; une machine qui fonctionne à peu près comme nos *norrias*, le prend et le porte à la partie supérieure de l'*Elevator* d'où il va dans une des centaines de chambres de la construction. Quand on veut charger un navire ou d'autres wagons, on n'a qu'à ouvrir une soupape, et ils se remplissent tout seuls: Chaque compagnie de chemin de fer a son élévator qui peut chaque jour décharger et charger des centaines de mille buschels (boisseaux)¹. Les 19 élévators de Chicago peuvent contenir quinze millions et six cent mille boisseaux. Un vérificateur remet au propriétaire une déclaration constatant la quantité de boisseaux reçus par l'Elévator, et la qualité du grain; ordinairement celui-ci vend ce titre à des banquiers ou commerçants qui viennent en temps utile réclamer non le même grain, mais une

¹ Trois buschels environ font un de nos hectolitres.

égale quantité et qualité comme font les prêteurs et emprunteurs pour la monnaie.

J' ai voulu connaître ici le prix de ces différents objets de commerce ; le bois se vend à peu près moitié prix qu'en Europe. Le cochon sur pied se vend six sous la livre, le mouton de trois à cinq sous, le bœuf de trois à six sous, le cheval a presque le même prix qu'en Europe. J'ai vu ici des éleveurs qui ont dans leur propriété cinquante mille bêtes ; quatre-vingts hommes suffisent à les garder , et reçoivent 6 francs par jour outre le logement et la nourriture.

Mais revenons aux Œuvres catholiques. Les conférences de St-Vincent de Paul sont ici au nombre de 12 et répandent de grandes aumônes ; elles ont les *Sunday's schol's*, écoles du Dimanche , mais pas d'autres œuvres. A la suite du grand incendie, la reconstruction des églises absorbe l'argent des catholiques , et sur les trente-trois paroisses, plusieurs manquent encore d'école. Les protestants, stimulés par l'exemple des catholiques , font aussi des œuvres charitables ; j'ai vu une maison sur la porte de laquelle était écrit : *Friendless Home*, ce qui signifie : maison pour ceux qui sont sans amis ; c'est un hospice tenu aux frais de quelques riches commerçants protestants.

Harbing's springs (Californie), 23 juillet 1881.

C'est le mardi 12 juillet, à midi, que je quittais à Chicago l'immense hôtel Palmer-House, par une chaleur de 40 centigrades. A la gare, j'eus de la peine à retrouver mes bagages qu'un char séparé avait portés au magasin d'enregistrement. Comme j'avais plusieurs jours et nuits à passer dans le train, je fis ce qu'on fait dans le bateau à vapeur ; je m'installai de mon mieux dans mon compartiment. Je mets mes pantoufles et parcours le train pour voir mes compagnons de route. C'est une société bizarre qui va un peu partout. Un négociant de New-York se rend au Japon pour surveiller ses opérations dans les cinq ports ouverts. Sa compagnie y importe le pétrole et en rapporte le thé et la soie. Un Américain grand et maigre comme un puritain s'en va en Montana à la recherche de nouvelles mines. D'autres vont dans la vaste prairie inspecter leurs innombrables troupeaux. Plusieurs conduisent avec eux leurs femmes et leurs nombreux enfants, signe qu'ils changent de résidence. La moitié des Américains prennent à la lettre la parole qu'on est voyageur sur cette terre et vivent un peu comme le juif errant. Par exception, je trouve un jeune français né en Algérie qui s'en

va en voyage d'amateur, et six allemands conduits par un entrepreneur de voyages qui, moyennant quinze mille francs (12 mille marks), leur fait faire le Tour du monde; un jeune suisse et le Comte Nicolas de Zeebac, fils de l'ancien ambassadeur de Saxe à Paris, tous deux officiers de l'armée allemande, sont avec ce groupe. A peine le train a pris sa vélocité ordinaire qu'un orage épouvantable se déchaîne avec grand fracas de tonnerre. C'était bien nécessaire pour rafraîchir un peu l'atmosphère. Mon intention avait été de prendre à Chicago le train pour Saint-Louis, Kansas city et Denver. Je désirais visiter les montagnes du Colorado; j'y renonçai pour éviter le surplus de chaleur qu'on subit sur cette route plus méridionale. Bien m'en prit. Une bande de treize *desperados* déguisés en voyageurs, près de Kansas, tua le conducteur et un monsieur qu'il prit pour le mécanicien; la malle fut volée et on se disposait à dévaliser les voyageurs, lorsqu'un serre-frein poussa la soupape du sifflet et arrêta le train; les voleurs se sauvèrent. Cela arrive quelquefois, surtout dans les nouvelles routes récemment ouvertes du côté du Mexique. Il y a là bien des gens qui vivent de cette sorte de métier. Mais le train continue sa marche rapide et bientôt nous traversons le Mississipi sur

un lo main une de m la vo si rie pays Le vers rives gnons des p les mo ha et route, terres chemi Union Omaha à St-Priéta point avait penda La ro 1869 presqu

un long et magnifique pont de fer. Le lendemain, vers Arlington, le train s'arrête soudain; une collision venait d'avoir lieu entre un train de marchandises et un autre train; on jette hors la voie les wagons brisés et on continue, comme si rien n'était arrivé. C'est l'habitude dans ce pays!

Le lendemain de notre départ de Chicago, vers 10 heures du matin, nous atteignons les rives du Missouri. A Council Bluffs, nous rejoignons un train d'émigrants; ils étaient 900, tous des pays scandinaves. C'étaient des recrues pour les mormons en route pour Salt-Lake-city. A Omaha et dans bien d'autres stations, le long de la route, il y a des bureaux pour la vente des terres. Deux compagnies eurent la concession du chemin de fer du Missouri à St-Francisco. La Union-pacific devait commencer ses travaux à Omaha, et la Central-Pacific devait commencer à St-Francisco. Chaque Compagnie devenait propriétaire de la route faite par elle depuis le point de départ jusqu'à la jonction. La première avait une tâche plus facile et exécuta 1033 milles pendant que la seconde en exécutait environ 883. La route, commencée en 1863, fut ouverte en 1869 et a coûté environ 180 millions de dollars, presque un milliard de francs. Le gouvernement

a concédé aux compagnies une bande de terrain de la largeur de 20 milles sur chaque côté de la voie, soit 25 millions d'acres, (environ 2 acres 1/2 font l'hectare) plus une subvention en argent de 20 mille dollars par kilomètre. Les compagnies vendent maintenant le terrain depuis 2 jusqu'à 8 et 10 dollars l'acre, et les capitalistes l'accaparent pour y établir des élevages de troupeaux ou pour le revendre plus cher. La Compagnie ne fait payer que moitié prix du voyage à ceux qui vont inspecter les lieux pour l'achat des terres.

Le premier jour et le jour suivant, dans le Nebraska, la prairie qui s'étend à perte de vue comme un océan sans bord, est verte, et l'herbe est haute; plus loin, on ne voit que des buissons sur une terre sèche et maigre. Vers le soir, nous voyons par-ci par-là, broutant le gazon, de jolies antilopes, des lapins, des poules, des chiens sauvages qui se sauvent à l'approche des trains. Mais nous ne voyons plus de buffalos ni de bisons; ils ont été repoussés plus loin. Par-ci par-là, nous rencontrons des Campements de troupes américaines. Elles sont là dans des baraques, pour tenir en respect les Indiens encore assez nombreux dans ces parages. Ce n'est pas sans peine qu'on les a domptés; et, à tout instant, on



Indiens dans le Fur-West (Etats-Unis).

nou
jusc
tail
mas
Am
sur
tena
aux
ils
por
verr
lés
moy
mon
tuit
com
dre
rail
com
lem
que
crai

L
trou
retin
un
pou

nous signale les points sur lesquels eurent lieu jusqu'à ces dernières années, de sanglantes batailles. Elles finissaient presque toujours par le massacre des Indiens ; quelquefois par celui des Américains, lorsque, peu nombreux, ils étaient surpris par de fortes bandes d'ennemis ; maintenant, ils sont tranquilles, et on les voit venir aux gares se montrer ou demander l'aumône ; ils sont habillés à peu près à l'Européenne et portent des couvertures que leur donne le gouvernement. Les femmes portent leurs bébés ficelés dans un panier et suspendus derrière le dos ; moyennant quelques pièces d'argent, elles les montrent aux curieux. Les Indiens voyagent gratuitement sur les plate-formes des wagons ; les compagnies leur accordent ce droit pour les rendre bienveillants et les détourner de détruire les rails, mais il leur est défendu d'entrer dans les compartiments. Les Indiens respectent généralement les poteaux télégraphiques ; ils croient que le Grand Esprit parle en eux et en ont une crainte religieuse.

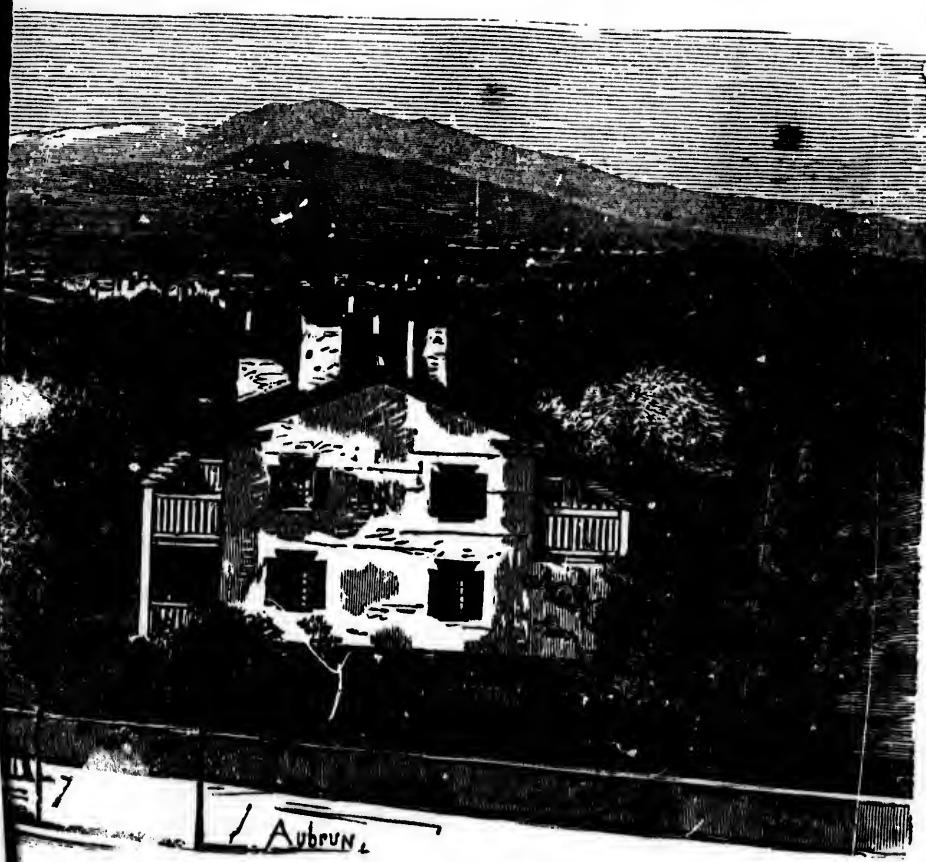
Les Américains nourrissent d'innombrables troupeaux dans ces prairies, et les éleveurs en retirent des profits considérables. On m'a cité un individu qui a acheté 4.500 têtes de bétail pour quarante mille dollars (200 mille francs),

payables en 4 termes. La seconde année, il a payé avec le produit le second terme de dix mille dollars et les trois mille dollars d'intérêt. Aussi des compagnies se forment avec de grands capitaux pour ces sortes d'exploitation. Il ne faut plus s'étonner si les bestiaux américains envahissent les marchés d'Europe. Les moutons ont aussi fait l'objet de spéculations, mais ils demandent plus de soin que les bœufs. Les premiers essais n'ont pas réussi, mais après qu'on eut eu recours aux berger mexicains, habitués au métier, on a maintenant des milliers de moutons qui donnent de la bonne laine et d'excellente viande. Tous ces animaux sont en libre pâture. Deux fois par an, ils sont réunis sur certains points; chaque propriétaire vient reconnaître les siens, marquer ses nouveaux-nés qui suivent la mère, et prendre ceux qu'il désire vendre. A ces opérations, préside un individu nommé le Capitaine. L'hiver, le bétail demeure aussi en libre pâturage, et cherche par-ci par-là, sur les points où le vent a balayé la neige, la maigre nourriture qui le fera vivre jusqu'au printemps. Quelques propriétaires, pour surveiller leur bien, viennent passer une partie de l'été, dans les petites cabanes perdues dans l'immense prairie. On m'a cité une dame américaine poète

et musicienne qui habitait pendant plusieurs mois dans cette solitude. Avant l'introduction du chemin de fer, les charrettes et les diligences mettaient plusieurs mois à traverser la prairie, maintenant, on le fait en peu de jours. A Sydney, un embranchement conduit au nord, vers Montana, et dans deux années il rejoindra le Pacifique par l'Orégon. A Cheyenne, dans le Wyoming, un autre embranchement conduit à Denver, dans le Colorado, et de là, descend vers le Mexique, pendant qu'une autre branche conduit à Leadville, grand district minier. Vers Cheyenne, on commence à apercevoir les montagnes Rocheuses; elles ont plusieurs branches. Les premières en face sont appelées Black-hills, ou montagnes noires, à cause de leur couleur sombre; à gauche, on voit les montagnes du Colorado, avec les sommets parsemés de taches de neige. Le train marche toujours et on espère enfin rejoindre les montagnes; mais, vaine illusion; à la station de Summit, ou sommet, point où les eaux se divisent pour couler vers l'Atlantique d'une part, et vers le Pacifique de l'autre, nous sommes à une élévation de 8.242 pieds, mais dans une immense plaine qui se perd à l'horizon. Vers le soir du troisième jour, nous arrivons à Ogden, d'où un embranchement part vers le

nord, en Montana, et un autre vers le sud, à Salt-Lake-City. Les compagnies américaines multiplient ainsi les chemins de fer dans les solitudes et en retirent de bons profits même sans subvention en argent ou en terres. Elles font de grands frais de publicité et de réclame pour amener des immigrants sur les nouvelles contrées. L'argent des voyageurs et le frêt des marchandises, qui est très élevé, leur donnent de sérieux bénéfices. Les mines de métaux ou de charbon, les bois, les animaux fournissent aussi un aliment important au transport. On cite des individus et notamment un nommé Jay-Gould, qui, venus ici avec rien, par les négociations en actions de chemin de fer, sont arrivés à des fortunes fabuleuses.





7

Aubrun

maison du Chef des Mormons.



Une rue de Salt-Lake-city et

maison

U

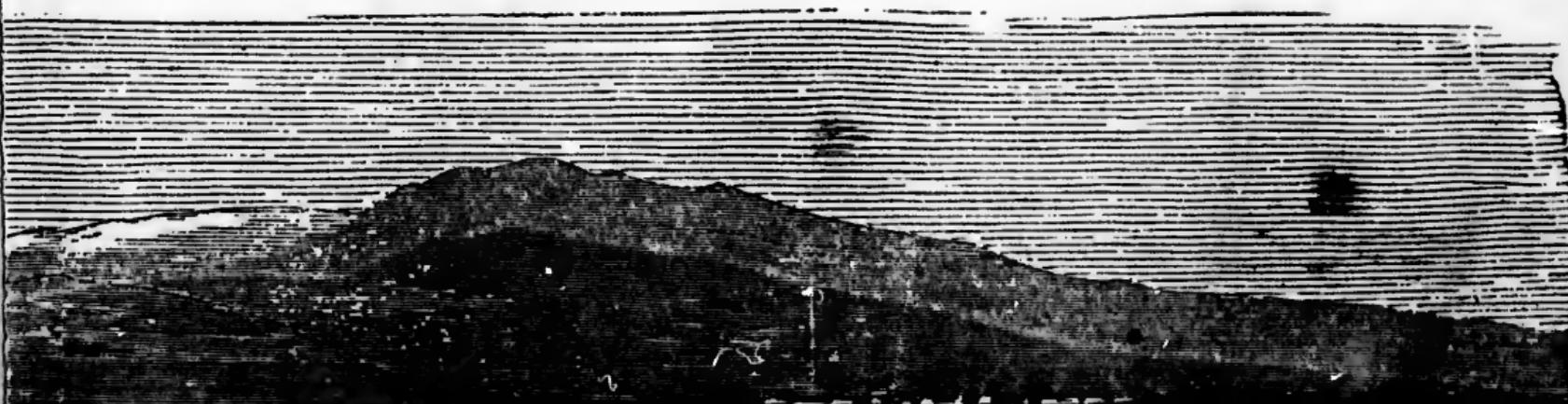
-7

Aubrun.

et

maison du Chef des Mormons.





I
N
lac
me
s'en
Il y
ma
mil
voi
mil
les
d'u
pée
des
ché
lèv
gas

CHAPITRE VI

**Salt-Lake-city. — L'Utah. —
Les Mormons. — Le Central-Pacific.**

Nous voici arrivés à Salt-Lake-City (ville du lac salé), la ville des Mormons. C'est le moment de les voir de près, de les étudier, et de s'en former une idée, la plus exacte possible. Il y a 20 ans, il n'y avait ici qu'un désert; maintenant, on peut voir une petite ville de 25 mille âmes tracée sur un vaste plan pour recevoir une population de plusieurs centaines de mille habitants. Selon la méthode américaine, les rues ont 40 mètres de large et sont bordées d'un ruisseau; elles sont plantées d'arbres et coupées à angle droit. Les maisons sont, en général, des petites cabanes d'un étage, en briques séchées au soleil. Quelques belles constructions s'élèvent par-ci par-là: c'est d'abord le grand magasin corporatif mormon, la Banque, le Théâtre

et quelques jolies maisons de bois, appartenant, soit à de riches marchands mormons, soit à des mineurs qui ont fait de bonnes affaires. Les deux tiers de la population de Salt-Lake-city, sont mormons ; ils ont, en outre, dans la vallée, cent cinquante *settlements* (établissements), avec environ cent mille habitants.

Le mormonisme a été créé par Joseph Smith. Fils d'un fermier, il vint au monde le 23 décembre 1805, dans la ville de Sharon, Comté de Windsor, Etat de Vermont. A l'âge de dix ans, il suivit ses parents à Palmira, Etat de New-York, puis à Manchester (New-York). A 14 ans, il remarqua la confusion dans les croyances et se crut appelé à établir une foi nouvelle. Le 21 septembre 1823, il dit avoir eu une vision d'un ange qui lui déclara qu'il était choisi pour rétablir l'Evangile. Le 22 septembre 1827, il dit avoir reçu de l'ange le livre des Mormons gravé sur des plaques métalliques ; il était écrit en langue égyptienne et il le traduisit pour servir à son Eglise qu'il appela l'Eglise des Saints des derniers jours. Le 6 avril 1830, il organisa cette Eglise dans la ville de la Fayette, comté de Seneca, Etat de New-York. Là, il commença à prêcher et à ordonner. Ses pontifes fondèrent des Eglises en Pensylvanie, dans l'Ohio, dans



BRIGHAM-YUNG
second chef des Mormons, mort en 1877.

l'Indiana, en Illinois et en Missouri. Dans ce dernier Etat, un grand *settlement* fut formé dans le comté de Jakson ; mais en 1838, on les en chassa, après avoir brûlé leurs maisons. Dans tous les autres Etats, la vie des Mormons excitaît le mépris et la haine ; l'hypocrisie de leur chef était trop visible. De tout côté, on les chassait ; c'est pourquoi, ils pensèrent à se transporter plus loin, au centre du désert. Au printemps de 1844, de Nanwoo (Illinois), J. Smith envoya des explorateurs dans les Montagnes Rocheuses, et, peu après, le 27 juin de la même année, il fut massacré avec son frère Hiram, dans la prison. 150 hommes masqués avaient ainsi résolu d'en finir avec le Mormonisme.

Après la mort de Smith, les Mormons élurent pour leur chef Brigham-Young, fils d'un voleur de chevaux. Cet homme habile et intelligent sut conduire les Mormons dans le désert de l'Utah. En 1847, accompagné de 144 pionniers et de trois femmes, il fit une reconnaissance sur les lieux, et en 1848, il y conduisit ses mormons au nombre de quatre à cinq mille. Plusieurs moururent en route de faim et de fatigue. Ceux qui arrivèrent construisirent la ville de Salt-Lake et envoyèrent des émissaires dans toutes les directions pour recruter des adhérents.

Partout ils furent repoussés avec dégoût. Alors ils se sont organisés en société secrète, et au moyen de fallacieuses promesses, ils amènent tous les ans à Salt-Lake environ trois ou quatre mille victimes de toutes les parties de l'Europe. Il est à remarquer toutefois que leurs recrues se font surtout dans la population pauvre et ignorante des pays protestants. Ils ne recrutent presque pas de catholiques ; ceci tient à ce que les plus pauvres et les plus ignorants des catholiques sont toujours assez instruits dans les choses de la religion pour comprendre qu'ils ont à faire à des imposteurs ; par contre, dans les pays protestants, l'ignorance religieuse est parfois si crasse et le besoin de croire si pressant et si naturel à l'homme que beaucoup tombent nécessairement dans le filet de gens qui se posent en prophètes, qui affirment une doctrine enveloppée en grande partie dans les principes chrétiens, et qui promettent le bien-être même dans ce monde. Ajoutez à cela que, par la pratique de la polygamie, ils brisent les barrières de l'incontinence et du vice et attirent à eux tous les amateurs de jouissances physiques. Leur doctrine et leurs pratiques devraient certainement détourner les femmes qui se respectent ; mais les mormons ont su envelopper leur polygamie dans les mystères religieux

et ils savent combien la religion est puissante sur l'esprit de la femme pour en obtenir tout ce qu'ils veulent. Au reste, ce n'est que la classe la plus abandonnée et la plus ignorante qui fournit leurs recrues.

Brigham-Young est mort, il y a quelques années, laissant dix-huit femmes et une cinquantaine d'enfants; il a eu pour successeur John Taylor, que j'ai voulu visiter. C'est un vieillard de 65 ans, à figure intelligente, regard vif et scrutateur, un peu de barbe blanche sous le menton, à l'américaine, vêtement bourgeois. Il était dans son bureau, assis sur son fauteuil, avec une jambe sur le bras du fauteuil; autour de lui étaient cinq ou six individus qui l'appelaient Père et qui devaient être de ses évêques; j'étais accompagné de ce jeune français que j'avais rencontré dans le train. Nous passons nos cartes, Taylor ne bouge pas malgré notre présence, il reste dans son inconvenante posture. Après quelques moments, il congédie ses évêques et s'approche de nous. Il parle si peu le français que la conversation dut se faire en anglais. Vous avez établi, lui dis-je, une religion, créé une ville, et j'ai tenu à visiter le chef de ces choses nouvelles et à le saluer.

R. — Je vous remercie, soyez le bienvenu.

D. — Combien de mormons avez-vous dans la ville et combien dans le territoire ?

R. — Nous sommes dix-huit mille dans la ville et cent vingt-cinq mille dans le Territoire. Nous avons droit à être un Etat, mais on ne nous accorde pas ce qui nous revient et on nous laisse Territoire. Pourtant nous sommes d'honnêtes citoyens et de bons patriotes

D. — Oui, mais vous ne respectez pas toutes les lois et vous violez notamment celle qui défend la polygamie.

R. — La polygamie pour nous est une affaire religieuse, elle est de droit divin, et nous sommes dans l'ordre de la nature en la pratiquant.

D. — Je crois que vous êtes dans l'erreur, car tous les peuples civilisés considèrent la polygamie comme la destruction de la famille.

R. — J'ai visité partout ce que vous appelez les peuples civilisés et partout j'ai vu chez eux la polygamie en pratique. Ce qu'ils font d'une manière illégitime, nous le faisons légitimement, et il s'en suit que ceux qui, chez eux, sont des enfants naturels, chez nous, sont des enfants légitimes.

D. — Votre réponse voudrait justifier un mal par l'exemple de quelques abus; ce qui est illégitime ne peut être rendu par là légitime. Votre

pratique est contraire à la nature. Les statistiques prouvent que le nombre des naissances est à peu près égal dans les deux sexes. Si vous permettez à un homme de prendre plusieurs femmes, vous en condamnez un grand nombre à rester sans femmes.

R. — Ce danger n'est pas à craindre: il y a en Europe un si grand nombre de femmes qui ne savent que devenir! La femme qui vient chez nous est parfaitement bien traitée, bien instruite et elle jouit de plus de droits que chez tous les autres peuples; car, chez nous, elle a le droit de voter. Au reste, nos pères les Patriarches ont pratiqué la polygamie sous les yeux de Dieu et avec son approbation, et nous sommes les enfants des patriarches.

D. — Oui, mais le Christ est venu accomplir et perfectionner la loi, et a relevé la femme de son abaissement en la rétablissant dans son premier état, la compagne de l'homme. Moïse avait aussi permis le divorce aux Juifs, mais le Christ déclare que c'est à cause de la dureté de leur cœur, et dans la nouvelle loi, il rétablit l'unité et la perpétuité du mariage. Au reste, l'expérience prouve qu'il est déjà assez difficile de vivre en paix avec une femme, et ce doit être impossible de tenir la paix dans un ménage

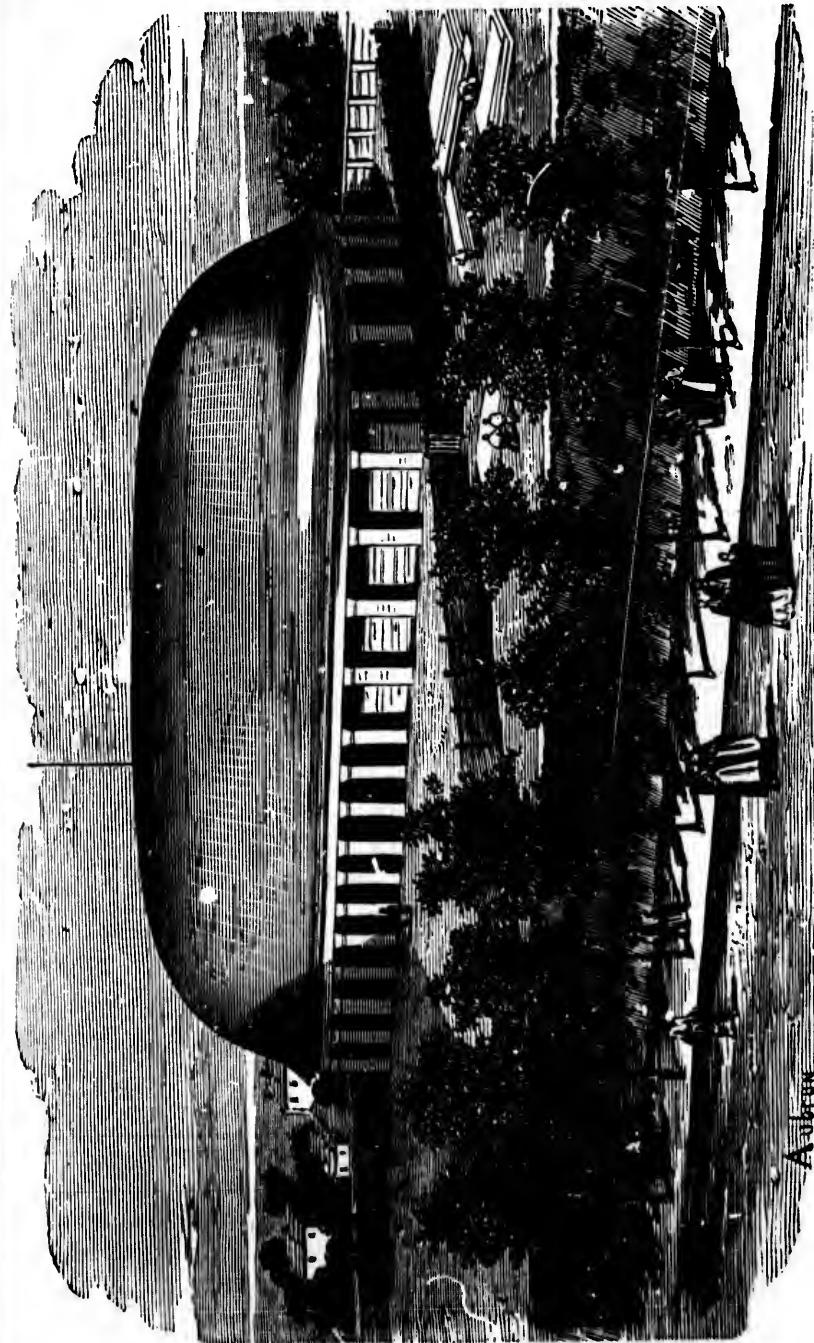
peuplé de plusieurs femmes, chacune avec ses propres enfants.

R. — J'ai parcouru l'Europe, et j'ai vu partout des dissensions et des querelles dans les ménages, et vous n'en voyez pas ici; ceci devrait prouver aux peuples que la polygamie est de droit divin, qu'elle multiplie les enfants et qu'elle procure le bonheur sur la terre.

D. — L'histoire est là pour vous démentir; vous n'avez qu'à voir les fruits de la polygamie chez les peuples qui l'ont adoptée pour vous convaincre qu'ils sont déplorables. Voyez l'Islamisme, il a couvert l'Asie et l'Europe de ruines, et se meurt maintenant dans sa pourriture. Ici, vous pouvez tenir maintenant parce que vous êtes en petit nombre sur un vaste territoire qui ne demande que des occupants, mais avec le temps, les mêmes causes feraient développer chez vous les mêmes effets que chez les Musulmans.

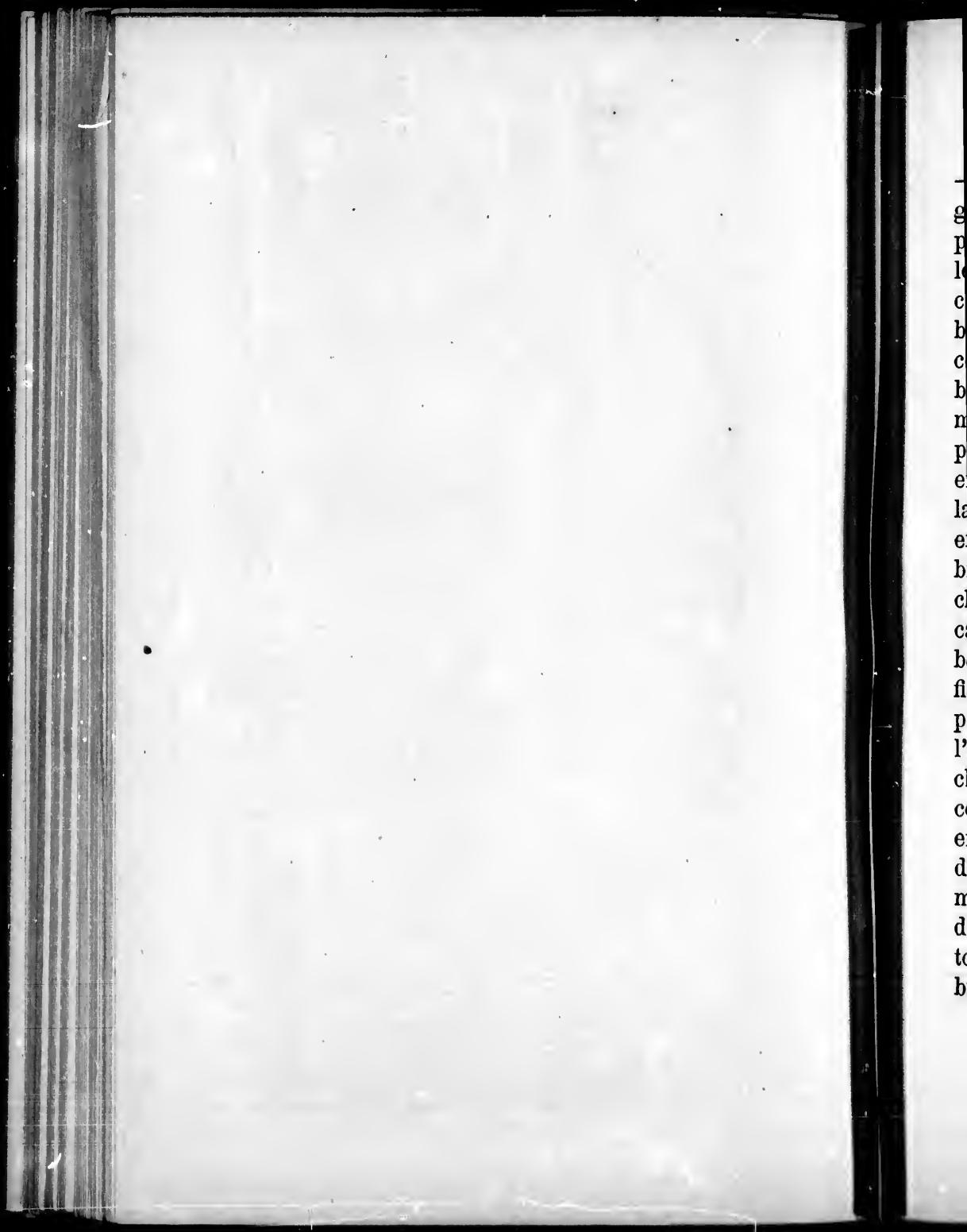
R. — Je ne crois pas, et il y a pour cela de nombreuses raisons de différence, mais les développer prendrait longtemps, et je suis fort occupé, et je dois prendre congé.....

Je cherchais ainsi à acculer mon homme, mais, arrivé au coin, il a su prendre la porte et s'esquiver habilement. Nous avons marqué nos noms sur son



Tabernacle des Mormons à Salt-Lake-City.

A. Abreu.



grand livre des étrangers. Il nous a fait rédiger par son secrétaire une permission pour visiter le Tabernacle et le Temple, et nous avons pris congé pour passer au bloc voisin, visiter les établissements religieux. Le Tabernacle est une vaste construction ovale dont la toiture en bois ressemble à la moitié d'un œuf. La salle contient douze mille personnes. La réflexion du plafond est si parfaite qu'une épingle jetée par terre laisse entendre le petit bruit dans tous les points de la salle. Un grand et bel orgue est à une des extrémités, et les Mormons le touchent avec habileté durant leurs offices. J'ai assisté le dimanche à un de ces offices. Pendant qu'un prédicateur débitait les arguments de la foi, un évêque bénissait le pain et l'eau qui étaient passés aux fidèles: du vin, on fait économie. L'office a lieu pendant l'été dans le grand Tabernacle ovale, et l'hiver dans un petit Temple à côté, parfaitement chauffé à la vapeur. Le grand Temple est en construction à côté des deux premiers; ses murs, en gros blocs de granit, ont un mètre et demi d'épaisseur, comme dans une forteresse. Ces murs s'élèvent déjà à 60 pieds de hauteur et doivent atteindre cent pieds; le sommet des deux tours aura une hauteur de 200 pieds. De nombreux ouvriers y travaillaient; ils sont payés en

nature au magasin corporatif. Ce jour là, le travail chômait: tous les ouvriers avec leurs femmes et leurs enfants étaient en pic-nick au lac salé.

Les mormons administrent les sacrements: ils n'ont pas l'extrême-onction, mais j'ai vu dans leurs magasins une quantité de bouteilles d'huile de Grasse. Ils m'ont expliqué qu'elle est destinée à l'huile consacrée qui doit guérir les malades.

Mon compagnon avait demandé à Taylor s'il avait beaucoup d'enfants; il éluda la question en disant qu'il croyait aux enfants; probablement il n'a jamais pu les compter. Le conducteur qui nous faisait visiter le Temple nous dit que son chef avait six femmes; mais d'autres personnes ont ajouté qu'il ne compte pas dans ce chiffre les nombreuses femmes que l'âge lui a déjà fait mettre de côté; il en a au moins autant que son prédécesseur. Les mormons ont honte de paraître tels aux yeux de l'étranger; ils nient volontiers leur qualité. Ils veulent faire croire que le petit nombre est polygame, mais, la réalité est que les chefs poussent à la polygamie; car, lorsqu'un mormon n'a qu'une femme, il lui est facile de se retirer et de rentrer dans la voie des peuples civilisés; mais s'il a plusieurs femmes, cela lui est presque impossible.

L'individu qui veut prendre une seconde femme demande le consentement de son évêque (les évêques sont environ 300). Celui-ci requiert le témoignage de 3 personnes déclarant que le marié est d'un bon caractère; puis il fait sa demande au père de la future, et ensuite à la future. Il doit aussi avoir le consentement des premières femmes; mais, quand il est refusé, on passe outre. Le même individu peut épouser plusieurs sœurs aussi bien que la mère et la fille. Chez le mormon comme chez le Turc, la femme est si bien la chose de l'homme que si elle s'oublie et se permet un peu de cette liberté que son mari prend en abondance, *shall be destroyed*: qu'elle soit détruite, dit Smith dans sa prétendue révélation.¹ Si elle n'est pas soumise et obéissante à son mari, *shall be destroyed*, dit aussi le prétendu prophète. Bien, Messieurs les mormons, vous avez raison de dire que vous traitez bien la femme!

Ceux qui vivent à Salt-Lake-City depuis long-temps et qui ont pu voir de près ce qui se passe dans les familles, sont d'accord pour dire que

¹ Paroles extraites de la brochure *The rise progrès and travels of the Churc of Jésus-Christ of latter days of the Saints* by Président John Smith. (Liverpool 1873).

ces familles, si famille il y a, sont profondément malheureuses. La nature de la femme reste la même ; la jalousie empoisonne son cœur. Les querelles parmi les enfants allument les querelles parmi les mères. Une photographie qu'on vend en cachette à Salt-Lake représente un groupe de femmes se battant et se déchirant des ongles, en présence d'une masse de marmots qui pleurent : et le mari contemple ce spectacle du haut de son lit, la pipe à la bouche ; c'est la réalité, et si ces scènes se passent dans les maisons et en dehors du public, c'est que la honte pousse les adeptes à cacher ces misères. La même honte fait que les pauvres femmes subissent leur joug et se refusent de témoigner en justice sur le fait de la polygamie. Que deviendraient-elles avec leurs marmots le jour où leur lien serait rompu ! le pain leur manquerait, et personne ne voudrait avec elles reconstituer une famille, ni adopter les enfants mormons. J'ai acheté et parcouru le livre des mormons : c'est une espèce de contrefaçon de la Bible, un galimatias impossible à inventer ; l'action diabolique transpire visiblement ; j'ai vu des livres analogues composés jadis par les tables parlantes.

Sous le rapport matériel, le mormonisme n'est qu'une vaste entreprise commerciale qui rapporte à

ceux qui l'ont montée, de remarquables profits¹. Ils perçoivent la dîme de tous les produits indistinctement, et de toutes sortes de revenus; et, pour une population de plus de cent mille travailleurs, cela doit donner aux trois cents évêques de beaux millions de bénéfices! Aussi, ils font des efforts pour maintenir et augmenter la secte, et ils ont

¹ Avec beaucoup d'habileté et d'intelligence, les chefs Mormons ont su utiliser au profit de leurs adeptes toutes les inventions modernes des machines perfectionnées, et toutes les ressources de l'association; et c'est là une des causes de leur succès. Tout pouvoir dirigeant bien entendu comprendra que l'homme a une âme et un corps et qu'il faut s'occuper de l'un aussi bien que de l'autre. Une des causes de leur succès est le système de patronage à divers degrés. L'administration récrée souvent les ouvriers qu'elle emploie, par des promenades en famille, à la campagne; les évêques ont juridiction sur un petit groupe de population et veillent à ce que tout le monde soit content; les *elders* et autres dignitaires veillent sur des groupes plus petits et s'efforcent de faire régner le bon ordre. Ils n'y arrivent pas toujours et, dans le chemin de fer, à l'approche de la ville, quelques mormons pauvres nous proposaient secrètement des femmes: ils n'ont pas toujours assez d'argent pour acheter tous les souliers, les robes et les chapeaux nécessaires.

quelques milliers d'elders (les anciens) qu'ils appellent *minute men* (hommes qui doivent obéir sur l'heure, et se rendre partout où on les enverra, pour faire des recrues).

C'est une honte pour les Etats-Unis de tolérer un semblable nid de tripoteurs. Tout le monde le sent, et on dit que la plus belle part du profit, tous les ans, s'en va dans les mains des hommes publics, chargés de mettre bon ordre à cet état de choses. On parle d'une nouvelle loi qui va être proposée et qui autorisera à poursuivre les polygames sur le simple fait de la notoriété: ce sera la fin du mormonisme. En attendant, on est obligé de surveiller ce petit peuple. A quelques milles de Salt-Lake-city, un camp de troupes américaines siège en permanence. S'ils le pouvaient impunément, les Mormons se jetteraient volontiers sur ce qu'ils appellent les *païens* (les chrétiens non-polygames). Ils l'ont fait autrefois à plusieurs reprises, et un de leurs évêques a été pendu, il y a quelque temps, pour avoir dirigé le massacre et le vol de plusieurs caravanes. Ces pieux mormons violaient les femmes avant de les tuer.

Mais plusieurs sont indulgents en disant que, en fin de compte, ce petit peuple a colonisé et fécondé un désert. Là encore, on ne considère pas que, sans leur présence, l'Utah aurait maintenant

4 fois plus de population ; les terres y sont bonnes, et en partie arrosables, les mines abondent, et si l'émigrant s'est éloigné d'ici, c'est par la crainte des traitements que les Mormons ont fait subir aux premiers qui les ont approchés. Mais les chemins de fer arrivent, et avec eux le monde civilisé. Bientôt ces pauvres Mormons ne tiendront pas devant le mépris public, et déjà, ils parlent d'un nouvel exode. Ils viennent d'acheter 400 mille acres dans le Mexique, et là, en dehors des frontières des Etats-Unis, ils comptent faire leur nouvel établissement, le jour où leur demeure actuelle sera devenue impossible ; reste à savoir si les populations catholiques du Mexique les supporteront mieux ; quant aux *desperados* (brigands), les mormons paraissent peu les craindre, étant eux-mêmes *desperados*, au besoin, à un plus haut degré.

L'Archevêque de S.-Francisco, qui a dans son diocèse l'Utah, n'a pas manqué de faire sentir dans la Vallée des Mormons l'action catholique. Les Sœurs de St^e-Croix, au nombre de douze, tiennent une école à Ogden. Elles sont douze à diriger l'hôpital à Salt-Lake-city, et dans cette dernière ville elles possèdent un pensionnat qui compte 60 élèves, et un internat qui en reçoit 150. Ces Sœurs sont parties originairement de

la maison-mère du Mans, en France ; maintenant elles ont une branche américaine avec une maison-mère dans l'Indiana ; elles se dévouent à toutes les œuvres de charité.

Il y a peu de catholiques dans Salt-Lake-city ; ce sont donc les Juifs, les protestants, les mormons, qui envoient leurs enfants aux Sœurs. La religion mormone fait sévère défense à ses adeptes de communiquer avec les païens, comme ils nous appellent, et de se servir de leurs écoles, mais les mormons riches, qui peuvent se passer de leurs évêques, se moquent de leur prohibition et tiennent à bien faire élever leurs enfants. Au commencement, les mormons n'avaient pas d'écoles, ils ne tiennent pas à l'instruction ; ils les ont créées lorsque les protestants et les catholiques ont introduit les leurs. Il en a été de même pour le théâtre ; Brigham-Young en a construit un pour prévenir la construction d'un théâtre par les protestants. Les mormons n'ont pas d'hôpital ; leurs malades pauvres sont obligés d'aller à l'hôpital catholique, où ils sont bien soignés. J'ai visité cet établissement, installé dans une petite maison de location : les femmes n'y ont qu'une baraque de bois ; mais un hôpital convenable et vaste est maintenant en construction. J'ai trouvé dans l'hôpital actuel bon nombre de mineurs ;

l'un d'eux, piémontais, a été heureux d'entendre parler sa langue ; dans une mine de plomb argentifère, il avait attrapé la maladie du plomb, qui durcit le ventre et fait mourir si on ne cesse à temps. Il gagnait 15 francs par jour, mais, comme presque tous ses compagnons, il faisait souvent la noce, et se trouvait sans argent. Un autre ouvrier était des environs de Sisteron et désirait ardemment que je le ramène en France ; il avait fait deux ans l'horloger à Nice, et faisait dernièrement le boulanger à Ogden.

L'église catholique de Salt-Lake est dédiée à S^{te} Madeleine. Je m'y rendis le dimanche matin à 10 h. ; Monsieur l'abbé n'avait pas encore paru ; je pensais que c'était un vieux prêtre infirme, mais à 11 h., à la messe, je vis à l'autel un jeune prêtre allemand, dans la vigueur de l'âge. Je me dis donc avec les italiens : « *chi troppo dorme non piglia pesci.* »

Il y a peu de temps, une compagnie française a acheté ici une mine de plomb argentifère, dans les environs, au prix de 17 millions et quatre cent mille dollars. Tout le monde s'est moqué de ces bonnes gens et de leur marché. Les propriétaires avaient salé la mine. C'est une expression qui indique la tromperie, pratiquée de la manière suivante : on réduit en poudre

des pièces d'argent, et on la sème dans les divers endroits que l'expert doit parcourir ; celui-ci, trouvant une forte dose du précieux métal, croit la mine riche, la Compagnie, sur son rapport, la paie bien, et le tour est joué. J'ai trouvé à Salt-Lake un nommé Marion, fils d'un paysan de l'Orne, venu ici, il y a vingt ans. Il débuta par conduire le *Freight*, transport des marchandises, par char à bœufs, à travers la vaste prairie. Ses voyages duraient des mois et des années, mais il était bien payé, et il a pu amasser de l'argent, parce qu'il avait de l'ordre et du bon sens. Il nous a entretenus longtemps sur les aventures fort émouvantes de ses voyages sur les frontières du Mexique. Dans une de ces circonstances, il fut pris par un *desperado* (brigand), qui allait le tuer, lorsque d'autres desperados lui persuadèrent de le laisser vivre : un d'entre eux, dans une station de la grande-prairie, avait eu autrefois la vie sauvée par Marion, à l'occasion d'un vol suivi d'assassinat. Marion, étant chef du jury, s'était mis du côté de la non culpabilité, et avait donné la vie à ce brigand qui, dans cette occasion, la lui rendit. Ce nid de brigands, posté sur la route, comptait huit assassins et une femme. Dans trois mois, ils avaient tué et dévalisé cinq cents

voyageurs, et accaparé quatre mille têtes de bétail. Un comité de vigilance se forma enfin ; soixante hommes vinrent cerner le repaire, et tuèrent les brigands qu'on laissa pourrir au soleil. Marion a maintenant de belles propriétés à Denver (Colorado), et vient de se faire mineur ; il a acheté à Salt-Lake une mine qu'il est en train d'exploiter, et il espère la vendre un million de piastres, (5 millions de fr.). Avant de quitter Salt-Lake, j'ai voulu aller prendre un bain à une source salée sulfureuse, située aux environs, et une autre dans le Lac Salé. L'eau de celui-ci est transparente et bleue comme celle de la Méditerranée ; le fond est sablonneux, mais l'eau est si saturée de sel, qu'on surnage facilement ; la tête et les épaules restent hors de l'eau comme à la mer morte. Toutefois ici l'eau n'a le goût que du sel, tandis qu'à la mer morte, elle est amère, d'un goût fétide et insupportable.

Le 17 au soir, je quitte Salt-Lake, et à Ogden, je retrouve le train du Central-Pacific qui, dans deux jours, doit me conduire à S.-Francisco. La route traverse une plaine d'un sable si fin, que le vent en remplit les wagons, les yeux, le nez et les oreilles. Il faut donc se résoudre à marcher, les vitres fermées, par une température de 45. centig. On voit parfois dans la plaine

désolée, quelques plantations qui réjouissent, comme une oasis. Ce sont des pionniers qui ont élevé là leurs cabanes et utilisé quelques cours d'eau. Comme dans le Sahara, le désert devient ici fertile, aussitôt qu'on peut l'arroser.

Le soir du second jour, nous arrivons à Reno, au pied de la Sierra-Nevada. Là, je comptais passer la nuit pour voir le lendemain le tracé du chemin de fer à travers les montagnes ; mais le train du jour a été supprimé, et je continuais ma route. La seule partie du chemin qui passe dans les montagnes se fait donc de nuit, et le voyageur, qui croit enfin jouir des scènes alpestres, ne voit tout le temps que des plaines interminables. A Reno, un embranchement conduit à Virginia-city, où un grand nombre de mines sont en exploitation. C'est aussi de Reno ou de Truckee qu'on part pour visiter le lac Tahoe, qu'on dit un des plus beaux du monde ; mais, les américains sont si habitués à exagérer les beautés de leur pays, que je commence à devenir incrédule, et j'ai suivi ma route. Le matin, je me suis réveillé au milieu de magnifiques champs de blé. L'air nous portait la brise de mer ; nous étions dans un pays nouveau et dans une meilleure atmosphère. C'est la Californie, pays de l'or. Les vignes, les figues, les oliviers,

les poiriers, les pêchers, les abricotiers font croire que nous sommes dans le midi de la France. Bientôt apparaît le vaste dôme de Sacramento. Cette ville de 40,000 habitants, située sur le Sacramento, est la capitale de l'Etat de Californie. Le train continue sa route et, à Benicia, il entre dans un bateau pour être transporté à l'autre bord ; puis à 11 heures, nous atteignons Oakland, sur la baie de S.-Francisco. Là, on quitte le train pour entrer dans un *ferry* qui, dans vingt minutes, nous dépose sur le quai de S.-Francisco.



CHAPITRE VII

**S.-Francisco — Les Chinois
— La Californie — Harbin's Springs.
— Le Pacifique.**

S.-Francisco est pour l'Ouest ce que New-York est pour l'Est et Chicago pour le Centre: une immense ville qui centralise le commerce de la contrée. Elle est toute jeune et ne date que de 1848, et déjà elle compte 300,000 habitants.

Quand les Américains choisissent l'emplacement d'une ville, ils la tracent d'une pièce, pour cinq cent mille ou pour un million d'habitants, avec larges rues et interminables avenues. Souvent, il n'y a qu'une maison sur une rue de plusieurs kilomètres, et le terrain entre les rues est inculte, quelquefois cultivé. Mais on a l'avantage que les habitants, continuant d'arriver, ont une ville régulière et commode. Les premières constructions sont en bois, et souvent

elles ne sont guère plus vastes que nos grandes cabines de bains sur les plages de la Méditerranée. Rien d'étonnant donc qu'on transporte parfois ces maisons d'un quartier à un autre. Avec le temps, les capitaux arrivant dans la ville, on élève de belles constructions de pierres ou de briques et quelquefois de fer. A S.-Francisco, on bâtit un immense hôtel de ville avec de belles et grandes colonnes de fonte ; elles coûtent moins que des colonnes de pierre.

La contrée étant riche, tous ceux qui ont gagné de l'argent dans les mines ou dans l'agriculture viennent séjourner à S.-Francisco. Le climat, d'une température presque constante, n'y est jamais trop chaud, jamais trop froid. La ville, bâtie sur une presqu'île, reçoit l'été une forte brise, et on voit en ce moment les gens avec le paletot de demi-saison ; l'hiver, le soleil échauffe de ses rayons éblouissants, et la neige et la glace sont inconnues ici ; mais on voit parfois un léger brouillard qui voile l'admirable panorama. Le climat, étant à peu près celui de Nice, il a les mêmes avantages, il a les mêmes inconvénients ; les nerfs travaillent trop sous l'influence de l'air marin et du soleil qui développent l'électricité, et les gens se plaignent de se trouver souvent énervés. Par contre,

il est très-salutaire pour les vieillards et les enfants, et pour tous ceux qui ont besoin d'être excités.

La baie de S.-Francisco est plutôt une petite mer intérieure; toutes les flottes du monde s'y trouveraient à l'aise. La ville est tracée sur un terrain onduleux. Plusieurs rues sont si rapides que les voitures ne peuvent les gravir, mais les américains, qui ne connaissent pas d'obstacle, ont construit des tramways particuliers qui les montent et les descendent constamment, sans l'aide des chevaux. Une machine à vapeur, postée dans un site central, fait tourner sans relâche un câble d'acier qui monte et descend sans interruption dans un canal, le long de toutes les rues; la locomotive a une pince qui passe dans une rainure de deux centimètres et prend ou laisse le câble, et ainsi, monte ou descend avec lui; un wagon, attaché à la locomotive, contient les voyageurs. La locomotive elle-même a le conducteur au centre, et des bancs latéraux reçoivent les voyageurs, qui peuvent ainsi se promener en plein air et jouir de la vue. Lorsque la locomotive veut s'arrêter, le conducteur ouvre la pince et lâche le câble pendant qu'il serre le frein; elle peut ainsi être arrêtée à volonté sur toutes les pentes. Dans les

parties un peu plus éloignées de la ville, c'est une vraie locomotive à vapeur qui traîne le wagon des voyageurs, en sorte que, pour cinq sous, vous montez à la basse ville dans un tramway à chevaux qui continue sans chevaux dans les rues rapides, et ensuite par la vapeur jusqu'au parc en dehors de la ville.

Si Washington renferme 60 mille nègres, S.-Francisco contient 40 mille chinois. On les rencontre partout avec leur longue queue pendant jusqu'à terre, ou roulée autour de la tête. Comme les arabes, ils rasant une partie de leurs cheveux et ne laissent qu'une mèche, à laquelle ils ajoutent des crins, pour faire une belle queue. Ils n'ont pas de barbe, comme toute la race jaune, et comme les Indiens de ces contrées. Les chinois font ici les domestiques, les paysans, les porteurs ; mais, surtout, ils ont la spécialité de lessiveurs et repasseurs. Ils tiennent dans leurs quartiers de nombreuses boutiques de détail ; quelques-uns sont marchands de riz ou de thé, et ont réalisé de belles fortunes. J'ai voulu voir de près ces chinois que les américains détestent si cordialement. J'ai demandé au chef de police un *policeman* qui, le soir, m'a conduit dans les réduits les plus immondes, par des ruelles d'un mètre de large. On pénètre par des couloirs de

50 centimètres, dans des maisons de bois où les *coolies* sont entassés comme dans les bateaux à vapeur. Ils dorment sur des étagères de planches; les rats vivent avec eux, comme chez nous les chats, et leur fournissent un mets favori. Sur ces planches, ils fument l'opium qui les enivre. Nous entrons dans une maison de jeu: à peine le *policeman* est aperçu que les sapèques disparaissent de la table et sont remplacées par des jetons. Les joueurs attablés tiennent en main de petites cartes de trois centimètres de large, sur dix centimètres de long; elles contiennent force points noirs et hiéroglyphes et sont au nombre de 80 par jeu. Un fumeur nous explique tout le travail nécessaire pour préparer la pipe à opium, et nous en montre pratiquement le fonctionnement. Les quelques bouffées de fumée qu'il en tire, remplissent la salle d'une vilaine odeur.

Nous allons, ailleurs, dans des restaurants populaires. Les chinois y mangent avec leurs bâtonnets, le riz et des saucisses de chats et de chiens. Nous passons plus loin et montons dans un club de riches marchands. Ils sont attablés, et, tout en mangeant, ils jouent un jeu qui ressemble exactement à la *morra* des italiens. Ils font un bruit étourdissant qu'ils continuent devant nous, sans aucune gêne. Nous sortons de là

pour entrer dans leur temple. Des statues en bois représentent de gros géants assis, qui sont leurs dieux. Ils ont à côté, l'image d'un grand serpent ou d'un autre monstre ailé: c'est aussi un dieu. Les chandeliers sont à droite et à gauche, et des bâtonnets d'encens brûlent sur l'autel. Derrière, dans un autre compartiment, même répétition. Ici, un employé écrit en chinois, avec un pinceau qu'il trempe dans l'encre; il le tient par la pomme de la main, et trace avec dextérité et rapidité des hiéroglyphes, du haut en bas; chaque hiéroglyphe indique le nom d'un des fidèles, son adresse et sa cotisation.

Nous continuons notre route et arrivons au théâtre. Mille spectateurs demeurent ébahis devant quelques acteurs grimaciers qui exécutent leur mimique avec accompagnement de musique sur quatre instruments monotones et insupportables. L'un gratte une corde de violon qui donne un son criard; l'autre bat sur un plat de métal, un troisième souffle dans une flûte et un quatrième frappe avec des bâtons de fer sur une espèce d'enclume. Les acteurs, tantôt chantent, tantôt parlent, mais le plus souvent font des grimaces. La représentation commence à 6 heures du soir, et la police la fait cesser à minuit; mais elle continue le lendemain et dure

parfois trois ou quatre jours. Les rôles de femmes sont remplis par des hommes habillés en femmes. Dans la salle, le beau sexe occupe des galeries réservées.

Nous quittons ce tintamarre pour parcourir les ruelles des quartiers malfamés. Chaque porte est grillée et laisse voir une ou deux filles qui sont là comme des bêtes en cage. En vérité, tout ce qu'on voit ici des chinois donne raison aux américains, qui voudraient se débarrasser d'eux. Ils disent que le chinois est voleur et menteur. Il travaille à bon marché, c'est vrai, mais il ne laisse pas un sou dans le pays. Quand il a amassé un peu d'argent, il rentre chez lui; il ne conduit ici ni sa femme ni ses enfants: il veut demeurer et demeure étranger, gardant sa religion et sa nationalité. Patient, laborieux, il posséderait bientôt le pays, pour le chinoiser, si on n'y mettait obstacle. Les Etats-Unis viennent de faire, avec la Chine, un nouveau traité qui les autorise à ne recevoir des chinois, que le nombre dont ils ont besoin et de refuser le surplus; ils vont ainsi mettre un terme à l'immigration de ce peuple singulier. Il faut croire que ce n'est pas ce qu'il y a de mieux en Chine, qui émigre ici, et que, lorsque je serai dans le Céleste Empire, je pourrai voir des chinois meilleurs. L'Eglise, qui est

une bonne mère et qui tient tous les hommes pour ses enfants, a cherché à soigner les pauvres chinois de Californie ; elle leur a envoyé un prêtre, leur compatriote, bien instruit au collège de la Propagande à Rome ; tous ses efforts n'ont abouti à rien ; il paraît qu'il n'avait ici que des sujets mal disposés.

Mais laissons pour le moment les chinois et parlons de la population chrétienne. Sur 300.000 habitants, St-Francisco compte 150 mille catholiques de diverses nations. L'archevêque est un vieux dominicain espagnol, plein d'énergie. Les Pères Jésuites, chassés d'Italie en 1848, sont venus s'établir ici et ont fondé à St-Francisco le collège Ignatius, externat qui instruit plusieurs centaines d'élèves. Ils ont dans le sud, à St^{ta}-Chiara, un internat avec 60 élèves. J'ai trouvé, ici, les Pères Jésuites qui dirigeaient le Lycée de Nice, en 1848. La province de Californie dépend encore à présent de la province du Piémont. Très-souvent, nous n'apercevons pas les raisons providentielles des révolutions. Dieu avait besoin d'ouvriers évangéliques pour ce pays nouveau, les révolutionnaires italiens les lui ont envoyés. Les Italiens sont les derniers ici à construire leur église, les fondations sortent de terre. Les Espagnols ont la leur et les Français aussi. J'ai

trouvé à sa tête un prêtre des Basses-Alpes, qui m'a paru fort respectable. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul dirigent un hôpital ; mais les Lazaristes sont à Los-Angeles, à 300 milles dans le Sud. Les conférences de Saint-Vincent de Paul sont au nombre de quatre ou cinq, transformées en institutions paroissiales. Elles ne correspondent pas avec le conseil supérieur à New-York ; et, comme toute œuvre qui manque à son règlement, elles sont devenues une œuvre de secours, et sont languissantes. J'ai trouvé un fervent catholique, M. Zacharie Montgomery, qui a vaillamment levé l'étendard de la lutte, sur le terrain des écoles, et a quitté sa clientèle d'avocat, pour se dévouer à la rédaction d'un bulletin mensuel, intitulé le *Family defender*, (le défenseur de la famille). L'Etat, qui perçoit les contributions pour les écoles publiques, n'a que des écoles athées, d'où l'enseignement religieux est banni ; les catholiques sont donc obligés de créer des écoles pour eux et à leurs frais ; ils paient ainsi doublement et réclament, avec raison, partie des fonds réservés aux écoles publiques, pour soutenir les leurs. Réussiront-ils ? On réussit toujours dans une cause juste, quand on sait être persévérant.

Le navire qui devait partir le 2 août pour Yokohama, ne partira que le 6. J'ai pensé à

chercher une retraite dans quelque station de bains, pour me reposer et rédiger mes notes de voyage. Le 21, je suis donc parti pour White Sulphur Springs, à 30 ou 40 milles de St-Francisco, dans la Napa-Valley. Cette vallée est magnifique, couverte d'arbres fruitiers, et de toute sorte de culture ; elle est traversée par un beau cours d'eau et ressemble assez à la belle vallée de Grésivaudan, en Dauphiné, mais les montagnes ou collines latérales sont plus sèches.

Le soir à 7 h. 1/2, j'apprends à la petite ville de St^e-Helena que, cette année, l'hôtel des bains à White-Sulphur springs, n'est pas ouvert. Je passe la nuit à St^e-Helena, dans un hôtel en bois. La température est brûlante. Le 22 au matin, je traverse la plaine, je parcours un joli vallon et, après une heure, j'arrive aux bains. C'est l'eau de Berthemont, dans nos Alpes, et j'y aurais volontiers fait une saison. En sortant du bain, je remarque un petit lézard à queue brillante, il saute sur un lézard ordinaire, trois fois plus gros que lui, et le pique ; ce dernier expire à l'instant, dans de violentes contorsions. J'appelle le baigneur pour lui montrer ce que je viens de voir ; il me dit : « *it is the jumping lézard, it is poisonous*, (c'est le lézard sautant, il est venimeux) ; sa morsure, en effet, est terrible

comme celle de la vipère; les gens qui en sont mordus, meurent aussi, s'ils n'emploient immédiatement l'opium ou l'incision.

Au retour, dans les branches de la forêt, de gentils oiseaux folâtraient par vols nombreux, pendant que des oiseaux jaunes ou rouges, inconnus sur nos plages, parcouraient les arbres en tous sens. Les lapins traversaient quelquefois le chemin, et j'ai pu me convaincre qu'un chasseur trouverait ici à bien employer son temps. Je pousse plus loin, prends le train et arrive à Calistoga. J'inspecte les eaux, elles ne sont bouillantes qu'à 100 degrés; de soufre, pas de trace¹. Je monte en diligence, et par cinq heures de route à travers les montagnes, dans un chemin où six chevaux peuvent à peine nous traîner, au milieu d'une poussière étouffante, par une température de 40 degrés, j'arrive enfin à Harbin's springs. Le long de la route, des buissons à feuille rouge, me paraissent le fustet qu'on emploie chez nous pour la teinture jaune; je veux en prendre; un pharmacien, qui est dans la voiture, me met en garde: c'est le *poisonous*

¹ Il y a aussi à Calistoga une source appelée Chicken broth, (houillon de poulet) qui a le goût parfaitement conforme à son nom.

oak (chêne vénéneux), me dit-il, si vous le touchez ou le sentez, vous serez empoisonné. Merci.

Les énormes pins ou sapins ont leur écorce, du haut en bas, criblée de trous: c'est le *wood-peacker*, espèce d'oiseau intéressant qui pense à l'hiver; avec son bec, il fait ces trous, et dépose dans chacun un gland qu'il prend au chêne voisin. Nous voyons aussi bien des arbres nouveaux, et surtout celui que les Espagnols appellent le *madronio* et les américains, madron; il ressemble par ses feuilles au phitolaca, mais il a le bois très-dur.

A peine arrivé, je cours aux sources. Elles portent des titres pompeux: ici, *iron-water*, là, *arsenic-water*, ailleurs, *sulphur-water*. Je les goûte; elles sont chaudes à 60 degrés, mais n'ont jamais vu ni soufre, ni fer, ni arsenic, et n'agissent que par leur température contre les rhumatismes. La température est brûlante. Les quelques maisons de bois qui composent l'établissement, gisent au fond d'un amphithéâtre, comme dans un entonnoir. Ce n'est donc pas ici un bon endroit pour se reposer; j'y passe néanmoins le samedi et le dimanche, mais ensuite je vais reprendre le chemin de St-Francisco. Là, je me reposera quelques jours pour recueillir les forces nécessaires à l'excursion de *Yesemity valley*, qui prend

huit ou dix jours¹, puis je continuerai ma route vers Yokohama, où je serai à mi-chemin de mon voyage. Espérons que Dieu qui m'a gardé jusqu'à présent, me gardera jusqu'à la fin. Perdu dans cette gorge, je suis sans église et sans messe pour la sanctification du dimanche, mais j'y supplée de mon mieux, et, regardant tout autour de moi les montagnes surmontées de la voûte du ciel, je me dis: c'est aussi ici le temple de Dieu, adorons-le.

Pendant que j'écris ces lignes, vous êtes à Paray-le-Monial, au pied de l'autel du Sacré-Cœur, demandant des grâces nombreuses et de choix, n'oubliez pas le pauvre voyageur, et oubtenez-lui sa bonne part, car il ne veut pas passer inutile sur cette terre.

Avant de quitter St-Francisco, j'ai visité quelques-uns de ses établissements. Le collège des Pères Jésuites donne l'instruction à 6 ou 700 élèves. Dans ce pays de l'or, le plus grand nombre suivent les cours commerciaux. Les Pères, toujours ingénieurs, ont placé dans la classe, une boutique et une banque avec tous leurs accessoires, pour faciliter l'explication aux élèves qui,

¹ Par suite d'un peu de fatigue, je dus renoncer à cette intéressante excursion.

au reste, semblent nés pour comprendre tout ce qui est *business* (affaires). Quelques-uns suivent les études pour les carrières libérales, et reçoivent au collège leur brevet, après examen sérieux. Les Pères possèdent un des plus riches cabinets de physique et de chimie, et une belle collection d'histoire naturelle. Non loin de là, les Frères de la Doctrine chrétienne dirigent un vaste établissement d'éducation, appelé collège du Sacré-Cœur.

A une lieue de St-Francisco, sur une colline dominant la baie, les Sœurs de Charité possèdent une grande maison, vrai palais, à quatre étages, et tout en bois. Les tremblements de terre, fréquents dans ce pays, font préférer ces sortes de constructions, qui résistent aux secousses, tandis que les maisons de briques s'écroulent. Les Sœurs, dans leur établissement appelé *Mount St-Joseph* (Mont St-Joseph), ont soin de 400 orphelines, de six à quatorze ans. Un peu plus loin, dans une autre maison, elles soignent 400 bébés, de un jour à six ans. Comme il est vrai pour elles que, renonçant aux joies de la famille, elles trouvent le centuple ! au lieu de quelques enfants, elles en ont des centaines. A l'autre bout de la baie, à St-Raphaël, un prêtre réunit autour de lui plusieurs centaines d'orphelins.

L'Etat de Californie fait les frais des deux établissements.

Dans ce pays des mines, j'ai tenu aussi à visiter le *Mint* (la Monnaie). De nombreux ouvriers y sont occupés à fondre l'argent et l'or, à le purifier dans les creusets, à le laminer sous les cylindres, à le découper et à lui donner l'empreinte. Soixante-dix femmes éprouvent les pièces, pendant qu'une quantité de contrôleurs remplissent des registres. Dans une seule salle scellée, étaient entassés douze millions de dollars argent, pesant 200 tonnes, soit 200 mille kilogrammes.

J'ai aussi visité Oakland, en face de St-Francisco, au-delà de la baie. Cette petite ville grandit à vue d'œil; il y a peu d'années, elle avait quelques cabanes, elle compte maintenant quarante mille habitants. Ici, comme à New-York et dans toutes les grandes villes, les familles fuient la *crowded town*, la ville bruyante, pour avoir plus loin, la maisonnette et le jardin pour les enfants. A Tamescale, au-delà de Oakland, j'ai rendu visite à M. Zacharie Montgomery. Cet avocat de talent se dévoue tout entier à un grand apostolat. Les écoles sans Dieu, décrétées dans tous les Etats-Unis, préparent une génération d'athées. M. Montgomery cherche à réagir par

l'opinion publique. Il s'en va de ville en ville, donnant des conférences sur ce sujet et publie le *Family defender*, Revue mensuelle qui soutient sa thèse et la propage. Il m'a admis dans son intérieur : son fils aîné sera *farmer* (agriculteur-rentier), le second étudie ; des trois charmantes jeunes filles, deux faisaient les honneurs de la table, pendant que la troisième était auprès de sa mère souffrante.

Au retour d'Oakland, j'ai parcouru Alameda, autre partie de la plage qui borde la baie. De nombreux et vastes bains de mer réunissent des milliers de baigneurs ; des jeux de gymnastique, des tonneaux flottants permettent aux plus forts de faire valoir leurs prouesses. Beaucoup de *ladies* étaient là en spectatrices. Autour des bains, des jeux chinois, des tirs au pistolet, des cirques, des musiques de toutes sortes : on se croirait à une foire à S.-Cloud.

J'ai trouvé à St-Francisco Monseigneur Raymond, évêque de Hong-Kong (Chine). Il appartient au séminaire des Missions-Etrangères de Milan, et a été longtemps dans les îles de l'Océanie, avec les Pères Maristes. Plusieurs de ses compagnons sont morts à la peine ou ont été martyrisés. Monseigneur Raymond est un ami de nos Conférences. Il en a deux à Hong-Kong ;

une pour les Européens, l'autre pour les Chinois. Il a même créé un cercle catholique pour la jeunesse, et l'a installé dans sa propre maison. Je l'en félicitai et j'admirai son zèle, lorsqu'il me répondit: — « Moi aussi, j'aime ma tranquillité, et je préférerais fermer ma porte à 8 heures; par contre, je ne puis la fermer qu'à 11 h.; j'ai le bruit du billard, les danses et la musique; mais les évêques sont responsables des âmes, et je trouve par l'Œuvre le moyen d'en sauvegarder plusieurs; cela est mon meilleur dédommagement. Plusieurs se plaignent de se trouver isolés et peu compris dans leur ministère; moi, avec les conférences et le cercle, j'amène tout le monde chez moi, et je les ai tous pour amis.» Monseigneur Raymondi est à St-Francisco depuis un mois, pour sa santé, et il y restera un autre mois; il d'sire que son passage laisse des traces de bien. Partout il recommande les œuvres de la S^{te}-Enfance et de la Propagation de la Foi; il avait trouvé qu'on donnait ici fort peu pour ces œuvres. Il en est des pays comme des individus, plus ils sont riches, moins ils sont généreux. Il a voulu aussi faire naître une conférence de St-Vincent de Paul, sur le sol californien; ce sera le moyen d'habituer les gens de bien à donner. Hier soir, il a présidé la séance

d'installation à la sacristie de l'église française, en présence du Vicaire-Général de l'Orégon. Celui-ci a parlé d'une conférence florissante qu'il a mise sur pied à Portland.

Enfin, me voici à bord du *City of Tokio* (ville de Tokio). Californie, adieu !

Des masses de chinois encombrent le navire : ce sont des amis qui accompagnent des amis. Quelques minutes avant 2 heures, un gros chinois parcourt le pont, frappant sur un disque de métal, c'est le tam-tam ; tous ceux qui ne sont pas passagers s'empressent de partir, et à 2 heures précises, le navire se meut. Les mouchoirs flottent à terre et flottent à bord, tant que l'œil peut les apercevoir ; puis, nous contournons la presqu'île sur laquelle repose St-Francisco. Cette presqu'île, longue de plusieurs lieues et large de deux, est une succession de collines de sable mouvant. Les premiers chercheurs d'or posèrent au milieu de ces collines les premières cabanes, et maintenant on y voit une grande ville de 300.000 habitants. Les mines sont en baisse, en ce moment ; les gros filons sont épuisés ; c'est pourquoi, les beaux jours pour St-Francisco ont fini aussi. On m'a cité de petits magasins qui se louaient 5 mille francs par mois ; la plus petite monnaie était la pièce de dix sous, depuis

peu, on a introduit celle de cinq, mais d'autres plus petites sont inconnues. Le moindre objet, un fruit, un journal ou une allumette coûte 5 sous.

Le navire marche, il passe devant le fort qui domine l'entrée, et arrive à *Golden gate* (portes de l'or). A gauche, nous voyons les trois rochers, en face de l'hôtel renommé pour ses huîtres et appelé le *Cliff house*. Là, des centaines de veaux marins, qu'on appelle ici *see-lyons* (lions de mer), et qui ne sont que des phoques, prennent leurs bâts. Quelques-uns s'avancent vers nous; ce sont de gracieux amphibiens à l'œil doux, les uns noirs, d'autres blanchâtres, quelques-uns roux comme des veaux.

Selon mon habitude, je parcours le navire en long et en large, et je pénètre partout; il faut bien connaître la maison qui nous porte. Plus de passagers que je ne croyais; bon nombre de dames. Deux d'entre elles, mère et fille, sans autre compagnie que leur courage, font le tour du monde. Je retrouve mes officiers allemands que j'avais rencontrés à Ogden; ils font aussi le tour du monde. En vrais militaires, ils observent les canons, les forts et tout ce qui a rapport à l'art de la guerre. Est-ce que Bismarck méditerait de s'annexer la terre? Il devrait se dépêcher, car la terre se l'annexera un beau jour.

Ma cabine est vers le centre. J'ai pour voisins trois chinois aux habits plus curieux que d'habitude: ce sont des attachés de l'ambassade chinoise à Washington, qui rentrent dans leurs foyers. Est-ce par suite d'un changement ou par suite de la fin d'une mission temporaire? je ne sais. J'ai déjà longuement questionné l'un d'eux, il parle un peu l'anglais; il a habité trois ans Washington. Il est possible que nous fassions route ensemble jusqu'à Pékin.

Le fils du Ciel vient de retirer les étudiants chinois qu'il entretenait en Amérique; il trouve qu'ils y prennent trop les idées libérales, et que ces idées, propagées dans le Céleste Empire, pourraient bien l'envoyer, non au ciel, mais en l'air.

Les Chinois auraient dû voir qu'en Amérique on est peu porté à la guerre. Aussitôt après la paix qui termina la guerre de sécession, les Etats-Unis se sont empressés de vendre leurs armes et leurs vaisseaux et de réduire leur armée à 25.000. On dit qu'ils sont 25.000 sur le papier, mais qu'en réalité, à peine la moitié occupe les divers camps d'observation près des Indiens. Quelques policeman suffisent pour maintenir l'ordre, et quand ils ne suffisent pas, on se garde et on se fait justice soi-même. Ce qu'on appelle le *lynch* consiste dans le fait du peuple

qui prend les coupables, ou réput's tels, les pend, les fusille, les brûle ou les noie sans cérémonie. C'est le fait de tous les jours.

Ainsi, pas d'impôt de sang, pas d'impôt pour l'armement. La force vitale de la nation est tout entière à dompter la nature, défricher la terre, ouvrir des routes et des canaux.

Voici encore les terres qui s'ensuivent. Dans la brume, on aperçoit la fumée d'une forêt incendiée; elle brûle depuis quinze jours et brûlera longtemps encore. Le navire marche, marche, la terre disparaît et nous ne la reverrons que dans 20 jours !

Il est minuit, le navire s'arrête; un bruit strident fait comprendre qu'on lâche la vapeur, que quelque chose est arrivé à la machine; j'écoute. Je détache l'appareil de sauvetage et monte sur le pont. La machine est dérangée, la vapeur passait par le piston; le capitaine dit que, dans quelques minutes, tout sera arrangé. Je parcours le pont, admirant le beau spectacle d'un clair de lune dans l'Océan, puis je reprends ma couche, ne dormant que d'un œil.

7 Août 1881.

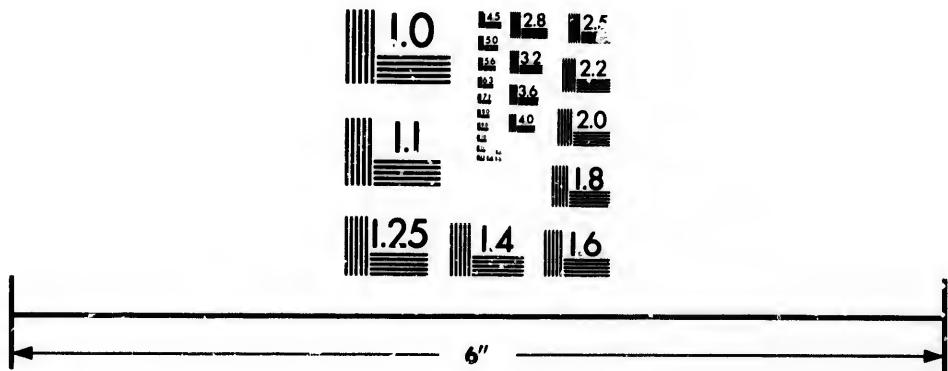
Ce matin le navire ne marche qu'à la voile. Je rencontre le capitaine et je l'interpelle : votre minute est longue, capitaine : la machine n'est pas arrangée ?

Aujourd'hui c'est Dimanche, répond-il, c'est le jour du repos.

Enfin, vers midi, l'hélice tourne encore, et nous reprenons notre marche. La couleur jaune sale, que la proximité des côtes donnait à l'eau, a disparu : la mer est bleue et transparente comme notre Méditerranée et calme comme un lac. Aussi, personne n'est malade, tout le monde est content. Le navire est grand, 5.500 tonnes et des cabines pour 150 passagers de première, outre 1500 d'entre-pont pour les Chinois. Nous sommes une quarantaine en première, et à l'entre-pont, deux ou trois cents Chinois occupent les petites couchettes, entassées comme dans une ruche. Ce matin, ils ont rempli le pont de leurs dominos, dés et autres jeux. Le chinois joue toujours ; quelques-uns ont tiré des livres en par-chemin ; ont-ils aussi un dimanche ? Sur le pont, je passe en revue de longs poulaillers ; le cuisinier court après les volailles qui se sauvent, leur allonge le coup et les met dans un sac. Plus



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

EE
2.8
2.2
2.5
2.2
2.0
1.8

Oil

loin, de grandes cases sont remplies de moutons vivants; puis viennent les bœufs entiers suspendus en l'air, et les légumes, et tout ce qu'il faut pour nourrir 5 ou 6 cents personnes pendant 20 jours. La nourriture, jusqu'à présent, n'est pas trop mauvaise, un peu trop anglaise. Heureusement que j'ai pris à S.-Francisco 2 caisses de vin. Le vin n'est pas cher en Californie, et on en fait de bon. La vigne se trouve partout à l'état sauvage; elle couvre les vallons, et dans les forêts elle grimpe sur tous les arbres. Les Américains disent que c'est nous qui leur avons porté le phyloxéra. Pour s'en garantir, ils plantent la vigne sauvage et la greffent.

Dans le sud, vers Santa Crux et Los Angeles, ils cultivent l'oranger et commencent à planter l'olivier. Ils ont des olives grosses comme des noix. En général, leurs fruits et leurs légumes sont d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis. Leurs melons, qu'on mange avec la cuiller, sont délicieux.

Mais revenons à notre bateau. On se croirait déjà en Chine. Tous les domestiques sont chinois, tous les matelots chinois, les cuisiniers chinois. Il n'y a d'américains que les chefs. S'il prenait envie à ces fils du Céleste Empire de se débarrasser de cette poignée de barbares, comme ils nous appellent, la chose leur serait facile.

Un gros chinois s'approche de moi, il a un petit enfant arrangé comme un gros magot. Ils sont vêtus de laine grise. Je leur demande si en Chine, ils seront vêtus de soie.

— Non, me répond-il; mon père vient de mourir, je suis en deuil, et pour le deuil, on porte la laine et le coton et la couleur grise. Je vais à Canton recueillir la succession de mon père.

— Avez-vous des frères ?

— Oui, trois.

— Comment se règle chez vous le partage des successions ?

— Les frères partagent également, les sœurs n'ont rien.

— Ne pourriez-vous pas quitter votre queue et votre costume ?

— Non, si nous quittions la queue, nous ne pourrions plus rentrer chez nous, nous serions mis en prison.

Je commence à voir fonctionner les bâtonnets ; ils sont en os ou en ivoire, 20 centimètres de long. Les Chinois les tiennent en posant un doigt au milieu et les manient comme des pinces ; mais le plus souvent ils leur servent à pousser le riz du bord de la tasse dans la bouche, comme le font nos éleveurs de dindons.

La salle à manger est gracieusement arrangée, des fleurs partout, et un petit oiseau qui égaie par ses belles roulades.

Le temps a passé assez rapidement. J'ai voulu lire le dernier journal que j'ai emporté de S.-Francisco, j'y ai trouvé toutes sortes d'histoires. Ici, les *desperados* font des prouesses, là au nouveau Mexique, les Indiens massacrent hommes, femmes, enfants, brûlent tout ce qu'ils trouvent. Les Américains, à leur tour, brûlent vivants les indiens qu'ils capturent. Des crimes horribles de tous côtés: des déraillements, des collisions de chemin de fer, des batailles dans les clubs électoraux et des tripotages de toutes sortes. J'ai lu toute la journée, et n'ai pas encore fini! mais le tam-tam sonne, allons dîner.

Je continue à parcourir les journaux qui, dans les faits divers, sont de plus en plus curieux. Dans toutes les villes, on trouve affiché derrière la porte de chaque chambre, aux hôtels, l'extrait d'une certaine loi, en vertu de laquelle, les maîtres d'hôtels ne sont plus responsables des vols commis dans leur maison; mais cela à deux conditions.

1^o Que la pancarte susdite sera affichée dans toutes les chambres, et qu'on y dira en outre

que l'hôtelier tient à disposition des voyageurs un local sûr pour enfermer leurs valeurs. Un bon *farmer* (propriétaire-agriculteur), après avoir lu cet avis, s'empresse de descendre au comptoir et dépose entre les mains de l'hôtelier cinq mille dollars (25.000 francs) qu'il avait sur lui. Le lendemain, il pense les redemander, mais quelle n'est pas sa surprise lorsque l'hôtelier lui dit n'avoir rien reçu. Il crie, il proteste, mais l'hôtelier demeure imperturbable. Il se décide alors à aller chez un avocat à qui il raconte l'affaire. Cet avocat lui répond : « Mon ami, vous avez été bien trop bon ; il fallait réclamer un reçu ; je ne sais si vous pourrez jamais rattraper votre argent : mais si vous êtes décidé à faire tout ce que je vous dirai, nous allons essayer.

— Je ferai tout ce que vous me direz, répondit le *farmer*.

— Alors, retournez chez l'hôtelier, accompagné d'un ami, et, avec bonhomie, priez-le de vous garder cinq mille autres dollars.

— Il ne me les rendra plus, répondit le *farmer*.

— Il vous les rendra, répliqua l'avocat ; allez, faites cela, puis revenez me trouver.

Le *farmer* hésitait, mais il avait confiance en son avocat et il s'exécuta : après quoi, il vint retrouver l'avocat.

Celui-ci lui dit: bien, allez maintenant tout seul retrouver l'hôtelier et dites-lui de vous rendre les cinq mille dollars, puis venez me trouver.

Le farmer ne comprenait encore rien à cette combinaison, mais il avait confiance et il fit ce qui lui était prescrit. L'hôtelier donna les cinq mille dollars et le farmer content vient les montrer à l'avocat, car il avait craint de ne plus les revoir.

— Bien, dit l'avocat; maintenant prenez votre ami, et allez avec lui trouver l'hôtelier et réclamez-lui les cinq mille dollars. Le farmer ouvrit de grands yeux, il avait compris. Il se rendit chez l'hôtelier avec son ami et demanda les cinq mille dollars. L'hôtelier étonné répondit: je vous les ai remis, il n'y a pas longtemps.

— Vous vous trompez, ajouta le malicieux farmer, vous voulez probablement parler d'un autre: voici mon témoin; il était présent lorsque je vous ai remis les cinq mille dollars; si vous ne me les rendez, je vous dénonce à la police; l'hôtelier dut s'exécuter.

Dans quelques hôtels, on trouve aussi cet autre avis: Les voyageurs peuvent mettre, s'ils le désirent, leurs souliers à la porte de leur chambre, et on les cirera; mais l'hôtel n'est pas responsable

s'ils sont échangés ou disparus. Chacun s'empresse de les garder chez soi.

Maintenant que la grande ligne du Pacifique fonctionne si bien, et donne de si beaux revenus, des embranchements nouveaux sont poussés dans toutes les directions et plusieurs lignes parallèles sont même en construction. Une d'elles vient d'être terminée, elle rejoint le Pacifique vers les confins du Mexique. On espérait que la concurrence amènerait le rabais des prix, soit pour les voyageurs, soit pour les marchandises ; mais les deux compagnies se sont entendues et les prix restent les mêmes. Il s'en suit que la plupart des marchandises du Japon et de la Chine, pour éviter les prix énormes du chemin de fer, prennent la voie de Suez pour rejoindre New-York ; et le Pacifique ressemble ainsi encore à un désert. Voici dix-sept jours que nous le parcourons et il ne nous a pas été donné de voir un seul steamer ni une voile. Dans quelques années, le chemin de fer canadien ralliera aussi le Pacifique à l'Atlantique et il est probable alors que les prix baisseront. Les chemins de fer, vers le Mexique, sont en construction ; mais pendant longtemps on y trouvera peu de sûreté ; ce vaste pays est encombré de brigands, appelés *desperados*, qui ne craignent pas d'aborder un

train et de le dévaliser ; leurs moyens sont multiples ; ils le font dérailler ou ils s' introduisent déguisés en passagers. Dans un autre Etat, un jeune homme de 17 ans surprend des individus qui volaient ses pommes de terre enfouies dans le champ. Il menace de les dénoncer ; ceux-ci se vengent, et un beau jour, au nombre de 25, accostent le jeune homme et le pendent dans la forêt. C'était le fils aîné qui faisait vivre sa pauvre mère veuve et ses petits frères et sœurs. La mère est menacée si elle parle ; elle quitte son champ et sa cabane et s'enfuit dans un autre Etat après avoir écrit au magistrat pour dénoncer l'assassinat de son fils. Celui-ci promet dans une proclamation une certaine somme à qui arrêtera les coupables ; mais ces coquins menacent de mort quiconque voudra les approcher, et augmentent leur bande au nombre de 80. Qui des deux aura le dernier mot, les brigands ou la justice ?

Dans une telle situation, on comprend que le *lynch* puisse encore être en pleine vigueur dans ce pays. Souvent c'est un nègre qui outrage une femme blanche ; il est sûr d'être pendu ou noyé dans les vingt-quatre heures. On n'est pas toujours très-scrupuleux sur les moyens de prouver le crime et il arrive parfois que des innocents

sont torturés ou tués. Pendant la construction du Central-Pacifique, à une certaine gare, un individu arrive et cherche son cheval; ne l'apercevant pas, il dit au cabaretier: c'est bien sûr que ce mexicain l'a volé. Un mexicain venait en effet de descendre en cet endroit: on le saisit et on réunit les notables pour décider le cas. Le pauvre mexicain ne peut se faire comprendre, il ne parle que l'espagnol. Après une demi-heure, les notables réunis derrière le cabaret sortent, déclarant que l'individu n'est pas coupable ou du moins qu'il n'y a pas de preuve contre lui; la foule réclame et exige que les notables entrent de nouveau en séance pour réexaminer le cas. Après trois quarts d'heure, ils sortent et déclarent l'accusé coupable. La foule applaudit et ajoute: nous avions donc raison, il est pendu depuis une heure! Un instant après, on aperçoit non loin de là le cheval prétendu volé, et le cabaretier se rappelle qu'il est resté en cet endroit toute la journée!

L'Océan reste toujours désert, pas un steamer, pas une voile à l'horizon. Toujours l'immense voûte du ciel qui nous enferme comme sous une cloche, et les ondes, parfois mobiles, et le plus souvent, calmes comme les eaux d'un lac. Un

seul jour, une semaine après notre départ, il nous a été donné de rencontrer des êtres vivants. Avec quel plaisir, nous nous penchions sur le bord du navire pour les voir voltiger! C' était des poissons volants d'environ 30 à 40 centimètres de long, sortant de l'eau, et se balançant sur leurs longues ailes dans des vols peu élevés, mais souvent longs de plusieurs centaines de mètres. Le lendemain il plut à la mer de se mettre en tempête. Le vent sifflé dans les voiles et semble vouloir les déchirer; la pluie tombe à torrents; le navire se balance par un fort tangage, mais déjà notre estomac est habitué et la table ne se dégarnit point. Le mauvais temps comme le beau ne saurait durer; le calme revient bien vite, et un soleil brûlant nous fait prendre les habits d'été. Ce sont nos chinois qui sont coquets dans leurs culottes et blouses de soie à longues manches de toutes couleurs! Deux troupes de marsouins apparaissent pour la première fois; ils sautent hors de l'eau, les uns derrière les autres, comme font les enfants à saute-mouton; pendant longtemps, nous suivons leurs joyeux ébats, jusqu'à ce que la brume les dérobe à nos yeux. Ce matin, c'est une baleine qui est venue se montrer près de nous; sa tête, puis son corps, sortaient de l'eau et y rentraient, laissant

voir sa longue et belle queue ; elle semblait voguer. Combien j'aurais aimé chevaucher sur son dos ! Qui sait si nous la reverrons encore ! Les goëlands sont fidèles à nous tenir compagnie, mais les mouettes et les canards ont disparu. Où dorment-ils ces grands oiseaux, car ils sont loin de terre de plusieurs milliers de milles ; ils suivent assidûment le navire, et aussitôt que les détritus de cuisine sont jetés à l'eau, ils s'élancent et n'en laissent pas perdre le moindre brin. Contrairement à ceux de l'Atlantique et de la Méditerranée qui sont blancs, les goëlands du Pacifique sont bruns et semblent plus gros que les premiers ; ils ont au moins un mètre 40 cent. d'envergure ; nous ne les avons rencontrés que trois jours après notre départ. Enfin hier, nous avons vu aussi un requin de 8 pieds de long ; ces derniers sont à craindre. Récemment, dans un navire allant à Panama, un matelot tombé à l'eau fut avalé par l'un d'eux, avant qu'il pût saisir la corde de sauvetage. On fit le possible pour le retrouver ; on prit plusieurs requins qu'on ouvrit, sans trouver celui qui avait été l'avaleur.

A bord, les journées se succèdent et se ressemblent. Le tam-tam sonne à 8 heures pour le déjeuner, à une heure pour le lunch, et à 6 heures

pour le dîner. Cet instrument chinois est agaçant, c'est la clochette de ces pays. Entre les repas, on lit, on se promène, on joue au *boull*, aux cartes, aux échecs. Le *boull* est le jeu des Océans. On trace sur le pont des lignes formant plusieurs carrés, contenant chacun un chiffre; d'un but placé à 10 ou 12 mètres, on lance un petit cerceau de corde dans ces carrés. Celui qui arrive plus tôt à cent points, gagne; s'il dépasse, il doit revenir en arrière en atteignant la case supérieure qui est la plus grande et qui fait perdre dix points. Le soir, on fait de la musique ou on danse. A 10 ou 11 heures, on reprend sa cabine d'où on ressort le matin pour le bain de mer, dans de bonnes baignoires que la vapeur chauffe à volonté.

Comme nous avons à bord des gens de toutes langues, plusieurs en profitent pour prendre des leçons d'anglais, d'espagnol, d'allemand, d'italien et même de chinois et de japonais.

Quelques-uns de nos Chinois d'entre-pont sont malades; ils espèrent retrouver les forces dans le pays natal, mais il ne leur est pas toujours donné de le revoir. Parfois ils meurent en route à trois ou quatre par jour. Dans ce voyage, un seul encore est passé à l'autre vie; il a été embaumé, et, selon la coutume des *Célestiaux*, il

sera enterré en Chine. Lorsqu'ils s'engagent avec les compagnies qui les transportent en Amérique, ils stipulent toujours dans le contrat que s'ils meurent sur la terre étrangère, leur corps sera porté en Chine et enseveli près des os de leurs pères. Qui sait si à fond de cale nous n'avons pas plus de Chinois morts que nous n'en voyons de vivants sur le pont !

Un riche marchand a sa famille dans sa cabine, à côté de la mienne. La pauvre femme n'en est jamais sortie. C'est l'usage en Chine que les femmes ne se montrent pas; au reste, avec ses petits pieds, elle aurait bien des difficultés à marcher. Son jeune garçon monte parfois sur le pont, accompagné de son père, mais les trois petites avec la bonne sont séquestrées comme la mère; néanmoins elles se montrent quelquefois à la porte, et commencent à s'apprivoiser. Elles suyaient auparavant à ma vue, puis elles ont souri, et ne craignent pas maintenant de venir dans ma chambre demander des fruits, des bonbons et surtout des images. Elles parlent volontiers, mais je n'entends pas un mot de leur chinois, et ce n'est que par signes que je leur fais comprendre que les Européens aiment et caressent les enfants. La mère elle-même s'est montrée quelquefois à la porte, témoignant par signes sa

reconnaissance pour le bon traitement envers ses enfants.

Je viens de visiter la machine. Notre hélice a déjà fait 725.000 tours depuis S.-Francisco. Encore 200.000 tours et nous serons arrivés ; elle en fait 45 par minute et nous filons 10, 11, 12, et 13 noeuds 1/2, selon que le vent est debout ou arrière ; en ce dernier cas, toutes les voiles sont déployées, et les matelots chinois grimpent dix fois par jour comme des singes à la cime des mâts, pour les plier ou les déployer. Le magasin à charbon contient 1500 tonnes. On l'économise, et des douze fourneaux, six seulement sont allumés, et brûlent 45 tonnes par jour. Le déplacement des pistons est de 4 pieds et demi, ils sont au nombre de quatre pour faire tourner l'arbre qui porte l'hélice. Quinze Chinois sont constamment occupés à attiser les fourneaux ; ils sont remplacés chaque quatre heures. La chambre à fourneaux et la chambre à machine ressemblent assez à celles des grandes frégates. Outre les passagers (150 en première et 1500 d'entre-pont) et le charbon, le navire porte encore à pleine charge 4500 tonnes. Cent trente personnes forment le personnel de service, qui comprend les officiers, les matelots, les chauffeurs, les mécaniciens et les domestiques. Le prix de passage

des Chinois (55 dollars pour chacun, 575 fr.) fait en moyenne tous les frais du navire. Le fret des marchandises, qui est considérable, et le prix des passagers de première, qui est de 1250 fr., forme pour la compagnie, à peu près un bénéfice net.

Il n'en est pas ainsi de la ligne d'Australie qu'exploite la même compagnie, la *Pacific mail steam ship Company*. Là, les passagers de première sont beaucoup plus nombreux, mais les marchandises en petite quantité, et de Chinois, presque pas, en sorte que la compagnie perd de l'argent, et à moins d'une subvention du gouvernement, elle paraît décidée à quitter la ligne au bout de deux ans, terme de son engagement.

Des précautions sont prises à bord pour surveiller les Chinois; jour et nuit des blancs veillent sur le pont, dans l'entre-pont et dans la machine. Il leur serait bien facile de se défaire du petit nombre de blancs et de s'emparer du navire. Ils le firent une fois, mais le mécanicien blanc, qu'ils avaient laissé dans la machine pour continuer la marche, sortit avec un manchon plongeant dans les chaudières, et dirigea le jet de vapeur sur les nombreux Chinois qui, sur le pont, tenaient les blancs prisonniers, le revolver

à la gorge. Ils les aspergea si bien qu'ils lâchèrent prise et n'eurent plus envie de recommencer. Sur tous les steamers, naviguant avec des Chinois, les manchons à vapeur sont toujours prêts à fonctionner.

L'eau douce vient de finir; une pompe en puise maintenant en mer, la distille et l'envoie au réservoir. Je viens de la goûter, elle est aussi bonne que l'eau des meilleures sources.

Le Dimanche en mer est bien monotone sur les navires anglais ou américains. Le jeu de *boull* est interdit et les protestants se défendent de jouer, et même de faire de la musique. Le 15 août n'a pas connu à bord la solennité du jour de fête de nos contrées catholiques. Le 16 août, à 8 heures du matin, nous avons atteint le 180° parallèle, le point exact des antipodes, et la carte journalière portait à midi les indications suivantes: Distance parcourue dans les 24 heures, 273 milles (le mille marin est environ 1800 mètres, le mille terrestre anglais un peu plus d'un kilomètre 1/2, 1600 mètres). Latitude nord, 40°, longitude Est, 177°, pendant que, avant-hier, la feuille marquait longitude ouest 177°; aussi, au lieu de porter la date, mercredi 17 août, la nouvelle feuille a sauté un jour, pour marquer jeudi 19 août. En effet, depuis que nous avons

quitté l'Europe en venant vers l'Ouest, tous les jours de voyage ont été allongés d'environ une demi-heure puisque nous parcourions de 4 à 5 degrés par jour, chaque degré étant de 60 milles à l'Équateur et d'environ 52 milles au 40° latitude. Arrivés au 180°, nous avons perdu 12 heures, soit un jour, et, pour nous retrouver à la même date avec l'Europe, nous sommes obligés de sauter un jour.

Le même phénomène, mais en sens inverse, se produit pour ceux qui viennent de l'Est. Chacun de leurs jours de voyage est raccourci d'environ une demi-heure, en sorte qu'arrivés au 180° parallèle, ils se trouvent avoir 12 heures, soit une journée en plus, et, pour retrouver la date, ils sont obligés de placer un jour de plus et d'avoir une semaine de 8 jours, pendant que nous avons eu une semaine de 6.

Voici les côtes du Japon : et d'abord à droite le cap King avec son phare. Les collines et les montagnes sont couvertes de pâturages et de forêts, pendant que la plaine est semée de riz. Les jonques japonaises apparaissent de toutes parts avec leurs voiles carrées en forme de draps de lit. Plus loin, Kanonsaky à gauche, avec son phare et ses batteries à l'Européenne ; puis

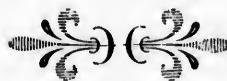
Parry - Island, ainsi nommée en souvenir du Commandant Parry qui, avec un navire des Etats-Unis, aborda ici en 1853 et Wetester-Island, en souvenir de son porte-drapeau. Un steamer japonais avec son drapeau à globe rouge, s'en va à Kobé. Nous voici en face de *Treaty-point* où, en 1857, le premier traité a été signé entre le Japon et les Etats-Unis.

Grand mouvement sur le navire ; tous les officiers sont à leur poste. Ici, on prépare les canots, là les ancrés. Dans l'entre-pont, on monte les nombreux paquets de la poste. Les mâts ont chacun leur drapeau ; le premier est le japonais, puis celui du Comodore, ensuite celui de la Compagnie et celui de la poste ; enfin, à la poupe, celui des Etats-Unis.

L'immense baie est magnifique à voir. Dans le lointain, les navires ancrés devant Yokohama, les drapeaux allemands sont hissés ; est-ce un jour de fête pour l'Allemagne ? Un petit steamer nous accoste et nous amène l'employé de la Compagnie. Le *Goëlic* que nous croyions parti depuis plusieurs jours, est encore à l'ancre ; il partira demain matin pour S.-Francisco et emportera cette lettre qui pourra ainsi vous arriver en 38 ou 40 jours. Par l'autre côté du globe, les Messageries ne vous l'auraien^t apportée que dans

40 à 45 jours. Les jonques assiègent le navire et les mariniers se font donner des coups par les matelots. Le plus souvent, ils sont en costume d'Adam avec la feuille. Je joins ici des images des Chinois ; ils en ont inondé le navire. Ces papiers dorés devaient les préserver des mauvais esprits et du naufrage ; ils sont arrivés, ils n'en ont plus besoin et les jettent au vent.

Bénissez le Seigneur de ce qu'il nous a accordé un si heureux voyage et priez-le pour qu'il me ramène bientôt à vous.





J A P O N





CHAPITRE I

**Premières impressions. — Yokohama. —
Kamakura. — Enosima. — Le lac Hakoné.
— Les bains d' Ashinoyou. — Religion,
finances, marine, mœurs et coutumes.**

Bains d' Ashinoyou, 2 sept. 1881.

Voici une semaine que je suis au Japon et je ne m'y reconnaiss pas encore. Tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure est en dehors des choses auxquelles nous sommes habitués; je me crois en rêve comme dans les contes des mille et une nuits. Et, d'abord, le paysage est rasant. Malgré une chaleur torride, tout est couvert de verdure, depuis les pics élevés jusqu'aux collines riantes et aux vallées tapissées de rizières. Le long des routes, des arbres magnifiques élèvent

leurs cimes dans les cieux ; les sentiers sont bordés de haies aux mille fleurs, depuis le camélia et l'hortensia jusqu'aux herbacés les plus variés. On se croirait dans un parc.

Les habitants sont gais et aimables ; partout figures souriantes et bon accueil. Les logements, les habitudes, les mœurs ont quelque chose de primitif et d'enfantin. Quand on vient d'Amérique, on est frappé tout de suite de la ressemblance parfaite entre cette race et les Indiens de l'Amérique du Nord : mêmes cheveux noirs, longs et touffus, et presque pas de barbe ; mêmes traits, peau rouge et si petite taille, qu'on croit voir un peuple d'enfants. Les maisons sont pittoresques, mais fort simples ; quelques pieux supportant un toit de chaume, et c'est tout. L'espace ainsi couvert est une vaste pièce ou des pièces nombreuses qu'on forme à volonté, au moyen de coulisses, consistant en châssis couverts de papier. Ces coulisses sont posées aussi aux parois extérieures, et le papier blanc laisse passer le jour. Le plancher est en nattes de jonc, enserrant une couche de paille de riz, ce qui le rend assez moelleux ; cette espèce de tapis ou matelas d'un nouveau genre est appelé *tatamis* dans le pays. Le Japonais exige que l'Européen, en entrant, pose ses souliers ; son plancher est son lit, sa

table, son tout; il ne veut pas qu'on le salisse. De meubles, pas de traces; quelques couvertures formées par une forte couche de ouate, enfermée entre une étoffe de coton, servent à préserver du froid et de l'air qui ne se gêne pas pour passer entre les jointures. Quelques petits tabourets de bois ou de carton servent de coussins; une petite caisse contenant le feu pour allumer la pipe est toujours présente. Les femmes comme les hommes ont constamment la pipe à la bouche, lorsqu'ils sont en repos. Cette petite pipe contient à peine une pincée de tabac fin et doux; on en tire deux ou trois bouffées de fumée et c'est fini; on la bourre de nouveau et on recommence. Les hommes comme les femmes portent à la ceinture l'étui à pipe et la blague à tabac.

En arrivant dans une maison, la première chose qu'on vous présente, c'est le feu pour la pipe, puis une tasse de thé grande comme celle de nos poupées; une petite théière est toujours sur le plateau; le thé est sans apprêt, c'est la feuille sèche et verte, telle qu'elle vient du buisson; on le prend toujours sans sucre; il n'est pas mauvais, mais je lui préfère le thé noir de Chine.

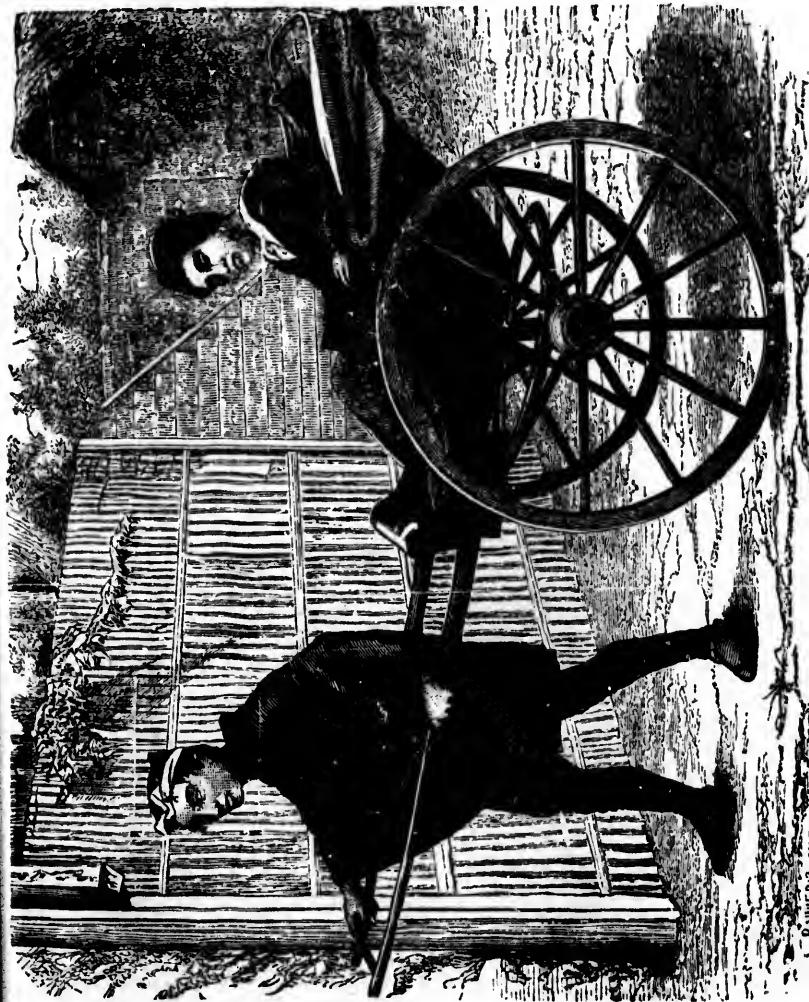
Les maisons n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée, parfois un étage, et sont entourées d'une

galerie extérieure qui sert de couloir ; les coulisses qu'on pose le soir sur la partie extérieure de la galerie sont en planches, destinées à protéger contre les voleurs.

Le vêtement est des plus simples. Pour les hommes du peuple, une petite ceinture blanche autour des reins ; pour les femmes, une toge légère avec une ceinture coquetttement nouée par derrière ; mais dans la campagne, un simple petit jupon ; de la taille à la tête, nudité complète, si ce n'est une croisière sur la poitrine qui sert à attacher le petit marmot porté sur le dos. On voit partout les femmes livrées aux travaux des champs et du ménage, avec ce marmot qui joue avec les cheveux de la mère, ou qui dort profondément, la tête pendante.

Depuis quelques années, les lois défendent la nudité, aussi, je vois souvent les coolies qui me portent, passer rapidement un chiffon ou une prétendue toge sur leurs épaules, à l'approche d'un policeman ; mais ils l'enlèvent, à peine il a tourné le dos.

Les moyens de locomotion sont le *djinrikisha*, espèce de petite voiture à deux roues, qu'un homme traîne, en guise de cheval ; il fait ainsi facilement de 6 à 8 kilomètres à l'heure. Mais les routes qui permettent passage à cette espèce



Le *jinrikisha*, voiture japonaise.



de brouette ne sont pas nombreuses, et il faut recourir au *kago*, sorte de panier de bambou suspendu à une barre de bois que deux hommes portent sur leurs épaules. Les Japonais s'y blottissent, les jambes croisées. Les Européens, ne pouvant supporter ce supplice, on a construit pour eux des *hochi-kago* ou grand *kago*; ils sont en bois et assez longs pour permettre d'allonger les jambes; une petite toiture en planche, suspendue à la barre de bois, protége contre le soleil et la pluie, et au-dessous, on attache le bagage du voyageur. Pour ces petits Japonais, il est très-dur de porter, par les rudes chemins des montagnes, les grands et gros Européens qui dépassent souvent en poids les 100 kilogrammes; aussi, leur peau rouge et nue ruissèle de sueur, et ils changent d'épaule régulièrement chaque minute. Un troisième porteur remplace aussi un des deux premiers, à de courts intervalles, mais tout cela se fait rapidement; le bâton du porteur est posé sous la barre du *kago*, et la soutient jusqu'à ce que l'épaule du remplaçant vienne en prendre la place.

Le Japonais ne se nourrit que de riz et de poisson. La religion d'Etat est celle de Shinto, ancêtre de la dynastie, mais la religion dominante est celle de Buddha qui admet la

métempsycose, et défend de manger les animaux, pour ne pas s'exposer à avaler l'âme des individus passée dans les bœufs ou les moutons. De ce chef, une immense richesse est perdue pour le pays. Des collines et des montagnes, couvertes de magnifiques pâturages, ne nourrissent que quelques lapins ou quelques bêtes sauvages. Les paysans ont parfois, mais rarement, des chevaux qui, comme les hommes, sont chaussés de souliers de paille. Les denrées sont portées à dos d'homme ou traînées sur de petites charrettes, là où elles peuvent passer. Quelques Européens, à Yokohama, ont leur voiture ; elles sont précédées de *betos* qui, comme en Egypte, courrent au-devant des chevaux.

Le Japon se compose de 4 îles principales, entourées d'une infinité de petites dépassant le nombre de 4 mille. Habité originairement par des populations sauvages venues de l'île de Jezo, dans le nord, il fut conquis vers l'an 285 de notre ère par les Chinois qui lui donnèrent leur civilisation. Vers 552, le bouddhisme y fut importé des Indes. En 1642, Saint François Xavier y introduisit le Christianisme qui s'y développa rapidement, mais en 1614, les chrétiens furent persécutés et massacrés : des milliers furent précipités à la mer du haut d'un rocher à Nakasaki, et le pays fut fermé aux étrangers. Les

Hollandais seuls purent conserver une petite facterie dans le sud, au prix des plus humiliantes sujétions. Le 7 juillet 1853, le commandant américain Parry arrive dans la baie de Yedo, et le 31 mars de l'année suivante un traité fut ratifié entre le Japon et les Etats-Unis. La porte était ouverte; toutes les nations y passèrent, et le gouvernement japonais ouvrit cinq, puis sept de ses ports aux étrangers, signant des traités avec l'Angleterre, la France, la Russie, la Hollande, l'Espagne et l'Italie. Le 1^{er} juillet 1854, le premier établissement (*Settlement*) est ouvert à Yokohama pour le commerce étranger. En 1860, une ambassade japonaise parcourt l'Europe. En 1868, une grande révolution s'accomplit. Le *Taïcoun*, espèce de *maître du Palais*, qui gouvernait depuis des siècles, est renversé, et le Mikado ou empereur qu'il tenait caché comme un monarque mystique rentre dans la plénitude du pouvoir. En 1871, le système féodal est aboli; les *Daïmios* ou seigneurs restent au pouvoir central leurs domaines, contre indemnité. Leurs adhérents ou *Samouraï* reçoivent une pension et défense de porter désormais leurs deux sabres légendaires. En 1872, une nouvelle ambassade japonaise fait encore le tour du monde en passant par l'Amérique. A Washington, ils s'aperçoivent

que leur costume est trouvé ridicule, et s'habillent à l'euro péenne. Ils observent les aptitudes des diverses nations et appellent des professeurs Européens pour introduire chez eux les sciences et les arts des pays civilisés. A la France, ils confient l'organisation de leur armée et de leurs codes. A l'Angleterre, celle de la marine, à l'Amérique les finances, à l'Allemagne la médecine, à l'Italie les arts. Le choix montre qu'ils ne manquent pas de discernement. Depuis lors, chaque jour apporte un peu de progrès. La poste et le télégraphe fonctionnent comme en Europe ; l'instruction publique est largement distribuée jusque dans les plus petits hameaux. Il n'y a ici à Ashinoyou que quatre à cinq maisons, et je voyais ce matin les 7 à 8 garçons et filles de l'école faire de très-justes additions en chiffres européens, même à l'âge de 4 à 5 ans, tout en chantant leurs leçons japonaises sur le ton d'une cantilène monotone.

Un chemin de fer va de Yokohama à Tokio, et un autre de Kobé à Osaká, à Kioto et ^{au} lac de Biwa. Une société d'anciens *Daïmios* vient de se former pour construire un chemin de fer entre Kioto l'ancienne capitale et Tokio, la capitale actuelle (l'ancienne Yédo).

Le recensement qui vient d'être terminé donne pour tout le Japon une population de 35.925.313

habitants. Les villes les plus importantes sont : Tokio, avec 957.121 habitants, — Kioto, 822.098 habitants, — Osaka, 582.668 habitants.

Le riz, le thé, la soie, le tabac, les laques sont exportés en grande quantité. Les Anglais importent les cotonnades, les Américains le pétrole et la farine, les Français le vin, les Allemands sont à la tête de nombreuses maisons, à Yokohama.

L'élément français qui dominait au commencement va s'éteignant, comme partout, en Asie. Il n'y a presque pas de Français pour la France; ce n'est pas étonnant qu'il n'en reste pas pour les autres parties du monde. L'élément anglo-saxon, anglais et américain, se multiplie et domine. Vient ensuite l'élément allemand. L'élément italien ne compte que douze nationaux dans tout le Japon. Depuis que je suis ici, j'ai déjà entendu parler dans tous les sens sur le compte du peuple japonais. Les uns le portent aux nues, les autres le mettent au plus bas. Le vrai sera probablement dans une juste moyenne. Je viens de lire dans un journal anglais de Yokohama, traduit d'un journal japonais, à propos du différend entre le Japon et la Chine, un article relatif à l'île de Riukiu; il est facile d'y voir que les Japonais connaissent leurs affaires et leur monde. Le journal conseille la paix et l'union

entre les puissances orientales pour résister à leurs ennemis communs, la Russie et l'Angleterre, et il ajoute : « Employons en chemins de fer les millions que nous coûterait la guerre ; évitons, pour un peu de glorie militaire, de faire le jeu des fauves qui nous guettent pour nous dévorer. N'oublions pas l'exemple de la Turquie et de la Perse que l'Angleterre et la Russie ont occupées si bien en batailles, qu'après s'être affaiblies réciproquement sont devenues leur proie. »

Si leurs yeux sont ouverts à propos de la politique, ils ne le sont pas moins pour le commerce. Ils sont en train de ruiner les Européens établis à Yokohama pour s'en débarrasser ; pour cela, ils cessent d'avoir recours à leur intermédiaire et viennent de former diverses sociétés qu'on dit secrètement subventionnées par le gouvernement pour faire le commerce direct avec l'Europe.

Les finances ne sont pas prospères ; la rapide transformation du pays a exigé des dépenses au-dessus de ses forces ; mais des économies sont réalisées et on espère pouvoir supprimer le cours forcé du papier-monnaie ; celui-ci perd en ce moment presque 80 0/0. Les Japonais voudraient bien imiter l'Amérique, et faire payer les dettes aux étrangers, au moyen des droits de douane,

mais les traités le leur interdisent. Depuis long-temps, ils réclament leur révision aux puissances qui ne paraissent pas pressées. Au reste, de long-temps encore, elles n'accepteront pas la demande du Japon relative à la juridiction sur les étrangers ; ils auraient par là une arme pour les tracasser et les mettre légalement à la porte. Un grand courant de l'opinion publique, manifesté par les nombreux journaux japonais, pousse à l'institution du système représentatif. Le gouvernement vient de faire un pas dans ce sens en formant 36 colléges électoraux pour l'élection des représentants du peuple : le suffrage n'est pas universel, mais il suffit de payer 5 yen (25 francs) de contribution foncière pour être électeur et 50 francs (10 yen) pour être éligible. Les candidats doivent être majeurs et habitants de la circonscription. Les sessions de ces assemblées ont lieu tous les ans et durent 30 jours. Les délégués ne sont pas payés, ils sont élus pour 4 ans au scrutin ouvert et renouvelables moitié chaque 2 ans. Leur pouvoir n'est pas législatif, mais ils ont le contrôle de toutes les dépenses locales, telles que celles de police, entretien de ponts et chaussées, hôpitaux et institutions charitables, écoles, construction et réparation des endiguements, des réservoirs, des ruisseaux d'irrigation, et des édifices publics.

Chaque votant doit mettre son nom sur le bulletin du vote, ce qui le rend moins libre. Son mandat expiré, un délégué n'est plus éligible pour la session suivante, ce qui prive l'assemblée d'hommes expérimentés.

Malgré ces deux derniers inconvénients, cette institution est un progrès pour le pays, et l'achemine doucement aux institutions représentatives. Le code pénal et le code d'instruction criminelle, rédigés par M. Boissonade, avocat français, professeur de droit, très-capable et grand travailleur, sont prêts depuis un an et ne demandent qu'à fonctionner : ils donneront de bons résultats. Les peines sont plus rationnelles ; le voleur qui, pour un vol de la valeur de 60 yen ou pour récidive, était puni de mort et qui en tous cas était tatoué, voit la punition proportionnée au délit, depuis l'amende et la prison jusqu'aux travaux forcés. Les banqueroutiers de profession ont aussi reçu un frein ; ils peuvent être condamnés à la prison et aux travaux forcés. Les introducteurs d'opium ou d'instruments pour le fumer sont sévèrement punis.

Le code civil est en préparation ; il améliorera certainement la position de la femme qui, ici, comme dans tous les pays où le christianisme ne l'a pas affranchie, est à peu près une esclave ou

une chose. L'autorité paternelle est absolue, le père peut vendre ses filles; les pauvres usent souvent de ce droit. Aussi, contrairement à ce qui arrive en Chine, où les nouveaux-nés de sexe féminin sont jetés à la rue ou à l'eau, ici, on les préfère parce que, arrivées à l'adolescence, elles rapporteront un prix. Le Japonais, comme le Chinois, ne croit pas que la femme ait une âme. La femme mariée noircit ses dents, ce qui la rend affreusement défigurée; elle fait tous les travaux, même les plus pénibles, jusqu'à piler le riz pour le blanchir, avec d'énormes massues de bois; elle sert son mari et ses garçons, mais dans les classes moyennes et hautes, ni elle ni les filles n'ont le droit de rester à table avec les hommes. Le Japonais a une seule femme légitime, mais il a droit de prendre autant de concubines qu'il en peut nourrir; la religion aussi bien que les institutions du pays l'y autorisent. La concubine est parente au second degré, et ses enfants sont légitimes. Le divorce est facile et fréquent. Il peut être prononcé pour un des 7 motifs suivants: 1^o si la femme n'obéit pas au beau-père et à la belle-mère; 2^o si elle est jalouse des concubines; 3^o si elle convoite leurs robes; 4^o si elle est malade; 5^o si elle est infidèle; 6^o si elle est stérile; 7^o si elle parle trop.

La loi punit l'infanticide ; les pauvres et les concubines portent souvent leurs enfants aux sœurs de St-Maur, établies à Yokohama et à Tokio. Ces bonnes sœurs les reçoivent, les donnent en nourrice moyennant 3 francs par mois, et les retirent ensuite pour les élever chrétiennement. Elles en ont 600 en ce moment, et le défaut de nourrices leur interdit de prendre tous ceux qui se présentent. Les nourrices demandent une augmentation de traitement, et il faudrait plus de fonds pour sauver un plus grand nombre de ces petits êtres ; car il est probable que ceux qui sont refusés sont tués en cachette. Toutefois, la condition de la femme est bien meilleure ici qu'en Chine ; ses pieds ne sont pas estropiés et elle sort librement. En général, elle est jolie et coquette ; elle soigne beaucoup sa belle coiffure noire, artistement nouée à l'aide de deux peignes autour d'une grosse aiguille ; mais l'huile de camélia avec laquelle elle la parfume a une odeur détestable.

Le culte des morts est en honneur ; les cimetières à côté des villes et villages ont de nombreuses pierres tumulaires avec des inscriptions, et quelquefois des sculptures plus ou moins primitives ; les tombes sont souvent ornées de fleurs.

Les méthodes curatives sont encore élémentaires. Les corps nus qu'on a sous les yeux sont toujours marqués de plusieurs brûlures. Les malades ont presque toujours recours au fer chaud, aux pinces rougies appliquées sur le dos ; ils ont aussi quelques purgatifs et un petit poisson qu'ils vendent, enfilé à un bâtonnet ; ils le croient efficace contre les vers. En général, le Japonais a le système nerveux moins excitable et moins sensible que l'Européen ; il ne se plaint pas et crie rarement, même sous le coup des opérations les plus douloureuses. Les maladies honteuses sont très-répandues ; le Japonais les soigne par les eaux sulfureuses très-abondantes dans le pays.

L'hygiène est peu connue et peu pratiquée. Les habitants sont ordinairement fort propres, ils ont l'habitude du bain journalier qu'ils prennent chez eux dans une cuve de bois. Dans les bains publics, hommes et femmes se baignent sans costumes, et souvent dans la même piscine. Les détritus sont laissés autour des maisons et engendrent des maladies. La 1^{re} quinzaine de juillet, il y a eu 880 cas de fièvres typhoïdes à Tokio, et maintenant le choléra règne dans plusieurs localités, au Japon, y compris Yokohama et Tokio, mais il est plus fort dans le midi

vers Nagasaki. Dans l'île de Kagosima, les habitants ont fait un mannequin et l'ont promené devant chaque maison infestée avec un grand bruit et des hurlements, pour obliger le démon de la maladie à sortir de la maison et à entrer dans le mannequin ; la tournée finie, ils l'ont jeté à la mer ; mais les habitants de l'île voisine étaient tous sur le rivage avec des fourches pour l'empêcher d'accoster. Il y a deux ans, le choléra sévissait plus qu'à l'ordinaire ; les médecins européens donnaient le pétrole pour friction extérieure, et les Japonais l'avalaienr ; il en est résulté des désordres qu'il a fallu réprimer par la force. La populace, ici comme en Europe, en semblable circonstance, accusait les médecins de complots pour tuer les pauvres.

Maintenant que j'ai raconté ce que j'ai vu et appris du Japon, je vais rapidement indiquer l'emploi de mon temps.

Le jeudi 25 août, arrivée à Yokohama, vers 6 heures du soir. Tohu-bohu général au débarquement, surtout en ce qui concerne les Chinois. Pour les Européens, ils montent dans un des steamers des différents hôtels, qui remplacent ici les omnibus, et sont déposés au quai pour les formalités de la douane. Celle-ci est bénigne, et d'ordinaire, ne fait pas ouvrir les malles. Des nuées

de *djinrikisha* vous assaillent pour vous faire monter dans leurs petites voitures, et on arrive au *Windsor-hotel* tenu par un Américain, ou au *Grand-hôtel*, tenu par un Français. Le soir, après le dîner, nous faisons une promenade dans la ville. Elle est éclairée au gaz ; les rues sont belles et bordées de maisons de pierre ne dépassant pas un étage sur rez-de-chaussée ; ce sont les maisons européennes. Dans les quartiers japonais, les maisons sont construites à la manière indigène. Il n'y avait ici qu'un tout petit village, il y a quelques années, et maintenant on voit une ville de 40 mille habitants. De beaux magasins y étaient toutes les productions de l'Europe et celles de l'Asie. Une petite chaîne de collines au sud est parsemée de villas. Les Anglais y ont comme partout le *cricket ground* et un peu plus loin leur champ de courses. Sur l'enseigne d'un magasin je lis : *Boulangerie provençale* ; j'entre, croyant y trouver un Marseillais, le patron était sicilien et la femme du Nivernais. Je prends sur la table un journal français : c'est l'*Echo du Japon*, et j'y lis le récit d'un attentat commis, la veille, contre un Anglais. Il revenait à 9 heures 1/2 du soir de voir son frère sur la colline, et apercevant à distance trois Japonais qui semblaient vouloir lui fermer la route, il tire

en l'air un coup de révolver et lance son cheval. Les Japonais disparaissent, mais reparaisseント peu après. L'un d'eux saisit la bride, l'autre lance un coup de sabre qui blesse le cavalier à la jambe; celui-ci tire son révolver en pleine poitrine et renverse l'agresseur. Le cheval effrayé prend le mors aux dents et se débarrasse de celui qui le tenait. Lorsque le cavalier l'eut maîtrisé, il revint sur le lieu de la lutte pour chercher les traces des assaillants, mais il ne les trouve plus. On m'avait dit que la sûreté des personnes ne courait plus aucun risque ni de jour ni de nuit, ce fait donne un démenti.

Rentré à l'hôtel, le sommeil fut difficile; la chaleur était extrême. J'ouvre toutes les fenêtres, mais, vers l'aube, la fraîcheur me réveille et je suis obligé de refermer les vitres.

La journée du 26 fut employée à faire visite aux missionnaires et aux quatre ou cinq maisons de commerce pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation. Une de ces maisons est japonaise, c'est la *Bojeky-Shoko-wai*, nom qui signifie commerce-société; ses bureaux occupent une maison japonaise. Le Directeur, en costume indigène et défiguré par la petite vérole, a l'air actif et intelligent. Au moyen d'un de ses employés, M. Motono, qui a étudié 3 ans à Paris, nous échangeons une

longue conversation. Il offre de m'accompagner à l'excursion de Nikko, point le plus intéressant du Japon, à 36 lieues de Tokio, et j'accepte. Il m'invite à déjeuner et je dis oui. On me demande si je préfère déjeuner à la japonaise, et, sur mon affirmative, on me conduit à un restaurant indigène. A l'entrée de la maison, deux jeunes filles se prosternent jusqu'à terre (c'est le salut japonais) et nous font déposer les souliers. Dans la salle, pas de chaises, pas de table, pas de meubles, le plancher seul; nous y croisons nos jambes, et on nous sert du thé sans sucre dans des tasses microscopiques, puis arrivent successivement, mais à de longs intervalles, un bouillon de poisson dans un bol de bois laqué et 10 à 12 plats de poissons divers, accommodés avec des fruits, des légumes, des confitures, et même un plat de poisson de roche, entièrement crû, taillé en tranches. J'ai voulu goûter de tout, mais mon estomac n'était pas content. Pour boisson, du *saki*, ou extrait de riz détestablement mauvais. J'étais peu habile à manier les bâtonnets, et, plus d'une fois, j'ai été obligé de les prendre à deux mains. Décidément, je préfère déjeuner à l'europeenne; les jeunes filles qui, à chaque plat, faisaient les mêmes saluts jusqu'à terre, riaient de mon embarras.

Le samedi 27, longue excursion avec les Allemands, venus avec moi de S.-Francisco. Nous partons à 7 heures du matin, en *djinrikisha*; un homme tire par les brancards, un autre pousse par derrière, car la route est longue de 13 à 14 lieues. Nous parcourons des sentiers bordés de haies fleuries, des plaines couvertes de riz près de mûrir, et nous escaladons de charmantes collines cultivées en légumes, en céréales diverses ou couvertes de buissons ou de forêts. Le paysage est féerique, et le ciel bleu comme celui de Nice; les cigales étourdiscent par leur chant monotone, mais une espèce particulière a une cantilène différente de celles d'Europe. De temps en temps, des auberges qu'on appelle ici *uciaja*, ou maisons de thé, nous servent le thé du Japon, et nos hommes s'y reposent quelques instants; les jeunes filles nous disent beaucoup de choses que nous ne comprenons pas ou que nous ne voulons pas comprendre.

A 11 heures, nous arrivons à Kamakura. C'est maintenant un petit village; au moyen-âge, c'était la capitale du Japon, avec 200 mille maisons. Il reste plusieurs temples dans lesquels on conserve, comme reliques, des armes de guerres célèbres. Les prêtres paraissent fort pauvres; il nous vendent des gravures et des photographies.

Un peu plus loin, nous dinons dans une maison de thé avec des provisions que nous avions prises à l'hôtel, puis nous visitons les Daï-butzu, immense statue de Bouddha haute de plus de 10 mètres. Le Dieu est assis, les jambes croisées sur une fleur de lotus, et tient les mains jointes sur les jambes, le pouce contre le pouce. Cette statue est en bronze et d'une belle expression. Nous pénétrons dans l'intérieur, c'est un four à 60 degrés. Il y a là un autel et beaucoup de chiffons de papier blanc suspendus en *ex-voto*. A l'extérieur, des centaines de planchettes de bois portent le nom des pèlerins et le montant de leur offrande.

Nous poursuivons notre route et nous visitons plusieurs autres temples. Les uns sont Shintoistes, les autres Bouddhistes. Les premiers n'ont à l'intérieur qu'un miroir, image de la conscience¹; ceux de Bouddha ont des statues, des chandeliers, des autels et des reliquaires qu'on porte en procession². Deux grandes statues ornées de

¹ C'est une pensée éminemment chrétienne de regarder dans sa conscience pour toutes ses actions.

² Quelques voyageurs ont montré de l'étonnement en voyant ainsi chez des païens les mêmes usages pour le culte que chez les chrétiens, et en ont conclu que le

flèches, ou deux dragons monstres se dressent ordinairement à la porte de chaque temple pour en garder l'entrée.

Arrivés à la mer, nous montons dans une jonque ou barque indigène ; tous les enfants du village nous suivent, demandant de petites monnaies. Les jonques japonaises sont primitives : quelques planches de pin clouées ensemble, des rames énormes manœuvrées à la vénitienne, et pour voile, une pièce d'étoffe carrée. De fortes vagues nous inondent au fond de la barque, car nous sommes privés de sièges. En deux heures, nous atteignons la petite île d'Enosima, magnifique bouquet d'arbres qui semble émerger des flots. Un village de pêcheurs confectionne de charmants petits travaux en coquillages.

Il y a ici l'éponge spéciale sur laquelle croissent de magnifiques fils blancs comme des plumets.

christianisme plus récent les a empruntés au paganisme plus ancien. Pour moi je ne vois dans ce fait qu'une preuve de plus de l'identité de la famille humaine ; en effet la religion étant le rapport de l'homme à Dieu, elle a commencé avec le premier homme ; nous sommes tous descendus de lui, et étant tous doués d'un même esprit et d'un même corps, les manifestations naturelles et extérieures ne sauraient guère varier.

Nous grimpons à la cime de l'île pour y visiter plusieurs temples et jouir d'un panorama délicieux. Nous avons trouvé là une longue-vue assez bonne, mais primitive: une petite caisse de bois longue de 2 mètres, portant une lentille à chaque bout.

Mais le jour baisse et il faut songer au retour; il nous reste 30 kilomètres à faire. Nous traversons plusieurs villages où nous trouvons des processions de toutes sortes: des statues ou des emblèmes divers sont portés sur d'immenses échafaudages sur lesquels des hommes et des enfants sonnent des cloches, jouent du tambour et autres instruments. Ces échaffaudages sont portés à bras par une quarantaine d'hommes ou poussés sur des roues. Des oriflames bleus décorés d'inscriptions pendent à toutes les maisons ou s'agissent au bout d'une perche, entre les mains de la marmaille. Les lanternes vénitaines donnent au tout un cachet des plus pittoresques, mais les cris cadencés des manifestants ne brillent pas par l'harmonie. Pauvres gens! laissons-les dans leur bonne foi; ils croient honorer ainsi la divinité.

Enfin, après quelques arrêts à des maisons de thé, nous arrivons à Yokohama à 10 heures du soir, quelque peu fatigués.

Le dimanche 28 août, je me lève un peu tard et j'arrive à 9 h. 1/2 à l'église française. Les Sœurs y conduisaient leurs nombreuses élèves. J'ai vu avec plaisir plusieurs novices japonaises. Les chants, les orgues et les cérémonies sont plus douces à l'âme dans un pays lointain ; elles rappellent la patrie. J'ai visité sur la colline l'établissement des Sœurs de la Congrégation de saint-Maur. Elles ont leur maison-mère à Paris, une maison à Toulon, et une autre à Monaco ; elles sont ici depuis 9 ans et le bien qu'elles ont pu faire est déjà fort sensible. Il était touchant de voir leur nombreuse famille composée de centaines de bébés. Je les ai encouragées par le récit des merveilles de Dom Bosco. Combien plus grand serait le bien accompli si elles disposaient de plus de fonds ! Combien de personnes sans enfants chez nous pourraient adopter ici à peu de frais un ou plusieurs enfants qui leur devraient la vie du corps et de l'âme !

Les prêtres des Missions étrangères de Paris ont des chrétiens non-seulement dans les 7 ports ouverts, mais aussi dans plusieurs villes de l'intérieur, où ils séjournent avec permission du gouvernement, en qualité de maîtres d'école. En ce moment, ils arrivent à Tokio de tous les points de l'intérieur pour la retraite générale. Dans les

ports ouverts, les résultats obtenus seraient plus grands si les Européens ne les contrecarraient pas par leur conduite. Un trop grand nombre trouve commode d'adopter la vie japonaise en ce qu'elle a de plus libre.

Les protestants anglais et américains entretiennent aussi des missions sur divers points, mais avec peu de succès. Les Russes obtiennent plus facilement des prosélytes; néanmoins on dit, qu'ayant voulu mêler la politique à la religion, ils sont maintenant dans un point d'arrêt. Il est gênant de prêcher une religion dont le chef est un voisin et un puissant monarque!

Le lundi 29 août, sous un soleil de feu, j'ai visité plusieurs magasins japonais; j'y ai vu de beaux travaux en laque, et de superbes dessins sur soie. Le Japonais est essentiellement artiste; il excelle dans l'art de copier la nature, et il réussit merveilleusement dans la peinture des fleurs et des animaux; les poteries et bronzes antiques montent à des prix fabuleux.

Dans l'après-midi, un bateau à vapeur m'a conduit, en 2 heures, à Yokoska, sur un point de la baie où les Japonais ont établi leur arsenal. Je croyais y trouver des Français ou des Anglais pour diriger les travaux, je m'étais trompé: les Anglais ont donné leurs modèles, les

Frâncais leurs chefs d'atelier ; mais, en ce moment, il ne reste plus un seul Européen dans l'arsenal. Les machines à vapeur y fonctionnent pour façonne le fer, scier le bois et tordre les câbles ; le tout sous la direction d'ingénieurs indigènes. Je visite le premier navire dessiné et construit par eux ; c'est un aviso portant 4 canons et 90 hommes d'équipage ; il n'est pas mal réussi. En ce moment, deux frégates en bois sont sur le chantier ; et on creuse un nouveau bassin de radoub. Un jeune employé qui comprenait un peu l'anglais m'â conduit partout. Les prisonniers condamnés aux travaux forcés, la veste rouge et la chaîne aux pieds, font une partie des travaux. En ce moment, la marine japonaise compte 17 navires de guerre.

Rentré à Yokohama, j'ai fait ma visite au Consul de France, qui est fort aimable, au Consul d'Italie, qui est aussi charmant que sa femme, et j'ai passé la soirée à causer avec M. Cotteau, membre de la Société de Géographie de Paris, qui vient d'arriver ici, après avoir traversé la Sibérie. Son voyage a été de trois mois en voiture et sur eau, avec un genre de vie des plus primitifs.

J'ai fait mes paquets, accablé de sommeil et, à 3 heures du matin, le mardi 30 août, seul, je

montais en *djinrikisha* pour Ashinoyou, à 70 kilomètres de Yokohama, dans les montagnes.

Mes deux hommes portaient la lanterne de papier, et malgré mon sommeil, je tenais mes yeux grands ouverts, pour voir si la route était libre. Enfin, à 5 h. il fit jour. Nous parcourons le Tokaïdo, grande et vieille route qui unit les deux capitales du Japon: Tokio, jadis Yedo, capitale moderne, et Kioto, l'ancienne capitale. Cette route est presque constamment bordée de maisons. A 7 h., nous arrivons dans une ville où mes porteurs me cèdent à d'autres, pour retourner à Yokohama. A 1 h., nous sommes à Odawara, chef-lieu de district; à 2 h., à Tonosawa, point extrême pour le *djinrikisha*. Là, je monte en *kago*, et, gravissant les montagnes par des chemins comme ceux du lac de Gaube, à Cauterets, mes trois hommes me portent en sursaut, changeant d'épaule à chaque minute. Le paysage est ravissant: au fond de la vallée, un torrent grand comme la Vésubie, dans nos Alpes; sur la colline, la riante verdure des Pyrénées. A 4 h., nous voici arrivés à Myanoshita. Là, un vaste hôtel à l'euro péenne, tenu par un Japonais, abrite de nombreux Européens; ils appartiennent à toutes les nations, et fuient les chaleurs de la plaine. J'y prends un bain d'une eau minérale

salée, et je remonte dans une autre *kago* qui continue à gravir les montagnes, pour me déposer à 6 h. à Ashinoyou, d'où j'écris cette lettre.

Je trouve là un hôtel japonais. Le premier Anglais que je rencontre est vêtu de flanelle blanche: c'est tout ce qu'on lui a laissé de ses vêtements. La nuit précédente, des voleurs se sont introduits dans sa chambre et lui ont enlevé son sac et tous ses habits. L'opération est facile et peu dangereuse, les parois de la chambre étant de simples coulisses que le petit doigt fait mouvoir. Une lampe japonaise brûle, la nuit, dans chaque chambre; c'est un petit morceau de coton dans une soucoupe d'huile posée dans une espèce de cage de bois recouverte de papier. La paroi extérieure de la chambre est en papier blanc qui laisse passer le jour et sert de fenêtre; le voleur humecte avec son doigt le papier et y fait un trou par lequel il voit à l'intérieur si le voyageur dort profondément; il pousse doucement la coulisse, enlève ce qu'il veut et se retire en paix. N'aimant pas ces aventures, je fais dire à la maîtresse de maison que je la rends responsable de tout vol. Elle m'invite à déposer chez elle ma monnaie et mes objets de prix, je préfère les mettre sous mon oreiller. Je cloue toutes les coulisses, je pose mon lit au milieu de

la chambre et l'entoure de chaises renversées, de couvertures, de toutes mes bouteilles vides ou pleines, de tout ce que je trouve dans mon sac, et j'éteins ma lampe. Mon sac est mon oreiller ; le voleur ne pourra arriver jusqu'à moi sans culbuter quelque chose et m'éveiller ; j'ai pour défense un bâton noueux que je tiens dans mon lit. Je me crois ainsi sauvé et commence à goûter le sommeil après une journée si fatigante, lorsque un bruit affreux se prolonge au-dessus de ma tête ; je crois que les voleurs vont descendre par le plafond ; j'écoute, et je comprends que c'est une bataille de rats. Le lendemain, on m'explique que la belette ou martre vient au-dessous des toitures de chaume chercher sa nourriture et saigner les gros rats.

Je m'étais de nouveau endormi, lorsque cette fois c'est le plancher qui se soulève et qui danse : je crois que les voleurs vont monter par dessous ; j'écoute, et je comprends à la seconde secousse que c'est simplement un tremblement de terre. Ils sont si fréquents ici qu'on n'y regarde pas. Enfin, je crois que tout est fini, erreur : une heure après, une ombre, à travers le papier des parois, laisse voir un homme qui court, une lanterne d'une main et un sabre de l'autre. Nouveau mystère que je ne m'explique qu'en voyant

le fait se répéter à chaque heure, pendant toute la nuit : la maîtresse de maison, effrayée par mes menaces, a mis un veilleur qui fait la ronde.

Le lendemain matin, je me lève, les os brisés par la dure couche, et je me tâte pour voir s'ils pourront encore me porter. Je vais au bain. Des hommes, des femmes, des filles, des enfants, tous en costume d'Adam et d'Eve, y pataugent à plaisir. Je demande un bain particulier ; on me place dans une caisse carrée en bois que je fais vider et laver. L'eau est fortement sulfureuse, du genre de celle d'Enghien, mais chaude à 45°. Après un quart d'heure je suis bouilli.

A 10 h., M. Martin Lancières, secrétaire Ministre d'Italie, et actuellement, faisant fonction de Ministre, mon ancien et bon condisciple, arrive d'Akoné avec le Ministre de Russie, et je leur raconte mes aventures. Ils se rendent à Miyanoshita et m'invitent à aller dîner le lendemain avec eux à Akoné.

Le jour suivant, à travers une montagne riante, le long d'un sentier bordé d'hortensias, de bambous et de camélias, j'arrive à un petit village situé à 900 mètres d'altitude, sur le bord d'un lac gracieux. Après une causerie avec le secrétaire de la légation russe, nous nous rendons chez M. de Struve, Ministre de Russie, installé

avec sa famille dans une maison japonaise. Madame de Struve me fait un excellent accueil. Ses quatre petits enfants sont charmants. Un bon cuisinier français nous sert un déjeuner succulent, et une machine venue de Paris nous donne de la bonne glace. Elle agit au moyen de l'ammoniac, qui sert dans la machine depuis deux ans. Après le déjeuner, on passe au petit salon qui donne sur le lac. Un nuage s'efface au loin et le Fusiyamà montre sa tête majestueuse, presque aussi haute que le Mont-Blanc (4000 m.); c'est le plus grand parmi les volcans japonais. La scène est grandiose, mais madame préfère l'Europe et soupire après le retour.

Le bon M. Lanciares me conduit en barque sur la rive opposée. La navigation nous prend 3 h., et à un certain point, les vagues menacent de barrer le passage. De l'autre côté du lac, nous trouvons des bains d'une eau minérale fortement salée. Elle provient d'une sulfatare à quelque distance. Nous voudrions la visiter, mais le soleil baisse. Au retour, nous saluons M. le chargé d'affaires d'Angleterre qui, lui aussi, est venu chercher pour sa famille la fraîcheur dans ces montagnes, puis je reprends la route d'Ashinoyou. Je chemine extasié devant les beautés de la nature, lorsqu'un beau petit lapin vient à moi;

je me baisse pour le prendre, il s'effraie et rebrousse chemin ; je l'entends crier : une martre l'avait saisi et saigné. J'essaie de tuer le meurtrier qui s'enfuit et j'emporte mon lapin qui fera mon dîner de demain. Le soir, les chants, la musique, les danses des Japonais m'ont empêché de dormir la moitié de la nuit. La journée d'hier a été employée à écrire ces notes et à soigner un capitaine anglais. Je lui ai défendu les bains trop irritants pour ses nerfs, et l'ai soulagé avec les remèdes Mattei.

Samedi 3 sept. 1881.

Mon dernier journal me laisse à Ashinoyou. Je prends mon dernier bain avec regret, car j'en éprouvais du bien, et à 3 h., M. Lancières arrive dans son *kago* et nous voilà en route.

En redescendant la pente de la montagne, la vue dont on jouit sur la mer est merveilleuse. Nous faisons halte un instant à Miyanoshita où j'achète des photographies et divers objets en bois confectionnés dans le pays, et à 8 h. nous arrivons à Odawara. Là, le domestique de Lancières nous avait précédés, et le dîner était servi à l'*uciaja*. La chaleur était accablante, mais, selon l'usage du pays, des jeunes filles nous promènent l'éventail sur la figure. La femme du

consul russe était là, pour elle pas d'éventail : les femmes ici ne comptent pas. Après le déjeuner, nous montons dans une voiture du pays, espèce de char-à-bancs incommodé traîné par deux chevaux galeux. Après quelques kilomètres, un des chevaux s'abat ; on le relève, il s'abat encore ; alors après quelques essais infructueux, on le force à se relever en lui bouchant fortement le nez ; l'effort fait pour respirer le remet sur pied. On le change à la première station, et après une nuit de cahotement en tous sens, ce qui ne m'empêche pas de dormir, nous arrivons à 6 h. 1/2 à Kanagawa, près Yokohama. Là, après une demi-heure d'attente, nous prenons le chemin de fer qui, à 8 h., nous dépose à Tokio, où les *djinrikisha* du Ministre nous conduisent à la légation d'Italie.

Tokio, 4 sept.

C'est dimanche ; je prends un bain froid, fais ma toilette et cours à la messe. Belle petite église. Les missionnaires y arrivent de l'intérieur pour la retraite. Mgr Osouf, vicaire apostolique pour le nord du Japon, et Mgr Ridel, évêque de Corée sont présents ; peu d'Européens, quelques Japonais. Les filles de l'école chantent le *Gloria*

et le *Credo* avec la voix nasillarde de nos montagnardes des Alpes. Les églises, ici, ont les bancs dans les nef, le centre est occupé par les *tatamis* ou nattes sur lesquelles les Japonais se blottissent.

Je me rends encore, ici, à l'école des Sœurs de S.-Maur. Quelle patience avec leurs centaines de bébés ! Elles ont renoncé à la vie de famille, et par là, à quelques enfants : elles en ont le centuple.

Je retourne à la légation pour déjeuner, et, après un peu de repos, nous rendons visite à M. Roquette, Ministre de France. Il est en location dans un coin reculé de la ville, difficile à trouver. Les Russes, les Anglais, les Italiens ont construit pour leurs ministres de beaux palais.

Nous parcourons la ville en voiture. Tokio (Yedo), maintenant capitale de l'empire du Japon, compte plus de 900.000 habitants. C'était le siège du Shiogoon ou Taïkoun. Son palais était entouré de 7 lignes de murailles avec fossés. Ceux-ci sont remplis d'eau sur laquelle surnagent de belles fleurs de lotus rouges et blanches. C'est la fleur sacrée au Japon : car Bouddha est né sur l'une d'elles. Maintenant ces murs sont à moitié abattus, il ne reste plus que 5 enceintes, et le palais du Taïkoun a été brûlé. On

voit encore les jardins qui sont fort jolis, des forêts de grands bambous, des arbres gigantesques, des ruisseaux, des lacs, le tout fort accidenté et disposé avec art. Ils se développent sur un point culminant qui domine la ville. Le Mikado va y construire un palais pour lui, mais les ingénieurs sont en désaccord pour savoir s'il doit être en style européen ou japonais. Il paraît qu'on arrivera à une transaction; la partie réservée au Mikado sera japonaise; celle destinée à la réception des étrangers sera européenne.

La ville est sillonnée dans la partie basse par plusieurs canaux; les maisons, comme partout, sont en bois et papier avec un rez-de-chaussée ou un étage au plus. Les incendies en brûlent une partie tous les ans, et on en profite pour tracer des rues larges et droites. On a même construit un boulevard large de 30 mètres avec deux trottoirs de 7 mètres plantés de saules-pleureurs. Les maisons de bois y sont remplacées par des maisons de briques à un étage et par des *gadowns*. Quelques magasins renferment des objets curieux du pays, tels que porcelaines, laque, soie et dessins. Un immense bazar installé sur le modèle des grands magasins de Paris, renferme dans de grandes baraques toutes sortes d'objets à prix fixe marqués en lettres japonaises.

Les Européens ne peuvent s'établir que sur le terrain de la concession, spécialement réservé pour eux; là, sont quelques marchands avec des maisons à l'européenne, les missionnaires français, les Sœurs de S.-Maur et la mission protestante américaine. J'étais venu de S.-Francisco avec la dame missionnaire qui devait en prendre la direction. Son beau-frère, qui a fait le dictionnaire japonais, est en Europe et doit passer l'hiver à Nice. J'ai voulu rendre visite à la dame missionnaire; elle a sous sa direction un internat et divers externats en plusieurs quartiers; elle se plaint de ce que les Japonaises viennent nombreuses pour apprendre la Jangue anglaise, mais elles ne veulent que cela.

L'intérieur du pays est défendu aux étrangers; ils sont obligés, s'ils veulent aller quelque part, de se munir d'un passeport spécial sous la responsabilité des légations, pour les seules raisons d'étude ou de santé.



CHAPITRE II



Excursion à Nikko. — Industrie. — Agriculture. — Produits. — Le lac Tchiuchiengy. — Retour à Tokio.

Le lundi 5 septembre, à midi, mon passeport était prêt, et à 3 heures, accompagné par Monsieur Motono, interprète français de la *Boyeiki-Shokwai* (compagnie commerciale), nous partons pour Nikko. Nos *djinrikisha* doivent faire en 2 jours les 36 lieues. La première nuit, nous couchons à Sojo dans un *uciaja*; (c'est le nom de l'auberge japonaise). On me donne un habit du pays, espèce de robe de chambre à larges manches, tenue au corps par une ceinture. Je prends le bain toujours préparé dans les hôtels, et avec mes conserves, nous faisons notre cuisine.

Les Japonais sont artistes et poètes. Pas de maison sans dessins et poésies. Ils sont forts

aussi pour les sentences, et les placardent sur tous les murs. Je demande l'explication de celle qui est devant moi, on la traduit ainsi: « *A l'homme de cœur, tout est possible.* » Les dessins sont le lac ou la forêt ou la rivière ou la montagne voisine, avec quelques vers à côté qui en font ressortir les beautés, et parfois aussi quelque bon mot; souvent des boules en verre de couleurs diverses pendent au-devant de la maison; un bâtonnet suivi d'une bande de papier est suspendu au centre, le vent l'agit, et en fait autant de sonnettes.

Un petit gamin nous sert, il paraît tout étonné; c'est peut-être la première fois qu'il voit un Européen; il est ébahi devant nos habits, nos fourchettes, nos couteaux et nos serviettes; il nous regarde manger avec curiosité. Nous le questionnons sur l'autel qu'il a dressé et devant lequel il tient des fleurs, allume des chandelles et brûle des bâtonnets d'encens. C'est l'autel du Renard blanc, dieu pour lequel les Japonais professent une crainte respectueuse. Après le souper, on suspend un moustiquaire grossier, on étend par terre une couverture ouatée, et la tête appuyée sur un mignon tabouret de bois, surmonté d'un bourrelet (coussin japonais), nous prenons notre repos.

sur
celle
« A
essins
mon-
qui en
quel-
tre de
mai-
papier
en fait

étonné;
voit un
ts, nos
ttes; il
Nous le
devant
andelles
autel du
ais pro-
souper,
n étend
appuyée
nté d'un
ns notre



Femmes japonaises dans leur intérieur.



Mais le lendemain, 6 septembre, nous avons 24 lieues à faire, et à 3 heures, nous sommes sur pied. Les villages se succèdent à de courts intervalles, souvent même la route n'est qu'une longue rue. Partout le travail sous toutes ses formes : les hommes pilent le riz pour le blanchir ; les femmes filent la soie, le coton, et font la toile. La soie est filée par un système primitif ; la fileuse met dans un baquet d'eau chaude 5 ou 6 cocons, tient les fils sur le bout de son index de la main gauche, et avec la main droite tourne la roue qui reçoit le fil.

Le coton est d'abord battu par terre par un homme, au moyen d'une corde de violoncelle tendue comme sur une harpe, c'est le cardage ; puis, on le dispose en petits fuseaux que la femme file adroitement, en tournant une roue comme pour la soie. Avec ce fil, on fait la toile sur de petits métiers comme dans nos villages. C'est une toile assez grossière, mais solide. Les teinturiers, au moyen de gros chaudrons, la teignent au bleu d'indigo, laissant divers dessins en blanc, et parfois les armoiries de la famille à laquelle l'étoffe est destinée.

Ailleurs, on fait une cire végétale dans laquelle on passe plusieurs fois un cordon de coton ou de papier pour faire les chandelles japonaises.

Ici, on fabrique les souliers de paille pour les hommes et pour les chevaux ; ils se vendent deux sous la paire ; là, ces semelles de bois que les Japonais tiennent aux pieds, moyennant deux cordons dont le point de jonction est à l'orteil ; plus loin, on fait les paniers de bambous, les pipes, les pardessus de paille, les larges capelines, les ombrelles et parapluies de papier, les pinceaux à écrire, les éventails ; enfin, partout on travaille : la paresse n'est pas en honneur au Japon.

Dans la campagne, on coupe le riz et on en suspend les gerbes pour les faire sécher ; après, on les bat avec un fléau semblable aux nôtres. La campagne est partout parfaitement cultivée ; le riz occupe la plus grande place ; il entoure toutes les villes et tous les villages et ne donne pas ici les fièvres aux habitants, comme en Lombardie. A Verceil, à Pavie, on le sème comme le b'le, et à plusieurs reprises on doit extirper les mauvaises herbes ; en remuant ainsi le terrain détrempé, on produit les miasmes ; ici, on le sème en pépinière, puis on le transplante en rangées régulières par petits paquets sur une terre bien engrangée et bien préparée, et on ne passe qu'une seule fois pour sarcler. On a une qualité de riz qui vient au sec sur les montagnes avec

la seule eau de la pluie, qui tombe ici assez fréquemment. Les Milanais l'ont importé chez eux, mais il n'a pas réussi. Aussitôt que le riz est récolté, on sème en octobre le blé sur le même terrain, et on a ainsi 2 récoltes par an.

Le prix du terrain à bâtir, à Tokio, est de trente à quarante francs le mètre carré. A la campagne, le bon terrain à riz se vend environ 800 francs le *tam*, qui est de 1200 mètres carrés; chaque *tam* donne en moyenne trois *cocous* de riz. Le *cocou* est d'environ 200 litres et se vend de 40 à 50 francs, soit de 4 à 5 sous le litre ou le kilog. Pourtant le 1/3 de la récolte, soit un *cocou* par *tam* est dû pour la contribution foncière. On la payait anciennement en nature, maintenant on la paie en papier-monnaie, et comme celui-ci perd en ce moment 75 0/0, le gouvernement voudrait revenir au système des impôts en nature. Avant 1868, l'empereur était seul propriétaire du terrain; il était censé le concéder aux *daïmios* (seigneurs), moyennant certaines redevances. Ceux-ci percevaient en nature, du cultivateur, un *cocou* par *tam*. Après la révolution de 1868, les *daïmios* ont été indemnisés, et les paysans sont devenus propriétaires de leurs terrains. Ils les cultivent mieux et s'enrichissent. On plante aussi beaucoup de thé;

c'est un petit buisson dont on détache les jeunes feuilles au printemps; on les lave, on les roule, on les sèche, mais les Européens les brûlent encore dans des chaudrons à sec. Cette opération se fait en grand à Yokohama et à Kobé par des milliers de femmes. En été, par 40° degrés de chaleur, j'ai vu leur sueur couler abondamment dans les chaudrons, dans lesquels elles tournent rapidement les feuilles avec la main, au chant d'un refrain monotone. Si les *ladies* saavaient ce détail, elles pourraient prendre leur thé avec moins de goût. On plante encore assez de coton; c'est une petite plante, haute d'environ 50 centimètres, produisant une fleur jaune, forme campanule. En ce moment, les flocons de coton blanc sortent du fruit qui succède à la fleur.

On trouve partout de grandes plantations de *shoio*, plante qui ressemble à celle de nos haricots courts, mais dont on emploie seulement la racine pour faire le *shojo*, sauce japonaise qui entre dans presque tous leurs mets.

Comme légumes, on a le haricot, l'aubergine, la patate douce de diverses espèces, plusieurs sortes de raves et des racines que je n'ai jamais vues ailleurs.

Comme fruit: la grenade, une qualité de poires rondes, la prune, la pêche, le raisin, le *ouri*,

petit melon blanc, le melon d'eau, le *kaki*, fruit jaune, et la nèfle jaune. Mais tous ces fruits sont petits, mesquins, sans saveur ; en général, on les cueille verts, ce qui ne contribue pas peu à favoriser le choléra et la typhoïde qui sévissent tous les ans.

Les conducteurs de nos *djinrikisha* font deux lieues à l'heure. Ils sont nus, avec une grande capeline sur la tête, et ruissèlent de sueur. Lorsqu'ils rencontrent un puits, ils s'y abreuvent et continuent à courir. Environ chaque deux heures, ils s'arrêtent quelques minutes à un *uciaja* pour respirer, et à chaque 4 heures, ils prennent le riz et quelques légumes. C'est une vie bien dure, et pourtant ils sont contents. Leur petite voiture a été dessinée ici par un étranger, il y a 10 ans ; et maintenant, il y en a 400 mille dans le Japon. Mais l'homme n'est pas né pour faire le cheval ; les conducteurs de *djinrikisha* succombent presque tous de la poitrine à la fleur de l'âge. Leur tarif est ordinairement de 10 sous par heure.

Partout où on s'arrête, on nous apporte la petite caisse qui contient le feu et le crachoir pour la pipe ; puis, une tasse de thé microscopique, et pour le tout, on donne un sou. Dans tous les villages, les enfants courent après nous ; ils ont tous un bébé attaché sur le dos, ils nous

regardent et rient ; si je m'approche, ils s'éloignent et reviennent ensuite. Les femmes, avec leurs longues mammelles pendantes, arrêtent leur travail pour nous regarder ; nous disons à tous : *okaïo saïanardá*, ce qui veut dire : bonjour. Ils répondent avec beaucoup de politesse, et parfois se prosternent jusqu'à terre.

Nous remarquons encore des plantations de maïs ; ici, comme chez nous, on mange les épis qu'on fait rôtir. Je vois aussi du blé noir et du millet. Dans les courants d'eau, des roues hydrauliques font mouvoir des pilons qui blanchissent le riz. Le bambou occupe une grande place ; sur les montagnes, il croît sauvage comme de petits roseaux ; liés en faisceaux, ils servent de torches pour la nuit. Il y a la qualité de grosseur moyenne que nous avons dans nos jardins, et la grosse espèce qui atteint 10 mètres de hauteur, et une épaisseur ordinaire de 6 à 10 centimètres de diamètre ; j'en ai vu même de 20 centimètres. Le bambou sert à tout ; on en fait des paniers, des boîtes, des gouttières, des maisons, surtout dans les campagnes. On forme de grandes cages grillées ; on colle entre le grillage de bambou un mortier formé de terre et de paille de riz, et la maison est faite. Les pousses de bambou, grosse espèce, font un bon plat qui rappelle

le goût des champignons. Le bambou sert aussi à façonner toute espèce d'instruments de travail.

En fait de bétail, les Japonais n'ont que quelques chevaux et bœufs qui servent aux charrois. Le bœuf est bâté comme le cheval et conduit par un anneau de fer ou de corde passé dans le naseau. On a essayé l'élevage du mouton, mais sans succès. Il paraît que l'herbe trop dure coupe les boyaux de la bête, et pourtant le Japon est couvert de montagnes dont les pâturages se trouvent ainsi perdus; à peine le sixième du sol est en culture. A part quelques ours le Japon ne connaît pas de fauves.

Enfin la nuit arrive, et nous couchons à Koganci, dans les mêmes conditions que la nuit précédente. Mon compagnon se fait servir un souper japonais, composé de riz enveloppé dans une algue marine, sorte de lichen; de poissons séchés au soleil et de quelques légumes; il prend tout avec ses bâtonnets, mais le liquide est absorbé dans l'écuelle de bois laqué, et les objets que les bâtonnets ne peuvent saisir, sont poussés par eux de l'écuelle à la bouche.

Le 7 septembre, on se lève à 2 heures; on marche grand train sous une allée bordée de pins séculaires, et on déjeune à Utsunomiya. De là, nous passons dans une autre allée qui va

vers les montagnes, et nous la parcourons trois heures durant. Il n'y a pas de parc au monde qui ait une allée pareille ; elle est tortueuse et bordée de cryptomerias (espèce de sapins) gigantesques qui lancent leurs cimes aux cieux et entre-croisent leurs branches pour former un dôme de verdure grandiose¹.

Enfin à midi, nous arrivons à Nikko tout détrempés par la pluie. Nos hommes étaient épuisés et nous aussi. Nous dînons et visitons les temples, le parapluie à la main. Ce sont les tombeaux des Tycoons de la dynastie de Toku-gawa. Ils sont placés dans une magnifique forêt de cryptomerias. Toku-gawa est un héros pour les Japonais qui l'appellent leur Napoléon I. Il vécut au temps de Louis XIV. Sorti du peuple, il sut s'élever et accaparer le pouvoir. C'est lui qui bannit le christianisme du Japon et fit des milliers de martyrs. Sa dynastie s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le dernier Tycoon qui vit encore, quoique démissionnaire, à la suite des événements, est de cette famille.

A Nikko se trouve le tombeau du fondateur de cette dynastie et de son 3^{ème} successeur. Celui

¹ Le tronc de ces arbres a souvent plus de 2 mètres de diamètre.

du second est à Tokio. Ces tombeaux sont à côté de temples en bois richement sculptés, peints et dorés dans le style ordinaire du Japon. Un d'eux appartient au rite bouddhique, l'autre au rite shintoiste. Ils renferment de riches dons, tels que lampes, vases, chandeliers offerts par divers souverains. Les temples japonais sont toujours précédés d'une porte plus ou moins ornée ; celle qui précède ici un des temples est si compliquée de sculptures qu'on l'appelle la porte *du crépuscule*, parce qu'on dit qu'avant d'en avoir examiné tous les détails, la nuit arrive. La porte elle-même est une seule planche de bois de 2 mètres de large, laquée d'un beau noir. Une compagnie de soldats visite aussi les temples ; ce sont des convalescents de l'hôpital militaire établi à Nikko. Des pèlerins arrivent de toutes parts, le bâton à la main ; ce bâton est long comme ceux des touristes de la Suisse, garni à son extrémité d'anneaux qui font clochettes. Ils s'approchent d'un temple, et l'un d'eux tire trois fois le cordon qui frappe sur une espèce de disque pour attirer l'attention du Dieu ; ils font une courte prière, et le groupe part vers l'autre temple. Les pèlerinages sont dans les mœurs japonaises ; il y a des pèlerins qui font imprimer une prière à mille exemplaires, et ne

sont contents que lorsqu'ils ont épuisé le paquet en collant un exemplaire à mille temples différents.

L'homme a cru faire de belles choses dans les temples de Nikko, mais la nature en a fait d'incomparablement plus belles dans la forêt qui les couvre.

Les bonzes vendent des prières et des images: telles prières préservent de la maladie, telles autres de divers malheurs. J'ai voulu voir un des principaux bonzes; il est secrétaire de l'association qui s'est formée à Tokio, pour la conservation de ces monuments. En ma qualité de membre d'une société historique, je pouvais arriver jusqu'à lui. Il était couché (j'allais dire dans son lit, mais il n'y a pas de lit ici); il se lève. Il arrive avec sa tête rasée et enveloppé dans de beaux habits sacerdotaux; il nous offre le feu, le tabac et le thé, puis nous causons sur les monuments de Nikko. Je lui demande si les bonzes de sa caste se marient; je savais que les Shintoïstes sont mariés. Il est Bouddhiste; il me répond que le bonze doit vaincre toutes les passions, et que, entre les passions, l'amour est la plus puissante; c'est pourquoi, il ne se marie pas. Je lui demande si les prêtres de sa caste peuvent manger de la viande; il me répond négativement: « Nous n'aimerions pas être tués, ajoute-t-il;

ainsi nous ne devons pas ôter la vie aux animaux;» je réplique que, en effet, il en était ainsi avant le déluge, mais après le déluge, la terre dégradée par les eaux n'a pu conserver aux hommes la même longévité; c'est pourquoi, Dieu, pour le fortifier, lui a permis de manger la chair des animaux et a conduit Noé à inventer le vin. L'excellent homme montra de l'étonnement, il ne connaissait pas cela. Notre conversation aurait duré longtemps, mais je m'endormais de fatigue; nous gagnâmes donc l'*uciaja* pour souper et dormir.

Le lendemain, *8 septembre*, nous comptions partir à 4 heures du matin, en *kago*, pour une excursion dans les montagnes, mais il plut toute la nuit, et à 8 heures, nous dormions au son de l'eau tombante. A 9 heures, la pluie cesse, nous déjeunons et partons pour le lac Chiuzenji, à 3 lieues sur les monts. La nature est magnifique, les torrents grossis sont impétueux, on se croirait sur le gave de Cauterets. Mes porteurs ont demandé à être quatre, se relevant fréquemment; il y a des montées de 40 degrés. En route, nous admirons les belles cascades de *Hōdō* et de *Hanna*, et vers 4 heures, nous arrivons au lac. Un brouillard en couvrait la beauté. Nous montons en barque, et au milieu du lac, je

pike une tête ; après quelques brassées, je remonte sur la barque, mais à ce moment, un déluge arrive et inonde mes vêtements ; je les mets trempés, et nous gagnons la rive pour les changer contre un vêtement japonais. Un peu après, le brouillard se dissipe et laisse voir une belle nappe d'eau, large d'une lieue, longue de trois, découpée en contours gracieux, entourée de collines boisées, *beautiful-scenery*, aurait dit un Anglais. Nous l'admirons longtemps, pendant qu'on nous prépare le souper, puis après le repas, repos bien goûté.

Le lendemain, nous renonçons à la course aux bains sulfureux d'Yumoto ; je tiens à rentrer le samedi soir. Nous longeons les baraques qui servent aux pèlerins à l'occasion d'une fête à un temple voisin, et, redescendant la montagne, nous arrivons à la cascade de Ké-gou. Pour jouir de la perspective, nous descendons, sur les flancs d'un précipice, des escaliers rapides ; si le pied glisse, on nous repêchera 500 mètres plus bas dans le torrent.

Revenus à Nikko, Monsieur A... marchand de soie de Turin, qui est venu chercher ici la fraîcheur, nous fait préparer par son cuisinier un bon déjeuner piémontais : truites, *risotto* à la milanaise, *butirro* de Milan et vin de Bordeaux. Ainsi

réconfortés, nous reprenons nos *djinrikisha* et venons coucher à Utsunomiya. Notre *uciaja* est assez vaste; un étage sur rez-de-chaussée, et une cour centrale qu'entourent les galeries des chambres; selon l'habitude je me rends au bain: il était occupé par des hommes et des femmes, et je demande un bain séparé: après un quart d'heure on vient me dire qu'il est prêt, on l'avait placé au milieu de la cour: j'eus de la peine à obtenir qu'on le transportât à un autre lieu, hors la vue du public: cette population simple et naïve ne peut comprendre nos règles de convenance.

Samedi 10 septembre.

Nous n'avons qu'un jour pour parcourir les trente lieues qui nous séparent de Tokio: impossible à nos hommes de les faire en si peu de temps; nous prenons un omnibus japonais. Mon interprète avait trouvé en route son oncle et une famille de ses amis. Nous prenons pour nous toute la voiture; les chevaux rogneux sont changés chaque heure, et nous pourrons arriver.

A 6 heures, notre voiture se met en route. Comme toutes les voitures au Japon, elle a son *betto*: un homme qui court devant les chevaux pour faire garer les gens. J'avais voulu prendre place sur le siège à côté du cocher, pour être

plus libre et pouvoir mieux jouir de la vue ; mais c'est la place du *bétto* qui s'y repose un instant quand il est fatigué. Je l'ignorais ; il vient pour se placer à côté de moi, je le renvoie. Sans se plaindre, il va humblement se placer debout sur le marchepied de derrière. Malgré son sale vêtement, il avait l'air distingué d'un gentilhomme ; j'eus compassion de lui et je l'invite à venir prendre sa place ordinaire. Il vint en effet, mais auparavant il revêt un bel habit neuf et reprend le sale lorsqu'il descend pour courir. Il y a souvent dans les enfants du peuple une délicatesse qu'on ne trouve pas toujours chez les grands personnages.

En *djinrikisha*, le voyageur est seul, il ne peut parler avec le voisin, mais en omnibus, on peut converser. Un de nos compagnons de voyage a été attaché à l'ambassade japonaise à Londres. Il parle l'anglais et Motono le français. Je peux savoir par eux quelque chose des usages de ces populations. A la naissance, les Japonais réunissent les parents, et le troisième jour, ils donnent le nom à l'enfant. Pour la naissance, comme pour le mariage, c'est le père ou le plus autorisé des parents qui fait fonction de prêtre. Quant au mariage, d'ordinaire les futurs ne se connaissent pas, ils n'ont qu'une entrevue. A la cérémonie n'assistent que les parents des deux familles,

les amis sont reçus le lendemain ; la mariée se noircit les dents. Le lien matrimonial, ici, est bien fragile. A la mort, le bonze, de par la loi et la religion, doit présider les funérailles. Le cadavre est ordinairement brûlé au cimetière, et les parents recueillent les os carbonisés. Les classes élevées pratiquent la sépulture. Cette intervention des bonzes crée des difficultés aux chrétiens ; l'autorité centrale est tolérante, mais à l'intérieur, les magistrats le sont moins, et font quelquefois déterrer les cadavres, ensevelis chrétiennement, pour les enterrer avec la présence des bonzes. Les anciennes lois de proscription contre les chrétiens existent toujours, et les traités avec les nations européennes sont muets sur ce point. Dans un village j'ai eu occasion d'assister à un enterrement. Le bonze, la tête rasée et vêtu d'habits sacerdotaux assez semblables à ceux de nos prêtres, précédait le convoi ; les parents, en signe de deuil, étaient vêtus de blanc ; on portait des fleurs, des chandelles, des lanternes, des lampes, puis venait le mort enfermé dans une caisse et porté par 4 hommes suivis des amis. Je suis le convoi jusqu'au cimetière ; là, on pose le cadavre sur un banc de pierre, et les ustensiles sacrés sur un autel également de pierre. Le bonze, après plusieurs prières, s'approche du mort et

lui offre une écuelle de riz cuit, des bonbons et du thé en feuilles. Il ajoute des prières en forme de lamentation, passe la main en sens divers sur le cercueil, le tout à peu près comme chez nous quand on bénit; puis il prend place dans son fauteuil. Il sonne de temps en temps une clochette, continue ses prières un quart d'heure, salue et s'en va. Alors, on pose le cercueil sur quatre branches de pin fraîches, étendues sur un fossé; on l'entoure de branches sèches, on pose dessous de la broussaille et des paquets de bambou: un quart d'heure après la caisse est brûlée, le cadavre est en flammes et les os craquent; les parents se retirent en emportant quelques morceaux d'os carbonisés. Si, dans toutes les retraites, on pouvait offrir pareil spectacle, la méditation sur la mort serait plus facile!

La famille est basée sur l'autorité paternelle la plus absolue; le père est obéi même quand il commande contre nature; il a liberté de tester, mais il en use rarement; le droit d'aînesse existe de fait dans sa plénitude; pas de dot pour les filles; mais l'ainé assiste les parents malheureux. Les enfants sont nombreux et bien traités. On a dit que les Japonais considèrent leurs deux premiers enfants comme chargés de porter les autres; en effet, on voit tous les bébés avec un autre bébé

sur le dos, jouer à toutes sortes de jeux. L'adoption est pratiquée sur une vaste échelle; on adopte avec toute facilité; lorsque l'aîné est une fille, le beau-fils est adopté et a le droit d'aînesse.

Les ouvriers ne sont pas beaucoup rétribués; un garçon de ferme est nourri et reçoit 15 à 20 francs par mois; à la ville, il gagne de 30 à 40 sous par jour; la femme un tiers en moins.

Avant 1873, les Japonais avaient l'année lunaire comme les Chinois; depuis, ils ont adopté le calendrier Grégorien. Ils ne connaissent pas les jours de notre semaine, ni la division de nos heures, mais ils l'apprennent peu à peu. Avant, ils se reposaient un jour sur 6; maintenant ils se reposent le dimanche. Leurs fêtes chômées sont assez nombreuses et durent quelquefois plusieurs jours. Elles ont pour objet la mémoire de quelque grand empereur ou impératrice. Les Japonais aiment les fêtes, les danses et les plaisirs. A Tokio, presque chaque jour, un quartier a la fête de son temple. Il y a 2 ères pour les Japonais: l'ère de la dynastie qui remonte à 2700 ans, et l'ère de quelque événement marquant; ainsi, en ce moment, ils datent leur ère de la révolution de 1868 et comptent l'an treize.

Mais, tout en causant, nous sommes arrivés à la rivière de Kanagawa (gawa signifie rivière

comme gave dans les Pyrénées). Nous la traversons en barque pour dîner dans un *uciaja* sur l'autre bord. Les Japonais qui étaient dans ma voiture sont dans la même chambre que moi. Je leur offre de mes provisions et ils ne peuvent comprendre que je commence toujours par les dames, mais celles-ci y sont fort sensibles, et une d'elles, femme d'un banquier, se le rappellera pour m'inviter chez elle à Tokio et m'offrir un thé avec danse et musique au Cercle des nobles. Enfin, à 6 heures du soir, par une forte pluie, la voiture nous dépose dans un quartier de Tokio, d'où j'ai une heure de *djinrikisha* pour gagner la Légation. Après le dîner, j'avais bien besoin de repos, mais je n'étais pas habitué aux veilleurs qui rôdent sans cesse autour de la maison en battant l'un contre l'autre deux morceaux de bois. On dit que ce bruit est destiné à effrayer les voleurs ; d'autres prétendent que c'est pour assurer le propriétaire que les veilleurs sont à leur poste ; pour cela, ils l'empêchent de dormir. Quant aux voleurs, ils vont du côté où le bruit ne se fait pas entendre, et parfois ils garottent le veilleur et continuent à battre les deux morceaux de bois autour de la maison, pendant que les compères la dévalisent.

Le lendemain, *dimanche 11 septembre*, après la messe, les Pères me retiennent à dîner. Me

trouvant à côté de Monseigneur Ridel évêque de Corée, j'en profite pour lui demander quelques détails sur sa mission. Le christianisme est interdit en Corée; les étrangers en sont bannis. Les missionnaires n'y ont point de poste fixe; déguisés en Coréens, ils visitent les chrétiens, et souvent, lorsqu'ils sont surpris, ils sont obligés de fuir ou de se cacher. Monseigneur a été pris une fois, mis en prison et a risqué sa tête; mais c'est un homme fort courageux, à trempe militaire. Les chrétiens étaient au nombre de 25 mille environ, mais la dernière persécution, qui vient de faire beaucoup de martyrs, en a fait apostasier à peu près le tiers.

Au Japon, Monseigneur Osouf, vicaire apostolique pour la mission du Nord, a 10 postes et environ 3000 chrétiens. Dans l'intérieur, les missionnaires parcourent le pays ou séjournent dans les villages, moyennant passeport, et comme professeurs de langue française. Les Sœurs de S.-Maur sont à Tokio et Yokohama avec 600 enfants. Lorsqu'elles sont grandes, si elles rentrent dans leurs familles, elles ont bien de la peine à obtenir de vivre chrétientement. Il faudrait ici Don Bosco avec ses garçons et ses métiers pour préparer, aux filles des Sœurs, des maris chrétiens, et par là, des familles chrétiennes.

CHAPITRE III

**Le papier japonais -- le papier-monnaie --
le typhon — l'armée.**

Tokio, 12 septembre 1881.

Ce matin, M. le ministre d'Italie, avec son amabilité habituelle, a voulu me montrer les merveilles du papier japonais. M. Tokouno, directeur de la fabrique d'Oji, appartenant à l'Etat, avait été prévenu et nous attendait. Nous traversons la ville de Tokio, parcourons la campagne sur une route bordée de plantations de thé, de coton, de plantes à laque, d'indigo et de divers légumes et pépinières. Au bout d'une heure, la voiture s'arrête à la porte d'un magnifique établissement: on se croirait dans l'usine d'Europe la mieux entendue et la plus perfectionnée. Autour d'une vaste cour se développent,

au rez-de-chaussée, de grandes salles bien éclairées et bien aérées ; certaines parties ont un premier étage. Dans ces salles, 400 jeunes filles et 100 ouvriers sont occupés à la fabrication du papier. Une machine à vapeur de la force de 40 chevaux donne le mouvement aux roues et aux cylindres ; partout l'ordre le plus parfait, le silence et l'application au travail. Autant que possible, séparation des sexes et surveillance multipliée, exercée par les anciens.

Nous suivons les diverses opérations. Ici est la matière première, l'écorce du *Mitsu*, petit arbuste de la hauteur de trois mètres environ, dont les rameaux poussent par divisions et subdivisions de trois. Cette écorce est rendue malléable dans l'eau chaude, puis de jeunes ouvrières, avec une lame effilée, en retranchent tous les petits nœuds ; on la jette ensuite dans les réservoirs où les roues la broient, l'eau courante la lave, et, entre les opérations, le triage des plus petites parcelles étrangères est fait soigneusement par des ouvrières attentives. Les fibres, réduites à l'état de suspension dans l'eau filtrée, arrivent enfin dans des bassins dans lesquels la jeune ouvrière plonge un tamis métallique et le relève en égalisant par le mouvement la première couche qui s'y dépose ; elle plonge ainsi son tamis cinq ou

six fois ou plus, selon le nombre de couches qu'elle veut avoir et l'épaisseur qu'elle doit donner au papier. Le tamis est alors renversé sur une pièce de drap ou de coton et on y dépose la feuille de papier; une seconde feuille est préparée et déposée de la même manière jusqu'à ce que le paquet, devenu assez gros, est porté sous les pressoirs hydrauliques ou à main, qui feront sortir l'eau.

Les feuilles sont retirées, collées sur un bois et déposées dans des chambres chauffées à 50 degrés; là elles sèchent, puis on les décolle et le papier est prêt. Pour le ministère des finances, les feuilles sont plus fortes et portent certaines empreintes comme nos papiers timbrés d'Europe. Les feuilles ordinaires pour le commerce sont assez fortes pour que, tenues suspendues par les 4 coins, un homme des plus lourds puisse s'y tenir debout, sans crainte de les voir briser. L'essai a été fait avec succès par Monsieur Lanciares et par moi, et nous ne sommes pas des plus légers.

Dans un autre compartiment, les feuilles de papier sont réduites en cuir du Maroc ou de Russie; des teintes les plus brillantes sont passées dessus et l'imbibent complètement, puis le vernis est superposé et les feuilles, roulées en

cylindre entre d'autres feuilles chagrinées, sont soumises à une pression latérale qui leur donne la forme du chagrin le plus parfait et aux grains les plus variés. Quelquefois, avant le chagrin, elles reçoivent des dessins d'oiseaux ou de fleurs aux couleurs les plus vives, et chagrinées ensuite, forment des nappes, des tapis, des couvre-pieds, des rideaux ravissants.

On a essayé avec succès de substituer des courroies de papier aux courroies de cuir ou de caoutchouc pour la transmission du mouvement des machines à vapeur, et nous les avons vu fonctionner parfaitement.

A côté du papier japonais, on confectionne le papier à l'europeenne, au moyen de la paille de riz. Dans un établissement non loin du premier, la paille est hachée, mouillée, broyée par les roues, lavée et réduite en pâte, le tout au moyen d'un moteur hydraulique. La pâte ainsi préparée et blanchie au chlore est portée à l'usine où elle passe sous les cylindres et sort en rouleaux sans fin, d'une blancheur et d'une finesse incomparables. Le papier, au sortir du rouleau, est découpé en diverses grandeurs, glacé et disposé en rames pour le commerce.

A onze heures et demie, nous entrons dans le salon de réception, vaste et belle pièce dans

laquelle Monsieur le Directeur nous a préparé un somptueux déjeuner à l'europeenne. Avec une grâce parfaite, il dispose les places selon l'étiquette d'Europe et fait les honneurs de la table. Deux des employés supérieurs de l'Usine, dont un parlait le français, prenaient part au repas, ainsi que les deux interprètes de la Légation italienne ; il fut donc facile d'établir la conversation avec M. Tokouno, qui ne parlait que le japonais, mais le plus grand secours nous venait de M. Chiossone, célèbre graveur italien qui prépare les gravures pour la fabrication du papier-monnaie. Cette fabrication est aussi sous la direction de M. Tokouno, et le contact de plusieurs années entre celui-ci et M. Chiossone a établi entre les deux un tel courant de sympathie, d'estime et d'amitié qu'ils se sentent nécessaires l'un à l'autre.

Monsieur le ministre d'Italie remercie et complimente M. Tokouno, et lui rappelle volontiers qu'il a toujours été si bienveillant et si aimable pour ses compatriotes que son Souverain a cru devoir l'en récompenser par la décoration de la Couronne d'Italie.

Je profite des nombreux interprètes pour demander des renseignements sur l'organisation du travail.

Les ouvrières sont reçues à l'âge de 14 ans et signent un contrat qui les lie pour la vie à l'établissement. Ce lien cesse en cas de maladie, de mariage ou de toute autre force majeure. Elles reçoivent trois vêtements blancs en toile, uniforme de l'usine, et on les remplace à mesure qu'ils sont usés. Le salaire de début est de 7 *cens* (35 centimes) par jour, et il augmente avec l'âge, la conduite, l'assiduité. Après un certain temps, celles qui se distinguent par leurs bonnes qualités reçoivent un petit galon qu'elles portent sur l'uniforme au côté gauche de la poitrine; elles montent ainsi en grade jusqu'au cinquième galon, après lequel elles gagnent une médaille qui les constitue surveillantes. Les paresseuses sont traitées paternellement et leur défaut est vaincu par l'exemple des plus travailleuses, à côté desquelles elles prennent place. Les plus anciennes portent un costume noir et sont contre-maîtres.

Il en est de même pour les ouvriers, mais ceux-ci portent le galon sur l'épaule, et ces galons varient de couleur selon les ateliers.

Les heures de travail sont ainsi réglées: entrée à 7 heures du matin; à 9 heures, 20 minutes de repos; les ouvriers trouvent à ce moment à l'établissement le thé et le tabac, car ici tout

le monde fume. Les ouvriers et les ouvrières ont chacun leur réfectoire séparé.

Le travail reprend à 9 heures 20 m. et est suspendu de nouveau de onze heures et demie à midi, pour le déjeuner, qui a lieu dans les réfectoires; il est repris à midi et suspendu de nouveau à 1 heure 40 minutes pour recommencer à 2 heures. A quatre heures et demie, la journée est finie: les travailleurs quittent leur costume, reprennent leurs habits dans les vestiaires respectifs et rentrent dans leurs familles.

Ceux qui le désirent s'arrêtent pour les cours élémentaires qui leur sont faits gratuitement. Ainsi la journée se réduit à un peu plus de 8 h. de travail.

Le Dimanche n'est pas connu au Japon, mais chaque deux semaines les ouvriers ont la moitié du samedi libre et chaque 4 semaines un dimanche entier.

M. Tokouno aime ses ouvriers et en prend soin; il a formé pour eux des institutions multiples. Une société de secours mutuels fonctionne en leur faveur et fournit gratuitement aux sociétaires médecin et médicaments. Une caisse d'épargne, au moyen de l'intérêt capitalisé chaque trois mois, leur donne, sur les sommes déposées, un intérêt de 10 0/0 et les économies s'élèvent déjà à quarante

mille yens (200 mille francs). La fabrique ne date que de quelques années, les ouvriers sont tous jeunes ; ils auront sans doute plus tard une caisse de retraite pour la vieillesse ou les infirmités.

Le côté moral n'est pas négligé. Les ouvriers ou les ouvrières, dont la conduite ne se maintient pas irréprochable, après avertissement, sont renvoyés sans bruit et remplacés.

En Europe, les industriels ont trop souvent organisé leurs usines au seul point de vue de leur profit pécuniaire, sans aucun souci du bien-être matériel et moral de la famille ouvrière. Il en est résulté des désordres graves : la plainte des ouvriers et la guerre entre le capital et le travail qui pèse partout avec de terribles menaces.

Un industriel courageux a trouvé dans son cœur un remède à ces maux. M. Léon Harmel, filateur au Val-des-Bois près Reims, a aimé ses ouvriers, il en a pris soin comme un père de ses enfants, il a créé en leur faveur des associations et des institutions multiples pour parer aux besoins de leurs âmes et de leurs corps. Les ouvriers à leur tour ont aimé le patron, et la paix sociale s'est faite sur le terrain de la charité.

A l'autre bout du monde, M. Tokouno, un autre homme de cœur, a établi du premier coup dans ses usines la plupart des mêmes institutions, et

il évitera ainsi la guerre sociale qui menace en Europe le monde du travail.

M. Tokouno a de grandes et hautes pensées, et il comprendra certainement le Manuel de la Corporation chrétienne, œuvre de M. Léon Harmel que j'ai promis de lui envoyer.

Chemin faisant, il aura à lutter avec des difficultés nouvelles ; déjà il s'aperçoit que l'esprit de soumission, si universel dans les populations asiatiques, va diminuant ici par l'effet des institutions nouvelles et par le travail de la presse. 270 journaux ou Revues existent déjà au Japon et les feuilles quotidiennes ne coûtent que 5 à 6 francs par an. M. Tokouno nous disait que l'ouvrier y puisait un commencement d'instruction qui le rendait orgueilleux, mais il espère qu'une instruction plus solide le ramènera au vrai. Dans ce but, il a établi des écoles gratuites pour ses ouvriers : il ne s'est pas contenté de gémir sur les difficultés des temps, mais en homme pratique, il a vu le mal, et a organisé le remède.

Avant de quitter l'Usine, M. Tokouno nous a fait cadeau de magnifiques échantillons des plus beaux produits de sa fabrication et nous avons pris congé de lui, enchantés de son parfait accueil et de son grand cœur. Un pays qui a de tels hommes peut avoir confiance dans l'avenir !

13 Septembre.

Ce matin nous nous sommes rendus dans un des quartiers de la ville de Tokio, à la fabrique de papier-monnaie. Là, mille ouvriers et ouvrières sont occupés aux divers travaux et divisés en 4 sections : Fabrication des produits chimiques, encres, couleurs, etc. — Gravure sur cuivre, acier, pierre, etc. — Imprimerie et ses annexes. — Contrôle.

Nous arrivons au moment où le sifflet de la machine annonce le repos de 9 heures. Nous voyons les ouvriers défiler en bon ordre et entrer dans leur réfectoire ; puis viennent les ouvrières, qui se dirigent vers le leur. Nous les y suivons pour les voir prendre leur thé et fumer leur pipe ; là, le silence n'est plus obligatoire, mais l'ordre le plus parfait ne cesse de régner. Quelques-uns, peu habitués aux chaises et aux tables, prennent leur posture nationale et croisent les jambes sur les bancs.

Le repas fini, nous parcourons les ateliers. Partout l'espace, l'air, la lumière et propreté irréprochable ; ici des cylindres, que meut la vapeur, broient les couleurs les plus fines ; là, les graveurs manient avec habileté les délicates

machines de réduction ; ailleurs les produits sont soigneusement vérifiés et contrôlés. Les billets de 10, 20, 50 cens (le cens vaut 5 centimes), de 1, 5, 10, 20, 50 yen, portent des inscriptions japonaises, et quelques-uns sont ornés des portraits des héros de la nation, gravés par M. Chiossone.

Les premières commandes avaient été faites en Allemagne, mais il s'est trouvé que certaines couleurs disparaissaient lorsque le billet était soumis pendant une demi-heure à un bain d'eau, mélangée de cendre. On a découvert de meilleures couleurs résistant sans altération pendant 50 heures dans un même bain ; c'est pourquoi, l'administration retire les billets de fabrication allemande et les remplace par ceux de sa propre fabrication.

Dans le compartiment de l'imprimerie, nous voyons avec étonnement le grand nombre de cases réservées aux caractères japonais et chinois; ceux-ci, en effet, sont au nombre de plusieurs milliers. Il en résulte pour la lecture, l'écriture et la composition, des difficultés qui disparaîtront le jour où les Japonais, avec leur esprit d'innovation, les auront remplacés par les caractères européens, plus réduits et plus faciles.

La fonderie des caractères fonctionne dans l'établissement sur une vaste échelle.

A côté de l'imprimerie, nous avons visité la fabrique des machines. La fonte des pièces, leur polissage, tournage, rabotage et autres opérations, se font comme dans nos meilleures fabriques d'Europe. La plupart des machines qui fonctionnent dans les deux établissements ont été faites ici sous la direction de M. Tokouno, et pourtant ce monsieur était un homme d'armes, un ancien *Samouraï*, qui n'avait jamais connu la mécanique. Les machines d'Europe lui ont servi de modèle, et il affirme que l'homme de forte volonté peut ce qu'il veut.

Une des parties les plus intéressantes de l'établissement est la fabrication des papiers-cuir. Ils sont disposés en rouleaux comme nos papiers d'Europe ; le dessin est calqué sur le papier au moyen d'un cylindre en bois qui le contient et sur lequel le papier mouillé est frappé avec de petites brosses. Ensuite, on le sèche, on passe le fond ou bien on applique les feuilles d'or ou d'argent ; les ouvrières donnent les dernières couleurs au pinceau, et il en résulte des tapis d'une grande beauté, pour les parquets des salons, mais ils ne peuvent servir que pour le Japon, où les habitants se déchaussent pour entrer dans les appartements.

Pour l'exportation, on fait un superbe papier à coller destiné aux salons et salles à manger de luxe.



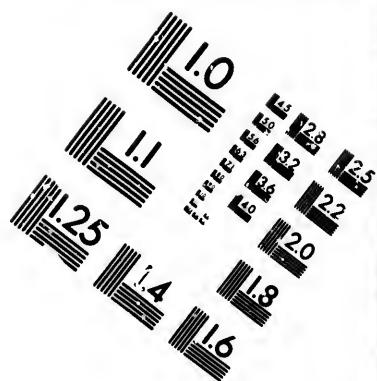
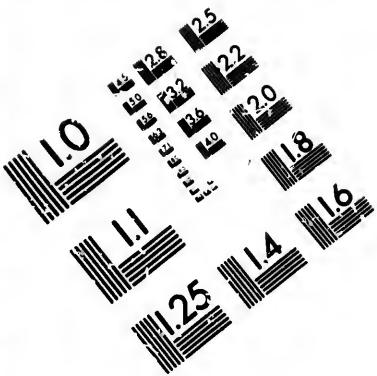
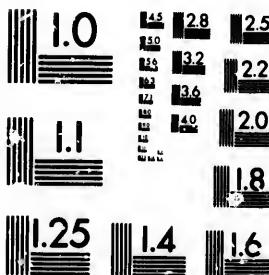
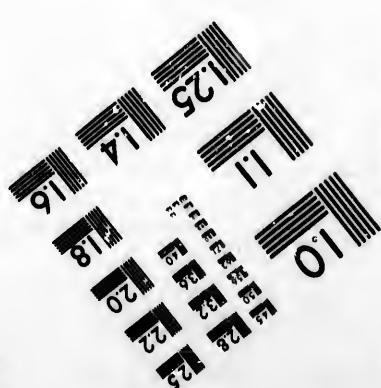
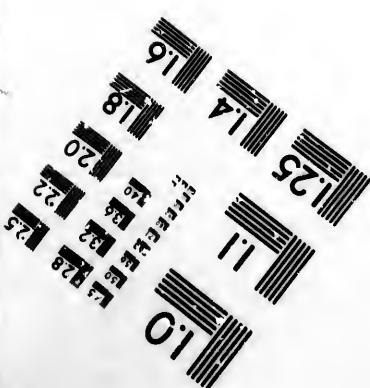


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



611



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

1.0
1.5

En dernier lieu, nous avons visité un établissement complet de photographie, où les portraits et les paysages sont exécutés avec une grande netteté et coloriés à la perfection. M. Tokouno a eu l'amabilité de faire photographier le groupe des visiteurs ; nous avons voulu qu'il y figurât au centre, et ce sera un beau souvenir de notre visite.

Un déjeuner exquis nous a ensuite été servi, et en guise de récréation, le Directeur nous a fait donner par les douze *policemen* attachés à l'établissement, un assaut d'armes, suivi d'une lutte japonaise.

Dans le premier exercice, les combattants se portaient des rudes coups de tranchant et de pointe, parés avec habileté ; mais à chaque passe, ils poussaient des cris sauvages vraiment effrayants. Dans le second exercice, les lutteurs savaient saisir si bien l'adversaire, soit au corps, soit aux bras ou aux jambes, qu'ils le soulevaient en l'air pour le laisser retomber lourdement sur le plancher ; il me semblait qu'ils devaient en avoir tous les os disloqués.

Les Usines que nous avons visitées hier et aujourd'hui travaillent, non-seulement pour le compte du Gouvernement, mais on y exécute aussi les commandes privées, ce qui assure un

revenu à l'Etat. Ce sont des usines modèles, et l'étranger qui les visite, en rapporte la meilleure impression.

Après avoir pris congé de M. Tokouno, nous sommes passés à la fabrique de laques de M. Nokayama, ancien consul japonais à Milan. On y fabriquait un mobilier pour un prince de la famille impériale. Les fauteuils, sofas, dormeuses, chaises, tables, avaient reçu cinq couches de laque, et on y tracait les dessins de feuilles d'or qui en relevaient l'effet. La solidité est telle que l'air, la pluie, le soleil ne peuvent l'altérer. Nous avons questionné sur le temps et le prix; on nous a répondu qu'on pouvait, en se pressant, faire un fauteuil dans 3 mois, et que son prix était de 100 yen (environ 330 francs), y compris l'étoffe brodée de soie qui devait le recouvrir.

La laque est le produit résineux d'un arbre spécial au Japon; on la vend dans de petites écuelles, et elle est d'un noir parfait et luisant. On peut, par le mélange, la réduire à diverses couleurs.

On nous conduit dans le *Godawn*; on appelle ainsi le magasin construit pour mettre les marchandises à l'abri du feu. Dans un pays où toutes les maisons sont en bois, les incendies sont

fréquents et terribles. Bien souvent ils détruisent des quartiers entiers et brûlent dans une seule fois, comme l'hiver dernier, plus de 20 mille maisons. Il est bien vrai que ces maisons sont de bois et de papier et qu'elles sont reconstruites au bout de 20 jours, mais il n'en est pas moins vrai que 50 mille personnes se trouvent d'un seul coup à la rue, et que, sans la simplicité des mœurs du pays qui fait que chacun se case chez le parent, l'ami ou le voisin, les misères seraient inexprimables.

Les marchands qui pensent à sauver leurs marchandises les placent dans des constructions en briques dont les fenêtres et les portes sont en fer: si le quartier brûle, le feu ne peut avoir prise sur de tels matériaux.

Dans le *Godawn* de M. Nokayama, nous trouvons un ensemble de jolis objets de laque dont quelques-uns arriveront à nos amis, en souvenir. On nous montre aussi des laques antiques, d'une grande beauté, mais d'un prix fort élevé. Dans cette fabrique, nous avons encore vu sculpter des vases de bronze d'un travail japonais fort compliqué et fort cher.

Le soir, M. le Ministre d'Italie a eu la bonne pensée de réunir à sa table bon nombre de représentants des meilleures maisons de commerce

de France et d'Italie ; c'était pour moi une excellente occasion de faire connaissance avec les gens d'affaire et d'en avoir d'utiles renseignements. Ils s'accordent à dire que le commerce est en souffrance dans ce pays ; les soies pour l'exportation, par suite de la concurrence des compagnies japonaises, se vendent ici à un prix supérieur à celui qu'on peut en trouver sur les places d'Europe. L'importation a dépassé les besoins et subit en ce moment une perte moyenne de 15 0/0.

L'Européen reconnaît en général dans le Japonais beaucoup moins d'aptitudes commerciales que dans le Chinois ; c'est un peuple de poètes et d'artistes comme en Italie. Peu d'exactitude dans les livraisons, souvent des fraudes dans la qualité. Espérons que, avec son intelligence, le négociant japonais arrivera bientôt à comprendre que la meilleure condition de réussite dans le commerce, est l'honnêteté et la ponctualité.

Cinq ou six compagnies commerciales japonaises se sont formées récemment dans le but d'opérer directement avec l'Europe et de s'affranchir de l'intermédiaire des courtiers européens établis à Yokohama. La lutte est vive en ce moment ; ceux-ci s'en plaignent, mais on ne saurait

faire un reproche fondé aux Japonais de vouloir s'émanciper ; reste à savoir si, par leur éducation commerciale, ils sont arrivés à la majorité ; c'est ce que les faits diront.

Parmi les spécialités de ce pays, il m'a été donné cette nuit de voir la plus terrible : le typhon, qui s'abat sur ces îles vers les équinoxes. Un vent, auprès duquel notre mistral paraît bénin, s'est levé tout à coup et a ébranlé la maison ; des gouttières et plusieurs portes ont volé en éclat, la toiture a été emportée à la maison voisine. M. le Ministre d'Italie, qui connaît cet ennemi, parcourt en personne les appartements et fait fermer hermétiquement toutes les ouvertures. Le matin, nous trouvons dans le jardin des arbres brisés, d'autres déracinés et nous sommes heureux que les toitures ne soient pas venues sur nos têtes. Malheur aux navires en mer ! Toutefois, en parcourant la ville, je trouve les maisons debout, et on en déduit que, quoique plus long, ce typhon a été moins violent que celui du 4 octobre dernier, qui enleva 4.000 maisons. La Légation d'Italie faillit être écrasée par le renversement du mât qui porte le drapeau.

Cette Légation est près de la place d'armes ; en allant et en venant, nous voyons souvent les soldats de tout arme y faire l'exercice ; ils portent veste et

pantalon blancs et casquette pendant l'été ; le vêtement est de drap avec capote pendant l'hiver. La tenue est assez bonne, et la manœuvre commence à leur devenir familière. L'armée a été organisée par des officiers français, sur la méthode de l'armée française ; leur besogne est finie, et ce corps d'officiers vient de rentrer en France.

L'armée japonaise compte, au 1^{er} Mars 1880, 35.434 hommes, dont 33.022 soldats et 2.412 officiers ; 31.475 sont dans l'infanterie, 331 dans la cavalerie, 1.938 dans l'artillerie, 1.106 dans le génie et 584 dans le train des équipages. Un corps choisi de 3.994 hommes forme le corps de la Garde.

Les *policemen* font partie du ministère de la police ; ils sont ordinairement recrutés parmi les anciens *Samouraï* ou hommes à deux sabres ; ils sont vêtus de blanc en été, et, comme en Angleterre et en Amérique, ils ont pour arme un bâton, mais beaucoup plus grand que celui des Anglais ; l'animosité qui existe entre eux et les soldats se traduit souvent en des rixes sanglantes. Durant la guerre de Satsuma, les *policemen* furent organisés en compagnies et bataillons et jouèrent un rôle important.

La conscription pour l'armée a lieu à 20 ans ; il y a des exemptions nombreuses, des exoné-

rations; pas de remplacement. La durée du service actif pour le soldat est de 3 ans. Jusqu'à l'âge de 40 ans, il peut être rappelé sous les armes. Tout Japonais de 17 à 40 ans, peut être incorporé. Les catégories sont ainsi réparties: Armée active: 3 ans, de 20 à 23. — Réserve: 3 ans, de 23 à 26 — Armée territoriale: 4 ans, de 26 à 30 ans. — Armée nationale: de 17 à 40 ans.

Le soldat reçoit une solde journalière de 5 à 6 cens (25 à 30 centimes); le lieutenant a 32 yen-papier par mois, le capitaine 52, le colonel 193, le général 350, le maréchal 400. (Le yen-papier vaut nominalement 5 francs, et en réalité, vu sa dépréciation, il vaut en ce moment 3 francs). Le budget du ministère de la guerre pour 1881 est d'environ 8 millions de yen.

14 Septembre.

Aujourd'hui, j'ai été présenté à M. l'Amiral Enomoto. Il a été pendant 3 ans ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, et il connaît la vie européenne. En l'absence du Prince cousin de l'Empereur, qui l'accompagne en ce moment dans son voyage au nord du Japon, il le remplace à la présidence de la Société de Géographie. Il m'a reçu avec une politesse exquise

et a accueilli avec plaisir l'offre d'échange des publications entre la Société qu'il préside et celle de Lyon, dont je suis membre. Il m'a remis 2 volumes en langue japonaise, contenant les premiers travaux de la Société de Tokio, la liste des membres qui la composent et ses règlements. La bibliothèque contenait des ouvrages français, anglais, allemands, hollandais, mais le plus grand nombre des volumes étaient chinois et japonais. Monsieur le contre-amiral, Axamats Novi Yoski, qui se trouvait présent, m'a montré de belles cartes géographiques et de nombreuses cartes hydrographiques exécutées par des ingénieurs et des officiers de la Marine japonaise.

M. Enomoto, avant de me quitter, a eu la complaisance de me remettre des lettres pour les gouverneurs d'Osaka et de Kioto, qui me seront fort utiles, lors de ma visite dans ces deux villes.

J'ai parcouru ensuite le vaste établissement destiné aux écoles des enfants nobles. On y instruit 200 garçons des anciens daïmios et de quelques ex-samouraï, et 100 jeunes filles; parmi les garçons, 30 sont internes.

Nous sortions de cette école, lorsqu'une forêt de lanternes, de banderoles, accompagnant un char tiré par deux bœufs, s'avancent vers nous. Sur le char, une vingtaine d'hommes jouent du

tambour et de la flûte entre un échaffaudage qui supporte la statue de je ne sais quel personnage religieux, tout orné d'or et de bannières ; c'est la fête du quartier. Nous nous avançons jusqu'à un temple, beau tombeau d'un ancêtre du Mikado. A droite et à gauche, grande installation de jouets, de bonbons de toutes sortes, avec accompagnement de tir à l'arc et autres jeux ; on se croirait à la foire d'un de nos villages ; les enfants surtout sont fous de joie ; ici ils portent en triomphe un grand pot de saki ; là, ils traînent leur petit char, imitation du grand. D'autres chars, avec des statues de femmes, se succèdent ; grande animation partout. Le temple est en partie illuminé, et des vieillards, des femmes, des jeunes filles s'y prosternent en prière.

Au retour, nous passons devant un bain public. Depuis quelque temps, la police exige la séparation des deux sexes ; ils ont en effet chacun leur réservoir, mais séparé par un grillage de bois ; celui des femmes est comble et elles se montrent peu gênées à notre présence.

Nous essayons le tir à l'arc ; j'y réussis peu, mais pendant que je m'exerce, une multitude d'enfants s'est assemblée autour de moi, et j'ai de la peine à fendre la foule pour gagner le *djinrikisha* qui doit me ramener à la Légation.

CHAPITRE IV

La torture — Nouvelle législation — l'Université — Les hôpitaux — le théâtre — la danse — Un dîner japonais — Départ pour Kobé.

Le Ministre d'Italie avait eu la bonté d'inviter, ce soir-là, à dîner, M. Boissonade, avocat de Paris, depuis 7 ans au Japon, où il est professeur de droit. Le gouvernement japonais l'a chargé de rédiger un code pénal et un code d'instruction criminelle qu'il vient de terminer ; il est calqué sur nos lois européennes. Malgré quelques modifications portées par le Conseil de l'Empire, ce travail, tel qu'il est, constitue encore un immense progrès. On dit qu'il sera mis à exécution à partir du 1^{er} Janvier 1882.

M. Boissonade se fait estimer de tous par sa droiture et sa fermeté. Il passait un jour dans une

rue de Tokio lorsqu'il entend sortir d'une maison des hurlements de douleur ; il croit qu'il s'agit d'une bête en souffrance et entre pour la délivrer ; c'était un homme accroupi sur des lames de bois acéré, portant sur lui une grosse charge de pierres ; il était à la torture. Le Professeur ne peut supporter un tel spectacle, et, sortant dans la rue, il est accosté par un autre français qui lui demande la cause de son trouble. « Venez et voyez, » répliqua M. Boissonade, et il introduit son interlocuteur dans la chambre de la torture ; ce Français, en sortant, haussa les épaules et dit : « C'est regrettable, mais cela ne nous regarde pas ; de quoi allez-vous vous mêler ? »

Comment, répondit M. Boissonade, vous voyez cette souffrance et vous ne feriez rien pour abolir de telles horreurs ! oh ! je veux bien m'en mêler. Il rencontre un dignitaire japonais, qui s'informe aussi des causes de son émotion. « Je viens de voir votre torture, dit-il, et j'en suis bouleversé, vous ne pouvez continuer une telle barbarie ; je n'ai jamais fait de rapports sans qu'on me les ait demandés, mais, cette fois, je vais en faire un *proprio motu*. Le lendemain, M. Boissonade recevait, de la part du Gouvernement, la demande d'un rapport sur la torture, et maintenant la torture est abolie.

Ainsi cet homme de cœur n'a pas craint, en cette circonstance, de compromettre sa situation ; il a mis le devoir avant tout, et il n'en a gagné que plus d'estime. Si, comme cet autre Français, et comme beaucoup trop de Français, il avait dit : de quoi allons-nous nous mêler ; des milliers de pauvres creatures seraient encore tous les jours torturées pour leur arracher l'aveu de crimes qu'elles n'ont souvent pas commis.

M. Boissonade travaille en ce moment au code civil, mais il n'a pas encore abordé les changements radicaux à apporter à la constitution de la famille ; et quelle que soit son application à chercher les derniers perfectionnements, il n'est pas sûr que son œuvre ne subisse des altérations de la part du Conseil du gouvernement.

Notre illustre compatriote est chargé aussi de faire des conférences sur le droit aux magistrats japonais. Dernièrement, à une séance d'installation d'une Société pour l'étude de la langue française, il n'a pas craint d'éveiller la haine des libres-penseurs, en affirmant que le vrai progrès a été porté à l'humanité par le Christianisme.

La rédaction du code de commerce a été confiée à un jurisconsulte allemand.

Le jeudi, 15 Septembre, est occupé pour la visite à l'Université. Comme en Italie et en

Allemagne, elle comprend 4 branches : les lettres, les sciences, le droit et la médecine. Six cents étudiants suivent ces cours ; mais une école secondaire préparatoire annexe compte 1500 élèves. Il n'y a presque plus maintenant de professeurs étrangers, à l'exception de quelques Américains. La langue européenne adoptée au Japon est définitivement la langue anglaise.

Le Recteur et les principaux dignitaires, tous japonais, nous reçoivent avec beaucoup d'égard, nous font visiter les classes, les laboratoires, les musées, la bibliothèque, le tout fort bien installé, et nous offrent des rafraîchissements, puis nous nous rendons à l'hôpital, qui renferme l'école de médecine.

Le directeur est un médecin allemand, et il a installé toutes choses comme dans son pays. L'hôpital n'a qu'un rez-de-chaussée et comprend divers bâtiments pour les diverses qualités de maladies. Tous ces bâtiments sont espacés dans la campagne et entourés d'arbres et de fleurs. Les salles ne contiennent en général que peu de lits. Les malades qui paient un *yen* par jour (5 francs) ont une chambre particulière. Ceux qui paient 75 *cens* (le cens vaut 5 centimes), sont dans une salle de 3 à 4 lits ; il y en a 7 à 8 pour ceux qui paient 50 cens par

lettres,
x cents
ole se-
élèves.
fesseurs
ricains.
est dé-

es, tous
'égard,
res, les
n instal-
s, puis
me l'é-

1, et il
n pays.
mprend
ités de
és dans
e fleurs.
que peu
en par
culière.
5 centi-
; il y
ens par



Maison d'habitation d'un r



habitation d'un riche Japonais.



jour. Il y a des salles gratuites pour les pauvres. L'hôpital peut contenir environ 800 lits. Tous les jours, il y a visite gratuite pour les malades qui viennent de la ville; ils reçoivent des remèdes ou subissent des opérations.

Il y a une maladie spéciale au Japon, appelée le *cake*; c'est une espèce d'artrite qui commence par une enflure aux jambes, puis tout le corps se gonfle, devient insensible au toucher et rend tout mouvement impossible. L'esprit devient plus vigoureux, mais après 3 mois, lorsque l'enflure arrive au cou, on meurt. Les médecins européens n'ont encore pu découvrir la cause de cette maladie. On a construit un hôpital spécial pour les malades qui en sont atteints, et nous sommes allés le visiter. Il est entièrement genre japonais avec parois en coulisses et les malades sont par terre sur les tatamis. Ils étaient divisés en deux classes, environ 100 dans chaque compartiment. Les uns sont soignés d'après la méthode japonaise, les autres d'après la méthode européenne; de ceux-ci, il en guérit un plus grand nombre. Le docteur japonais, qui nous conduisait, nous dit que les décès s'élèvent environ à 10 0/0.

Nous arrivons à l'hôpital général où on nous sert un déjeuner, mais à l'américaine, avec de l'eau pour boisson. Nous voulions assister à

l'autopsie pour l'étude de la maladie du *cake*, mais le cadavre n'était pas encore arrivé de l'autre hôpital.

Dans l'après-midi, nous allons visiter les temples de Shiba, où sont les tombeaux des membres de la famille des Taicoons de Tokogawa; ils sont dans le genre de ceux de Nikko, un peu plus grands; puis, nous nous rendons au théâtre principal; il y en a 23 à Tokio. Les Japonais sont grands amateurs du théâtre; ils y passent la journée. La représentation en hiver commence à 7 heures du matin et finit à 10 heures du soir. Durant la saison chaude, elle commence à 3 heures du soir et finit vers 11 heures.

La salle dans laquelle nous entrons est comble: il y a environ 2000 personnes; au parterre, les spectateurs sont accroupis sur les tatamis; ils fument, ils causent, ils mangent, et les mamans donnent la mamelle aux bébés.

Dans les galeries latérales, il y a quelques divisions, sortes de loges. Dans la galerie du fond, sont entassées 7 à 800 personnes, la plupart nues; à les voir dans le demi-jour, on dirait des âmes du Purgatoire. Les acteurs ne sortent pas par les coulisses; ils arrivent de dehors et traversent le parterre.

L'action est bien conduite, la mimique sans exagération, les costumes fort riches, la musique détestable. Les Japonais aiment le féerique: changements de scènes, moyennant un disque tournant qui emporte tout un décor et en ramène un autre; apparition d'esprits, personnages sortant du sol, émergeant d'un arbre, descendant du ciel, etc. La torture est souvent exhibée, et donne une idée des souffrances des pauvres patients! Deux individus vêtus de noir et la face voilée sont toujours sur la scène pour les divers services; ils sont vêtus de noir parce qu'ils sont censés ne pas exister. La même pièce est souvent jouée 2 ou 3 mois de suite.

16 Septembre.

De grand matin, les *djinrikisha* nous portent au jardin d'acclimatation, à une lieue de la ville; partout on charrie vers la campagne le fumier humain, pour l'utiliser; le transport se fait par de grands seaux en bois, suspendus à chaque bout d'un bâton et portés par les hommes, sur l'épaule, à la mode des porteurs d'eau de Venise.

Si cette parfumerie féconde les champs, elle embaume par trop les rues de la ville.

Le jardin d'acclimatation, créé par le Gouvernement, a été vendu à une compagnie. Nous y trouvons des fleurs, des arbres fruitiers et surtout des vignes importées d'Europe, mais on dit que, après 4 ans, le sol rend ces fruits et ces grappes insipides comme les autres fruits du Japon. La vigne qui réussit bien est celle du raisin framboise ; je ne sais si elle est importée ou propre à ce pays.

Je rentre en ville faire divers achats, puis nous allons déjeuner chez M. Boissonade, qui avait réuni à sa table plusieurs amis. J'y trouve M. Gambé, un Français employé à la police, l'ancien secrétaire de la Légation japonaise à Saint-Pétersbourg, un élève en droit et diverses autres personnes.

M. Boissonade est logé princièlement. Il a 2 magnifiques maisons construites en bois à l'américaine ; l'une d'elles était destinée à la Légation d'Amérique. Comme presque tous les Européens qui sont ici, il a fait de magnifiques collections d'antiquités japonaises, bronzes et laques. Son jardin est gracieux et fleuri ; il a besoin de tout cela pour se distraire, car il souffre de l'asthme, et depuis 20 ans, il ne se couche plus.

On cause sur les personnages officiels du Japon ; les avis sont partagés à leur sujet ; les journaux

parlent des tripots dans lesquels sont tombés quelques-uns, pour accaparer la fortune.

Après midi, Madame Koyassau m'a fait inviter chez elle. C'est la dame à laquelle j'avais fait quelques politesses sur la route de Nikko ; son mari est directeur de *Fuso-Shokwai*, société commerciale pour les soies. M. Motono me conduit et me sert d'interprète. En arrivant, nous ôtons nos souliers, selon l'habitude. Le Japonais est très-propre ; il prend le bain tous les jours et lave souvent ses dents avec la brosse.

La maison de Madame Koyassau commence à sortir de l'ordinaire ; les tatamis sont remplacés par de belles moquettes anglaises, et la maison est entourée d'un charmant jardin orné d'un petit lac.

Nous prenons le thé, puis elle nous conduit près des temples de Shiba, au *Koya Kwan*, Club des nobles. Il est situé dans un beau parc planté de grands *momidji*, arbre dont la feuille ressemble à celle de la vigne vierge qui rougit en automne. Le club comprend une salle de théâtre et de danse, et divers bâtiments séparés avec des salles formées au moyen de parois en coulisses, à la manière japonaise. Ces parois, comme partout, sont ornées de dessins et de poésies, et souvent, de fines peintures.

Nous sommes reçus par de belles jeunes filles, enfants des anciens nobles dépossédés, employées ici comme servantes ; tout le service est ainsi fait par des nobles. On me fait préparer un thé de luxe ; on le fait instantanément en jetant dans une tasse d'eau chaude une pincée de poudre du thé le plus fin, et tournant avec un pinceau. Puis deux jeunes filles richement vêtues s'avancent pour la danse ; quatre autres, accroupies par terre, jouent de la flûte, du tambourin et d'une espèce de harpe ; ce n'est pas harmonieux. Les danseuses font toutes sortes de pauses, mais leurs jambes sont embarrassées dans la longue robe à queue, et leurs bras vont et viennent, jouant avec l'éventail ; c'est la grande danse, elle n'est pas fort gracieuse.

Après cette séance, nous saluons Madame Koyassau, et M. Motono me conduit non loin de la gare, à un restaurant japonais où les directeurs de diverses banques et sociétés commerciales veulent m'offrir un dîner de gala. A 5 heures, arrive le Président de la *Boyeki-Shok-wai* et deux directeurs de cette société, qui est en relation d'affaires à Lyon, avec la maison Louis Desgrand. Plus tard vient le directeur de la *Shokin-Ghinko*, qui a une succursale à Lyon. Ce nom signifie banque métallique parce que, sur les 152 banques japonaises, c'est la seule

qui paie en argent, les autres paient en papier.

On s'assied par terre et l'on cause. On me demande divers renseignements sur notre code civil et sur le code de commerce, sur nos mœurs etc. Puis, quatre jeunes filles de 14 ans, en costume de danseuses, nous servent le dîner sur de petits tabourets. Les mets sont dans des écuelles laquées ; mes bâtonnets ne peuvent rien en prendre, mais je n'en suis pas fâché, car un autre dîner de gala m'attend à la Légation d'Italie. Les jeunes filles nous versent, dans de petites écuelles de porcelaine, le saki ou extrait de riz. Il est d'usage qu'on offre une écuelle à la préférée ; elle boit, lave l'écuelle et la remplit pour l'offrir à son tour à celui qui la lui a donnée.

Quatre autres jeunes filles de 20 à 25 ans, richement vêtues, se tiennent accroupies au fond de la salle. A un moment donné, elles prennent leurs instruments et font de la musique. Alors les quatre jeunes danseuses qui nous servaient, se placent au milieu de la salle et font toutes sortes de pauses, battent des mains et pirouettent. Leur danse est plus mouvementée et plus gaie que la grande danse que je venais de voir au Club des nobles.

Mes commensaux me demandent ce que je pense de leur fête. Je réponds que je trouve le tout fort asiatique. « Si vous voulez devenir

un grand peuple, leur dis-je, ce n'est pas dans le plaisir, mais dans le travail et le sacrifice, que vous trouverez l'énergie nécessaire aux grandes entreprises. » Ils me disent qu'ils ont traduit en japonais les œuvres d'Auguste Comte, le fondateur du positivisme, et qu'ils ont lu, dans une traduction anglaise, notre Jean-Jacques Rousseau. Je leur fais observer que, s'ils ne prennent de nous que de tels auteurs, ils auront bientôt nos révoltes, sans le correctif que nous avons dans nos auteurs chrétiens. Je promets de leur procurer de meilleurs ouvrages qu'ils pourront traduire avec plus de fruit. Ils paraissent peu habitués à entendre d'un Français pareil langage.

Je les quitte poliment et viens en courant à la Légation d'Italie, où m'attendait M. Tokouno, le directeur de la fabrique de papier-monnaie et son beau-fils, le général Saïgo, ancien ministre de la guerre, un des Sanghi ou des 9 conseillers de l'Empire (conseil qui est au-dessus du conseil des ministres). Ce général est le frère du maréchal Saïgo qui, il y a 3 ans, se révolta, et durant 8 mois, à Satsuma, dans le sud, menaça le gouvernement avec une forte armée de mécontents. A la fin, il périt dans une bataille, et le gouvernement n'eut le dessus que grâce à l'organisation militaire de son armée, formée par nos

officiers français. M. Saïgo a visité l'Europe. Outre les employés de la Légation, il y a encore, parmi les convives, M. Nayagawa, ancien ministre du Japon à Rome ; on peut donc causer des choses du Japon et des choses d'Europe. La conversation dura, en effet, bien avant dans la nuit. Monsieur Tokouno avait apporté gracieusement le groupe de nos photographies qu'il avait fait prendre quelques jours auparavant.

17 Septembre.

Le lendemain, de grand matin, je fais mes malles, et nous partons pour Yokohama, où le Consul de France, M. Jouslain nous reçoit à déjeuner. Il avait invité M. Carcano, Consul d'Italie, et M. Beretta, commerçant milanais. Après le déjeuner, il nous montre le portrait de sa jeune femme, décédée à 25 ans, et de divers parents qu'il a dans le clergé. M. Jouslain, quoique républicain, a toujours protégé les missionnaires qui sont une gloire nationale.

Après quelques visites et quelques achats, mon ami Lanciares avec M. Motono me conduisent sur le steamer *Togasawa Maru* ; c'est un bateau de 1250 tonnes, portant 500 voyageurs et appartenant à la compagnie japonaise la *Mitsu-Bishi*. Dans 2

jours, il doit me déposer à Kobé. A 6 h., la cloche sonne, Lanciares me quitte ; je le salue encore une fois avec le mouchoir, et nous voilà en route.

Le soleil se couche derrière le Fusijhama et forme un de ces tableaux comme nous les voyons à Nice, du quai des Ponchettes, lorsque le soleil passe derrière l'Estérel. Le tableau est si beau que, si un peintre le copiait, on ne voudrait jamais croire qu'il est d'après nature.

Pendant que je reste en contemplation, la plage s'éloigne, les mâts des navires en rade disparaissent, les belles collines qui dominent Yokohama se perdent dans la brume. La nuit arrive, et avec elle la phosphorescence qui brille sur l'eau ; on dirait que notre navire vogue sur une mer d'étoiles ; mais, un peu plus tard, il s'arrête tout à coup : il n'avait pas vu une grande jonque qu'il allait couler ; il parvient à l'éviter, mais nos embarcations emportent sa voile, les pauvres mariniers en ont été quittes pour la peur.

Le lendemain, 18 Septembre, le temps était beau et la mer tranquille. Les rives verdoyantes du Japon étaient toujours devant nos yeux. Un *clergyman* américain, sa femme et son bébé se trouvaient parmi les passagers ; nous pouvons causer sur les choses du Japon ; il a sa résidence à Osaka, et se plaint de ce que le climat le rend

che
ore
ute.
a et
rons
soleil
beau
t ja-
lage
rais-
na se
elle
irait
iles ;
oup :
allait
bar-
niers

était
antes
Un
bénéfice
rend

paresseux. La nuit arrive encore et le lendemain, 19 Septembre, à 5 heures du matin, nous sommes en rade de Kobé. Toujours même pittoresque dans le paysage. A 6 heures, je suis à la douane et je demande à un *djinrikisha* de me conduire à l'hôtel des Colonies ; il me conduit au club allemand. Le gardien se lève, se frotte les yeux pleins de sommeil, gronde mon homme et lui montre mon hôtel, où une jeune et jolie Française vient me recevoir.



CHAPITRE V

Kobé — Osaka — Kioto — Nara — Bains d'Arima.

La ville de Kobé est de création récente ; elle s'élève, à l'embouchure d'une rivière détournée, sur l'emplacement concédé par le gouvernement japonais. Les Européens en ont fait une charmante petite ville, avec rues larges, quais plantés d'arbres et jolies maisons d'un étage, avec vérandahs.

Partout on est embaumé par le parfum de thé qu'on brûle dans les chaudrons, qu'on tamise et met en caisse pour l'exportation. Ces opérations ont lieu dans de nombreux établissements, qui emploient chacun 7 à 800 femmes, dirigées par des employés chinois. Pour colorer le thé, on se sert de la chaux et de l'indigo.

Je me rends chez les missionnaires; le père Chatron m'accueille avec bienveillance. Un autre père part pour Osaka, où va commencer la retraite pour tous les missionnaires du centre. Je vais au Consulat d'Angleterre qui est chargé des intérêts français. Dans l'antichambre, une affiche avertit les marchands et armateurs d'avoir à surveiller les coolies dans les chargements et déchargements et, le soir, d'inspecter les locaux pour s'assurer que personne ne s'y est caché.

Je fais quelques visites pour remettre des lettres de recommandation, et à 10 heures, ayant reçu un passeport, je me rends à la station du chemin de fer, à destination d'Osaka.

La voie suit une belle vallée semée de riz et plantée de thé; de riantes collines et de vertes montagnes la bordent à droite et à gauche. On passe plusieurs ponts, et un peu après midi, j'arrive à Osaka. C'est la troisième ville de l'empire. Elle compte plus d'un demi-million d'habitants; ses rues sont plus étroites que celles de Tokio, mais elles sont pavées en briques.

La pluie tombe; un *djinrikisha* me conduit au *Jutei* hôtel où j'espère trouver quelqu'un qui parle anglais. J'ai de la peine à faire comprendre que je veux déjeuner. Je vais chez le gouverneur, Monsieur Fateno, pour lequel j'avais une

lettre de l'amiral Enomoto. Le concierge ne me comprend pas, et je ne le comprends pas. Je vois que je ne sortirai pas d'embarras ; je me fais conduire à la direction d'un journal indigène où je devais remettre une lettre, je trouve là un jeune homme qui parle anglais, mais qui est occupé ; enfin je vais à l'*Hôtel-monnaie*.

Le directeur me reçoit dans un beau salon orné à l'europeenne avec des rideaux de soie. Il me sert du *sherry*, et consent à me donner pour guide un de ses employés. Je tiens à voir la campagne de Osaka à Kioto. Il est 4 heures, je cours au chemin de fer, l'interprète me suivra avec le dernier train.

Dans le wagon, je me trouve avec un Européen ; je lui adresse la parole en anglais, il comprend à mon accent que je suis Français et me répond dans ma langue. C'est Monsieur F. Plate, hollandais né à Java, directeur à Kobé de la Mitsu-Bischi. Nous passons 2 heures à causer sur les questions ouvrières.

Pendant ce temps, le train arrive à Kioto après avoir suivi la vallée pittoresque dans laquelle j'étais entré le matin. Il pleut à verse ; nous prenons 2 *djinrikisha* qui trottent à l'hôtel. L'enseigne porte *Jutei Palace hotel* ; c'est bien présentieux pour une baraque japonaise.

Mes hommes demandent, à moi, comme étranger un prix double. M. Piate se fâche, donne le prix voulu et reste imperturbable devant toutes leurs menaces.

A l'hôtel nous trouvons le ministre de Hollande et le Consul hollandais de Kobé. Je soupe avec eux et, pour la première fois, on me sert du bambou que je trouve assez bon, puis je regarde les Japonais jouer à la morra comme les Piémontais.

A 9 heures, mon interprète arrive. Malgré l'heure tardive il demande ma carte et une lettre que j'avais pour le gouverneur de Kioto. Il me dit qu'il tient à le voir, le soir même, afin d'obtenir un de ses employés pour le lendemain. En effet, le lendemain, arrive un jeune homme qui parle un peu l'anglais et nous commençons nos excursions. Mais, à l'allure des deux compères, j'ai compris qu'ils ont formé entre eux un complot pour m'occuper durant plusieurs jours, prendre de moi les frais et les étrennes, et faire passer une bonne note au gouvernement. Je leur déclare que cela n'est pas honnête ; je me fâche, je renvoie le second individu, je paie les frais et je préviens l'autre interprète que je saurai bien la vérité s'il veut faire payer pour moi une note au gouverneur.

Celui-ci devient souple, et, ne pouvant me fler à lui, je suis obligé de lui dicter mes ordres pour les étapes ; je me sers pour cela de mon livre anglais et des notes que m'ont remises le Consul de France à Yokohama et l'interprète japonais de la Légation d'Italie à Tokio.

Au Japon, comme en Russie et dernièrement en Italie, les employés subalternes ont des appoîtements si minimes, qu'il leur faut de l'héroïsme pour résister aux tentations de l'augmenter lorsqu'ils le peuvent.

20 Septembre.

Le matin, de bonne heure, malgré la pluie, nous commençons par visiter plusieurs temples ; nous montons sur le haut d'une pagode pour jouir du panorama de la ville, ancienne capitale de Mi-kado.

Cette immense cité, qui compte 822,000 habitants, a des rues étroites et pavées comme à Osaka, des maisons protégées à l'extérieur par des barreaux de bois, ce qui les rend moins gracieuses qu'à Tokio. La ville est très-manufacturière, elle possède les principales fabriques de porcelaine, de soie et de joujoux.

Après la visite de plusieurs temples ordinaires, nous arrivons sur le penchant de la colline au

Kiomysu. C'est le temple des jeunes filles ; c'est là qu'elles viennent demander à Bouddha de leur donner un bon mari. Ce temple est beau, vaste, bien orné. Il repose, d'un côté, sur un échafaudage de bois qui le tient élevé d'environ 15 mètres sur le précipice. On a été obligé de mettre de ce côté un grillage de bois. Plusieurs fervents, pour savoir si la divinité les avait exaucés, se précipitaient en bas, persuadés qu'ils n'en souffriraient pas si Dieu était avec eux ; on ne ramassait que des cadavres. Les moins fervents, pour savoir s'ils sont exaucés, se contentent de mâcher un morceau de papier et de le jeter contre la paroi du temple ; s'il y reste collé, leur prière est reçue.

Nous visitons une des principales fabriques de porcelaine, le Kansan ; elle a mérité une médaille à l'exposition de Philadelphie. Le caolin est trié, trituré, pétri, comme chez nous. Les vases et objets divers sont faits au tour comme chez les Romains, mais attendu que le Japonais ne s'assied pas, mais s'accroupit, au lieu de tourner la roue avec le pied, il la tourne au moyen d'un bâtonnet.

Dans cette fabrique j'ai vu faire de beaux vases hauts de 1 mètre 50; de belles tasses, des plats et tout ce que nous connaissons de la céramique

japonaise, art dans lequel ils nous ont devancés. Ils savent bien les colorier et les dorer; les jeunes filles les peignent aussi bien que les hommes, puis on les passe au four où ils cuisent durant 24 heures comme chez nous.

Nous arrivons au *Chiomin*, autre grand temple, où nous trouvons beaucoup de pèlerins; ils tirent 3 fois le cordon qui bat sur une espèce de cloche pour appeler l'attention de la divinité, et font leur prière. A côté est un bourdon monstre; il a environ 3 mètres de diamètre, 5 mètres de haut et 25 centimètres d'épaisseur; cette cloche, comme toutes celles du Japon, sonne au moyen d'une grande poutre horizontale suspendue, qui la frappe à l'extérieur.

Dans l'après-midi, nous visitons une fabrique de soie; nous y trouvons le métier Jacquard importé de Lyon; à côté travaillent les anciens métiers japonais; au moyen de nombreuses pédales, on exécute ainsi de belles étoffes. Dans une partie de l'Usine, on tisse le coton. Les femmes qui dirigent les métiers sont nues jusqu'à la ceinture comme presque partout. Elles poussent la navette au moyen d'un mécanisme en tirant une ficelle.

En sortant, nous trouvons à côté une grande fabrique de souliers européens et japonais; ceux-ci

és.
nes
es,
24

em-
ils
èce
ivi-
rdon
, 5
eur ;
onne
sus-

rique
uard
ciens
pé-
Dans
Les
jus-
Elles
isme

ande
ux-ci



Le Mikado ou Empereur actuel du Japon.

ne sont qu'une semelle de bois, souvent recouverte de paille, parfois elle est tenue relevée par des morceaux de bois hauts de 5 centimètres. Les Japonais tiennent cette chaussure aux pieds par un cordon qui passe à l'orteil.

Ils la laissent toujours à la porte quand ils entrent dans une maison ; leurs bas qui sont en étoffe sont toujours coupés à l'orteil pour permettre de tenir la chaussure.

Nous arrivons à une autre fabrique de porcelaine, le Kin-gozan. On y fabrique aussi le cloisonné en deux manières différentes. On applique sur la porcelaine des parcelles de métal pour y former des dessins, ou bien on passe sur le métal le vernis-porcelaine, on met au four, et le tout forme un seul corps. Nous avons vu là de magnifiques objets, j'avais envie d'en apporter en Europe, mais il faut trop d'argent et la casse est à craindre.

Enfin, nous arrivons au célèbre palais du Mikado ; il est situé dans un vaste quadrilatère fermé par une haute muraille ; au-dedans nous parcourrons des cours nombreuses bien sablées, et un grand nombre de bâtiments à un rez-de-chaussée avec toitures à la japonaise recouvertes d'écorces d'arbres. Nous visitons les appartements ; partout coulisses de papier et tatamis comme

dans toutes les maisons japonaises ; mais il y a souvent de beaux dessins sur soie, sur papier, sur bois. Les plafonds sont travaillés en petits carrés. La salle du trône est assez vaste ; elle contient le portrait du Mikado et de l'Impératrice. Il n'y a pas de trône ; l'Empereur s'assied par terre comme tous ses sujets ; nous traversons un grand nombre de chambres, salles à manger, chambres d'étude, et nous admirons les jardins bien dessinés, bien boisés, ornés de petits lacs et de ruisseaux. C'est dans ce palais que, durant 200 ans, les Taicoons ont tenu le Mikado enfermé comme une divinité mystérieuse ; il est content d'en être sorti, et en ce moment, il parcourt son empire.

Nous continuons notre route à travers la ville et nous nous arrêtons à une fabrique de soie japonaise. Malgré l'imperfection de leurs anciens métiers, les Japonais exécutent de fort beaux dessins.

Nous voici chez le gouverneur, Monsieur Kita-gaki ; il est malade, mais il me reçoit poliment et m'offre ses services. Je le remercie et il me donne le plan du château qu'il occupe : un ancien palais datant de plus de 2 siècles. Une partie a été brûlée ; l'autre partie est encore superbe par l'élévation des plafonds, et par les peintures. Je rencontre, en route, l'entrepreneur

de voyage Allemand, Mr Stanger. Il n'a plus avec lui qu'un seul voyageur; les autres se sont séparés et ont pris diverses directions.

Après bien des détours, nous arrivons à la gare et prenons nos billets d'aller et retour pour *Otzu*. Pendant une heure, nous traversons un pays accidenté, planté de thé, de bambou et de riz; puis en sortant d'un tunnel, à la station de *Baba*, il faut admirer le vaste et beau lac de *Biwa* entouré de vertes montagnes; il a 23 lieues de long, et de nombreux petits steamers parcouruent en tous sens.

Arrivés à *Otzu*, nous trouvons une compagnie de soldats du génie, s'exerçant à lever le plan de la ville. Nous grimpons sur la côte d'une montagne à *Mydera*. Là, un obélisque en granit a été érigé en mémoire des soldats morts dans la révolte du Maréchal Saïgo. On jouit, de ce point, d'une vue magnifique sur le lac.

Nous regagnons le chemin de fer, et à la nuit nous sommes à l'hôtel *Jutei* assez fatigués.

Le mercredi, 21 Septembre, de grand matin, nous nous rendons aux temples de *Nishi-hongandji*. Le Père Chatron l'appelle le Vatican du Japon. Ce sont 2 vastes temples en bois d'environ 60 mètres de côté avec d'énormes poutres de noyer et de pin pour colonnes

Les ornements sont riches, les bâtiments annexes pour les bonzes sont vastes ; cloîtres, salles, chambres, c'est à ne plus finir; ces temples appartiennent à une secte riche et puissante, relativement moins ancienne, et composée surtout de marchands. Leurs bonzes comme ceux de la secte de Shinto sont mariés, pendant que ceux de Buddha sont célibataires.

A toutes mes interrogations sur la destination des divers objets que je remarque, mon guide me répond toujours : « C'est pour faire la messe. » C'est qu'il y a partout une grande analogie dans la manière de rendre le culte extérieur, parce que tout le monde a puisé aux usages des Hébreux, et leurs cérémonies ont été dictées à Moïse par Dieu même.

La pluie se calme, et je demande à être conduit aux rapides de Tamba, à 3 lieues en amont de la rivière. Après une heure de *djinrikisha*, les conducteurs, en traversant le pont, voient la rivière si gonflée par les pluies qu'ils déclarent qu'aucun batelier ne voudra dans ces conditions se risquer sur les rapides. Je demande au moins à essayer.

Après bien des difficultés, la rivière ayant emporté plusieurs ponts et débordé partout, nous arrivons au point où finissent les rapides. Là, nous

louons un bateau pour les remonter en partie. Trois hommes, attelés chacun à une ficelle, tirent le bateau en se frayant un chemin entre les rochers et les buissons de la côte, un quatrième reste dedans avec nous. A un point donné, ils traversent le courant avec une habileté extraordinaire, empêchant avec leurs longs bambous le bateau de chavirer, puis il nous tirent en suivant l'autre bord; mais les ficelles s'embarrassent dans les broussailles, et, à un moment donné, nous ne sommes plus retenus que par un brin d'arbuste, que le batelier serre entre ses mains. Imaginez-vous le Paillon arrivant dans sa fureur, et nous, le remontant sur un petit bateau.

Un garçon d'une douzaine d'années était le plus vaillant. Arrivés à un endroit où l'eau bouillonnait et tourbillonnait, je vois le danger sérieux et donne ordre de rebrousser chemin. La barque est emportée dans le tourbillon, et les vagues l'inondent, mais les bateliers, par une rapide manœuvre, la dégagent en battant l'onde de leur bambou, et nous sommes emportés avec une rapidité vertigineuse vers notre lieu de départ. C'est bon pour ceux qui aiment les émotions ; je n'en étais pas plus fier !

Nous retournons déjeuner à l'hôtel, et à 2 h. nous partons pour Nara à 12 lieues de distance.

En traversant la ville, je demande partout où sont les missionnaires français: impossible de les découvrir; on me conduit chez le missionnaire américain. Enfin, après bien des détours, j'arrive au centre de la ville et à la maison du P. Villion.

Il était à la retraite à Osaka. Il paraît que ce bon père contredit les bonzes en public, les confond devant le peuple; c'est pourquoi ceux-ci lui ont créé mille difficultés, et il est obligé de quitter le quartier.

Nos *djinrikisha* font 2 lieues à l'heure, mais c'est l'équinoxe; la pluie tombe toujours et les routes sont partout défoncées; enfin, la nuit nous surprend quand il nous reste encore 2 lieues à faire. C'est un miracle que nous n'ayons pas été culbutés dans quelque précipice, malgré les lanternes.

A Nara, je demande à prendre d'autres *djinrikisha* pour les 12 lieues qui nous restent à faire le lendemain; nos hommes étant fatigués je craignais du retard; mais la maîtresse de l'hôtel nous dit que, si elle cherche d'autres conducteurs, les premiers ne lui amèneront plus personne; nous gardons donc nos premiers hommes.

Pendant qu'on nous prépare le souper, et qu'on examine notre passeport, un marchant d'antiquailles vient nous exhiber quantité de sabres et



Anciens Samouraï, hommes à deux sabres.



couteaux des anciens Daïmios et Samouraï. J'en ai acheté un assez court pour entrer dans une malle ; il porte dans le fourreau le couteau du *karakiri*. On appelle ainsi le genre de mort que les Japonais se donnaient et se donnent encore en s'ouvrant le ventre. Cela se fait après quelque action d'éclat qui serait punie de mort. Par exemple : quelques Samouraï (hommes d'armes au service des Daïmios, seigneurs féodaux, ayant droit de porter deux sabres) vont tuer le Daïmio rival de leur maître ; ils font ensuite *Karakiri* en s'ouvrant le ventre. Cet usage tend à disparaître ; pourtant encore, l'an dernier, un sous-officier se présenta au palais du Mikado et déposant une demande pour l'institution d'une assemblée nationale, il s'ouvrit le ventre, disant : le Mikado écouterait mieux la voix d'un mourant.

Enfin le souper arrive assaisonné d'une bouteille de vin aigre que l'hôtelier *Jutei* m'avait fournie pour la bagatelle de 5 francs, puis nous dormons en paix.



22 Septembre.

Le matin, le sous-préfet ou magistrat des lieux vient nous chercher. Il a reçu ordre du gouverneur d'Osaka de nous faire visiter toutes les curiosités de Nara.

Cette ancienne capitale du Japon est située sur le penchant d'une colline dans un endroit fort pittoresque chanté par tous les poètes japonais. De son ancienne grandeur, il ne reste plus que ses temples. Le magistrat nous conduit d'abord au temple de *Kasuganomiya*, où, pour me donner une idée des cérémonies païennes, il nous a fait préparer une *Kaguwa*, danse sacrée, amusement des Dieux. Deux jeunes filles de 14 ans fort jolies (il faut qu'elles soient vierges), leurs beaux cheveux noirs et pendents, bouclés, avec un large cercle d'or, deux longs bouquets de fleurs sur la tête, en robes de couleurs éblouissantes, étincelantes d'or, tenaient d'une main un éventail, de l'autre un assemblage de grelots.

Les bonzes et bonzesses, accroupis dans un coin, commencent la musique. L'un tape sur le *taiko* (tambour), l'autre pince le *coto*, espèce de harpe posée à terre, un troisième joue du *fuye* (flûte), un autre frappe sur le *tuzamé* autre sorte de tambour plus large.

Le chef entonne une chanson et bat la cadence que les danseuses suivent en gestes gracieux de leurs pieds et de leurs bras. Tantôt elles agitent les grelots, tantôt déploient l'éventail. Quel dommage que tout cela ne soit pas pour le vrai Dieu ! mais ils ont la bonne foi. La danse, chez tous les peuples, a toujours été une manière de témoigner la joie, et parfois la vénération. Chez les Hébreux, le grand roi David dansa tellement devant l'arche, que Michol, sa femme, se moqua de lui, et en fut punie par la stérilité.

Nous traversons un vaste et beau parc qui descend la côte de la montagne ; il est rempli de cerfs sacrés qui viennent gracieusement nous demander à manger. Pour un sou, on nous vend des gâteaux et des boulettes que ces charmantes bêtes prennent dans nos mains et nous suivent jusqu'au grand *Daï-Butzu*.

C'est la plus grande statue de Buddha qui se trouve au Japon. Elle mesure environ 15 mètres de haut. Le dieu est assis sur une fleur de lotus. Le tout est en bronze, de belle physionomie et proportion ; on dit que l'ouverture du nez mesure un mètre de large.

Dix-sept autres Buddhas plus petits entourent le *Daï-Butzu* qui a, à droite et à gauche, 2 autres sta-

tues de proportion encore colossale. Les pèlerins se succèdent sans cesse à ce temple.

Outre les Buddhas, on voit là encore un musée ou exposition permanente de vieux bronzes, vieux meubles, armes, reliques de toutes sortes. Quelques objets sont curieux et fort anciens. Nous visitons deux autres temples et rentrons à l'hôtel pour déjeuner. J'invite le Sous-préfet à partager notre repas. Celui-ci et mon interprète se font maintes cérémonies pour s'offrir le *Saki*.

Après le repas, ils se prosternent 5 ou 6 fois jusqu'à terre¹.

Nous partons pour Osaka, visitant un dernier temple et une pagode sur notre chemin. Les routes continuent à être défoncées et les ponts emportés. Nous passons en barque les rivières, et nous traversons une montagne sur laquelle nos *djinrikisha* ont bien de la peine à hisser leur voiture vide.

Après avoir échappé aux éboulements et aux précipices, nous arrivons dans la plaine détrempée

¹ La politesse veut que l'un et l'autre des saluants se lèvent en même temps, en sorte que chacun suit son partner du coin de l'œil; et les deux absorbent l'air de manière qu'en passant entre les lèvres il se produit un léger sifflement. Tel est le salut japonais.

d'eau. Au lieu de deux *ris* ou lieues, nous ne faisons qu'un *ri* à l'heure. Nos *djinrikisha* sont de bonne humeur et ne font que rire dans les difficultés, là où nos voituriers ne feraient que blasphémer ; enfin, bien avant dans la nuit, nous arrivons à Osaka, où nous soupons et passons la nuit.

23 Septembre.

Le lendemain, je vais chez les Pères ; je visite les quatre sœurs du St-nom de Jésus, du diocèse de Laval, qui prennent soin de cinquante enfants dans leur orphelinat. Puis, mon interprète arrive et m'apprend que c'est aujourd'hui le Shiu-ki-korei-saï, grande fête du Japon pour l'automne; fête de je ne sais quel empereur ou impératrice, ancêtre du Mikado, et que toutes les fabriques sont en repos. En effet, tout le monde est en habit de fête.

Nous visitons l'ancien château entouré d'une double enceinte de grosses pierres de granit superposées sans ciment; j'en admire quelques-unes de 5 mètres de haut, 10 mètres de long, deux mètres d'épaisseur. On ne comprend pas comment l'homme a pu remuer de telles masses sans le secours de la mécanique.

Du haut du donjon, on jouit d'une belle vue sur toute la ville. Le palais qui existait ici pour le *Taïcoon* a été brûlé, il y a 14 ans, à l'occasion de la dernière révolution.

J'aurais voulu visiter l'arsenal, la Monnaie, une fabrique de verre, une de papier, une d'indigo, mais tout est en repos à cause de la fête.

Je me rends à la Monnaie pour remercier le Directeur, et je me fais conduire au cimetière où je voulais voir la crémation. Mon interprète parle avec le concierge qui lui dit qu'on vient d'introduire le cadavre d'un homme mort d'une maladie contagieuse, fortement redoutée au Japon ; à son seul nom, mon interprète se sauve et je m'avance seul. Je vois une construction en briques surmontée d'une grande cheminée ; le gardien me barre la porte avec un bambou. Je rebrousse chemin et j'arrive à la gare pour le départ.

A midi, je suis à Kobé, où je trouve le Consul français arrivant de Yokohama et m'apportant une lettre de France. Le père Chatron me donne une grammaire et un dictionnaire japonais. Je dîne et je pars pour Arima dans les montagnes, à 7 lieues de distance.

Mes *Djinrikisha* font des prodiges dans les routes défoncées. A 7 heures et demie, j'arrive chez le bonze Kiumiz auquel le père Chatron

m'a adressé. A huit heures, je prends un bain dans une eau salée et chaude à 40 degrés, assez semblable à celle de Royat en Auvergne ; aussi, après 2 jours d'essai, je la trouve irritante et je suspends les bains.

Pas de pain, pas de serviette, pas de draps ; la nuit, beaucoup de puces, mais elles sont discrètes, elles font leur repas et se retirent. Pas un seul Européen. Je parle par signe, ou je cherche dans le dictionnaire, ou je dessine l'objet que je demande ; au reste les gens sont gracieux. La bonzesse derrière sa coulisse n'a cessé de se plaindre toute la nuit. Le matin, je lui ai donné le remède Mattei *anti-scrofoloso* ; elle est guérie et me remercie. Le petit bébé bonze de 2 ans est mon ami, le chat sans queue, comme tous ses compagnons ici, bouleverse mes papiers ; les poules montent sur ma table.

Au bain, je dois faire sortir hommes et femmes quand j'y vais ; mais on regarde par les lanternes.

Le paysage est magnifique : belles montagnes couvertes de gazons et de forêts, vallons gracieux, mais tous les jours vent ou pluie diluvienne. Enfin, j'ai pu finir mon journal, mais vous suppléerez aux mots qui auraient pu rester à la plume, aux phrases mal tournées, aux mots indéchiffrables. Adieu à tous.

28 Septembre 1881.

Je trouve que les bains d'Arima irritent mon système nerveux ; d'autre part, ma solitude dans ces montagnes n'était pas sans quelque danger. Les trois premières journées de mon séjour, pluie continue, je passais 8 heures par jour à écrire ; les deux autres jours, le temps devint beau. Je parcours la montagne : nature splendide, cours d'eau, cascades, forêts de bambous et de sapins, points de vue admirables, population simple, bonne, sympathique.

On fabrique à Arima des pinceaux pour l'écriture japonaise, et toutes sortes de petits paniers en bambou.

A mon retour, je change de route ; je pars une heure de l'après-midi ; je gravis à pied pendant une heure et demie la montagne. Sur la cime, je reste extasié à la beauté du coup d'œil sur la mer.

Après quatre heures et demie de marche, toujours admirant, à la descente, la grande et belle baie de Kobé, j'arrive à la station de Samiyoshi, et à six heures du soir, j'étais à l'hôtel des Colonies à Kobé, où je retrouve M. Cotteau qui vient d'arriver de Tokio par le *Tbkaido* (voie de terre) avec 18 jours de *djinrikisha*.

Les pluies ayant gonflé les rivières et le typhon emporté les ponts, il a dû attendre plusieurs jours au bord des fleuves. Une fois il fit remarquer à son guide que l'eau s'était retirée du bord, que le niveau par conséquent avait baissé et qu'il fallait tenter le passage. Le guide riposta : vous arrivez à peine dans notre pays, vous ne pouvez le connaître, et devez vous en rapporter à moi qui ai l'expérience ; l'eau a baissé aux bords, mais elle n'a pas baissé au milieu.

Le jeudi, 29 *Septembre*, fête de S. Michel, je me repose.

Le vendredi, 30 *Septembre*, je visite ici une belle fabrique de papier appartenant à une compagnie américaine. Le papier fait avec des chiffons, selon la méthode européenne, sort en large rouleau sans fin ; une machine le découpe à la sortie. Puis je me rends au Club anglais : jardin magnifique, pelouse verte, belles salles de lecture ; d'un côté est le *Criket-ground*, que les Anglais portent partout, et de l'autre le *Rowing-club* rempli de petits et de grands bateaux de toutes formes. L'Anglais aime l'exercice du corps et, en cela, il est le plus sage et le plus sensé de tous les peuples.

Le maître d'hôtel me conduit aussi visiter une fabrique de thé. Cinq cents jeunes filles

chantent et tournent rapidement, par un pénible mouvement du bras, les feuilles de thé dans les chaudrons chauffés à sec pour le griller. Ailleurs, des Chinois mêlent une composition d'indigo et de chaux qui, mélangée avec les feuilles tournées dans ce but dans des chaudrons à froid, leur donne la couleur noire du thé de Chine. Jusque-là les Chinois, qui dirigent tout ce travail, nous laissent visiter librement ; mais, lorsque nous pénétrons dans le magasin et que nous inspectons les nombreuses balles de feuilles de thé vert, non encore préparé, ils nous prient de sortir.

On dit que ce thé, de qualité inférieure, est porté ici de Chine, préparé ici et exporté en Europe, et surtout en Amérique, comme le meilleur thé du Japon. Le thé, sorti des chaudrons, grillé et colorié, est passé dans des tamis pour le purger de la poussière ; celle-ci sert à faire une teinture jaune.

1^r Octobre.

La température s'est rafraîchie tout à coup ; on se croirait aux pieds des Alpes. Je visite, non loin de Kobé, un temple près duquel on nourrit et on vénère un cheval blanc aux yeux rouges,

comme certains de nos lapins, et je pousse plus loin à une belle cascade qui tombe de 30 mètres de haut ; mais on ne peut y arriver sans traverser 7 ou 8 maisons de thé, dans lesquelles les jeunes filles vous prennent par le bras pour vous inviter à vous asseoir et à leur acheter quelques consommations.

Avec Monsieur Cotteau nous prenons le chemin de fer et allons une dernière fois à Osaka. Là, nous parcourons l'Arsenal dans lequel on fond de beaux canons de bronze et on fabrique des fusils à aiguille, d'après un système inventé par un Japonais. De grandes et belles machines viennent d'arriver d'Allemagne pour la construction des canons du plus gros calibre.

En nous rendant au Château, nous voyons la troupe manoeuvrer d'un air assez martial. Nous visitons l'hôtel-Monnaie qui est en petit celui de St-Francisco, et pénétrons dans une fabrique d'indigo.

L'Indigo est largement cultivé dans tout le Japon. La plante est séchée, triturée, mise en cuve pendant longtemps, réduite en pâte et finalement en cette belle poudre bleue qu'on nous vend si cher en Europe. Ici, elle sert à teindre toutes les étoffes.

Nous parcourons le marché et, après un verre de bière de Christiania, nous rentrons à midi à Kobé. Là, nous achetons encore des photographies, fermons nos malles et à minuit nous prenons le bateau qui, dans deux jours, doit nous conduire à Nagasaki et dans 5 jours à Shangaï. Il est probable que je ferai ce voyage avec Mgr Ridel, évêque de Corée qui se rend à son poste.

Adieu, Japon ! et maintenant au céleste Empire !!!...

CHAPITRE VI

La mer intérieure — Nagasaki — La vallée d'Urakami. — La mer jaune — Les typhons — Le Voosung — Arrivée à Shangai.

Sur le Tokio-Maru, Samedi 1^r Octobre 1882.

A onze heures du soir, nous quittions Kobé et nous montions sur le navire le Tokio-Maru de la Mitsu-Bishi ; je dis : nous montions, car Monsieur Cotteau, qui vient de traverser la Sibérie, était avec moi. Le navire est à 2 roues, large et court, avec trois rangs de cabines, comme les navires des rivières américaines. Toutes les places sont prises. Outre les ministres protestants, leurs femmes et leurs enfants et quelques négociants, cinquante étudiants chinois, qui reviennent des colléges d'Amérique, encombrent

les premières. Mgr Ridel, évêque de Corée, qui se rend à Nagasaki, a pu partager une cabine avec un juge anglais de Shangaï. Je prends donc une banquette du *Smoking-room* (salon à fumer) et j'y dors assez bien malgré la dureté de la couche.

Le 2 Octobre à 5 heures du matin, le navire se met en mouvement et une heure après il est en pleine mer intérieure. Cette mer est enfermée entre les trois grandes îles de *Nippon*, *Kiosiu* et *Sikiou* parsemée de milliers d'autres îles de toutes formes et de toutes grandeurs ; quelques-unes portent des montagnes coniques qui furent des volcans. Partout une belle verdure, un ciel bleu comme celui de Nice ; mais l'eau de la mer est verte et un peu trouble.

A tout instant, la scène change et devient de plus en plus admirable. Tantôt on se croirait dans le lac de Garde ou de Constance, tantôt on passe par des détroits qui sont de vrais labyrinthes ; la voie semble barrée de tous côtés ; mais au détour d'un petit cap, on aperçoit l'ouverture qui va nous dégager. Hier soir et ce matin, à un certain passage, les jonques se comptaient par centaines, et avec leur voile déployée comme un grand drap de lit, semblaient étaler dans le lointain les bannières d'une longue procession.

Un des passagers nous fait remarquer que nous en avons 100 à droite et 100 à gauche; si c'était des pirates! Nous en rions, car les pirates ne peuvent rien contre les grands steamers; mais depuis assez longtemps ils dévalisent les jonques et les navires à voile, dans les environs de Nagasaki. On venait d'arrêter à Tokio quelques-uns des recéleurs qui n'étaient autres que de grands marchands.

Pendant qu'hier soir nous admirions les côtes et les innombrables petites îles, comme celle de Capri avec leur culture en terrasse, le ciel devient lui-même encore plus admirable; le soleil allait disparaître derrière les hautes crêtes, et les nuages, de mille nuances, barbouillaient tellement le firmament qu'on aurait dit qu'un enfant gigantesque s'était amusé à passer par là les divers pinceaux et couleurs de son père. Si un peintre venait à copier une telle vue, jamais on ne croirait à la réalité.

Le 3 Octobre, à 5 heures du matin, le navire ralentit sa marche; il entre dans la passe tortueuse de Simonasaki et s'arrête devant cette ville, dans une charmante petite pièce d'eau, entourée de villages, de manufactures et parsemée de jonques de toutes grandeurs. Les passagers les plus matinaux éveillent les autres et tous viennent

admirer un si beau spectacle. Plusieurs Japonais descendant à cet endroit ; je demande à aller à terre, car le navire s'arrête une heure ; je ne le puis sans un passeport spécial.

A 7 heures, on reprend la route toujours tortueuse au milieu des îles, mais auparavant nous avions joui d'un splendide lever de soleil, et avions un peu ri en voyant un marchand de fruits et comestibles en bateau qui, pour arriver à faire passer ses marchandises aux Japonais qui les demandaient du haut de notre steamer, avait fait un filet comme celui qui sert aux enfants pour attraper les papillons, et l'avait fixé au bout d'un bambou long de 6 mètres.

En ce moment, les jeunes Chinois jouent du piano, chantent, fument, rient et conservent leur vêtement américain, tout en gardant leur longue queue. A mesure que nous approchons des côtes de Chine, quelques-uns commencent à revêtir leur costume national en belle étoffe de soie.

Quatre jolis cerfs sont au nombre des passagers, j'ignore leur destination ; deux ont déjà de belles cornes, elles commencent à pousser aux deux autres. Ce soir vers les 10 heures, nous serons à Nagasaki ; là, je compte trouver un lit à l'hôtel, car la nuit dernière, j'ai encore eu la même dure couche qu'avant-hier.

Nagasaki, 3 Octobre 1881.

A 7 heures et demie, nous passons devant le *Papenberg*, rocher du haut duquel, il y a 2 siècles, des milliers de chrétiens ont été précipités à la mer. Vers 8 heures du soir, nous entrons dans la rade de Nagasaki. Le canon se fait entendre, nous sommes arrivés. A 8 heures et demie, nous étions à l'hôtel Bellevue où nous attend enfin un bon lit.

Le matin à 6 heures, de la verandah, j'admirer le beau panorama de la rade. Elle est couverte de navires et entourée d'une ceinture de collines vertes qui s'élèvent en amphithéâtre. Sur les bords s'éparpille la ville japonaise qui compte 80 mille habitants. C'est toujours la même nature riante et variée qui est la caractéristique du Japon.

A 6 heures et demie, je me rends à l'église. Elle est derrière l'hôtel sur le penchant de la colline. Entourée d'arbres et dominant la rade, elle occupe une position admirable. A côté est la maison de Mgr Petitjean et des Pères des missions étrangères qui sont là au nombre de 8 à 10. Au-dessus est le séminaire où 50 jeunes Japonais se parent à la prêtrise: trois sont déjà diacres. Ces prêtres indigènes aideront beaucoup à l'avancement du christianisme en ce pays.

Après le bain et le déjeuner, un des Pères me conduit à travers la ville jusqu'à la montagne des Martyrs. C'est une petite élévation située à deux ou trois cents mètres du lieu des exécutions ordinaires. C'est là que les 26 martyrs canonisés par Pie IX ont été crucifiés, il y a environ deux cents ans. Ils étaient Jésuites, Franciscains, Dominicains. A ce même endroit, on vient d'élever un petit monument qui couvre les têtes de plusieurs milliers de rebelles vaincus, il y a 3 ans, dans la révolte de Satsuma.¹

C'est là aussi que le gouverneur de la Province avait érigé son tribunal et forçait les chrétiens à apostasier. Cent vingt-neuf qui n'avaient pas voulu renoncer à leur foi furent attachés à des poteaux et brûlés sous ses yeux.

Nous poussons jusqu'à l'endroit des exécutions.

¹ Cette insurrection, dirigée par le général Saïgo Takamori, avait réuni tous les mécontents du régime nouveau et spécialement les Daïmios et Samouraï, qui rêvaient le rétablissement du régime militaire. Après 7 mois de lutte meurtrière, le 24 Septembre 1877, sur la montagne de Siroyama, le général Saïgo fut tué dans la dernière bataille. Cette insurrection, qui avait pris les proportions d'une vraie guerre civile, avait coûté au gouvernement 200 millions de francs.



Femme avec son enfant.

Marchand ambulant



La potence y est établie d'une manière fixe et permanente. La mort a lieu par pendaison ; lorsque le patient a reçu sa toilette, une trappe tombe au-dessous de lui et le laisse suspendu en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Nous revenons sur nos pas et entrons dans la vallée d'Urakami, dont les villages sont occupés en grande partie par d'anciens chrétiens.

Voici comment on découvrit leur existence. Lorsque, à Nagasaki, l'église catholique fut achevée, on voyait tous les jours arriver une quantité de Japonais qui venaient la voir. On les prenait pour de simples curieux ; mais un jour, Mgr Petitjean voulut leur parler et, pour s'y préparer, il se mit en prière à l'autel de la Ste Vierge ; là, une femme s'approche de lui et lui montrant la statue de la Ste Vierge, lui dit : « *Sancta Maria.* » Monseigneur répond : « Est-ce que tu connais Sancta Maria, t'ci ? » « Oui, dit la femme, c'est la mère de Dieu, et nous l'aimons. » Il demande à un homme quel est son nom : « Je m'appelle Paul, répondit-il. » Mais il n'y a pas de nom de Paul au Japon, dit Monseigneur, est-ce bien là ton nom ! C'est le nom de l'âme, dit le Japonais, il voulait dire le nom de baptême. Monseigneur comprit donc qu'il avait à faire à des chrétiens qui avaient conservé le baptême.

Il les visita dans leurs villages de la vallée d'Urakami et trouva que le magistrat du district, tous les ans, à jour fixe, les forçait à venir dans sa maison pour marcher sur des images du Chemin-de-la-Croix qu'il déposait par terre. Ces pauvres chrétiens comprenaient que c'était là une mauvaise action, et pendant 40 jours, ils en faisaient rude pénitence avec force actes de contrition. Lorsque Monseigneur Petit-jean leur eut expliqué que c'était une apostasie, ils refusèrent de marcher désormais sur les Christ. Ils furent mis en prison, tracassés, et finalement déportés au nombre de quatre mille et épargnés dans les diverses provinces, où ils se firent remarquer par leur patience et leur conduite exemplaire.

Ceci se passait vers 1870. Une ambassade japonaise, peu de temps après, parcourait l'Europe ; partout on leur reprochait la déportation des chrétiens, si bien que celui qui était l'instigateur de la persécution, et qui faisait partie de l'ambassade, télégraphia lui-même de délivrer les chrétiens, afin qu'il pût dire à l'Europe qu'ils étaient réintégrés.

Ces chrétiens sont revenus en effet dans leurs villages ; mais les païens avaient pris possession de leurs terres et, maintenant, ils sont obligés de

les travailler comme fermiers et d'économiser tous les ans pour arriver à les racheter.

Heureuses sont les familles qui ont pu sortir triomphantes d'une telle épreuve ! Aussi lit-on sur leur visage le calme et la joie.

En parcourant ces villages, on voit de loin les enfants se ranger pour attendre et saluer le *Père* à son passage. Ils ne sont jamais nus, les femmes portent une chemise serrée au cou, et les hommes un petit pantalon. On peut, à ce signe et à leur digne contenance, les distinguer facilement des païens qui vivent à côté d'eux, et qui sont généralement nus.

Pendant que le *Père* m'explique toutes ces choses, nous arrivons au village de Motawo. Là, dans la maison même où les chrétiens étaient obligés tous les ans de marcher sur le Christ, nous adorons le Christ présent dans l'Eucharistie. Cette maison est transformée en église que dessert le *Père* Puthod, jeune prêtre de Chambéry.

Il n'est pas à la maison ; il est allé célébrer la messe dans un village voisin et faire la conférence aux Catéchistes. Cette congrégation de jeunes femmes japonaises se dévoue à l'instruction de la population. Quoique vierges, elles noircissent leurs dents, disant qu'elles sont les épouses du Seigneur ; elles ne font pas de vœu.

Pour les hommes, il y a aussi une congrégation de Catéchistes qui instruisent les hommes et les garçons. Les catéchismes ont lieu 2 fois par semaine : le jeudi et le dimanche.

Pendant que nous allons à la rencontre du Père, nous recueillons sur le chemin des graines de thé que mon jardinier sème, et des graines de l'arbre à cire. C'est une espèce d'accacia dont la graine pressée donne un suc qui remplace la cire. Les familles japonaises en recueillent et en pressent assez pour faire chacune les bougies nécessaires à leur usage.

Nous rejoignons le Père et nous dînons avec lui à Motawo. Après le repas, on apporte sur deux bambous un petit mort qu'un catéchiste a baptisé ; les parents ont à l'église une tenue fort pieuse.

Nous regagnons Nagasaki où, après une visite au bazar, nous venons au bureau du navire demander l'heure du départ. C'était 4 heures, et l'affiche marque le départ pour 4 heures. Je prie un des Pères de prendre un bateau et d'aller au navire dire qu'un passager en retard va arriver. Je cours à l'hôtel, jette pêle-mêle dans mon sac ce que je trouve et je n'oublie qu'une flanelle. Je réclame ma note, et sans l'attendre, je donne l'à peu près des dépenses et cours sur un

bateau pour rattraper le navire dont la cheminée fume.

J'arrive plus qu'à temps ; on nous fait attendre la poste, puis les papiers de l'Administration, et nous ne partons qu'à 6 heures, en admirant encore une fois la belle rade, par un merveilleux coucher de soleil.

5 Octobre.

J'ai passé ma nuit sur la dure banquette du fumoir ; j'écris ces lignes de grand matin ; la mer est calme comme un lac, le soleil se lève radieux, le bruit recommence à bord, les enfants courent ou pleurent ; j'arrête ici ma lettre.

J'avais oublié de dire un mot de la fête des morts. Elle a lieu tous les ans, en Juillet, à Nagasaki, et dure trois jours. Les païens croient que, durant ces trois jours, les morts reviennent leur tenir compagnie. Ils illuminent tous les tombaux épargnés sur la colline, font une fête au cimetière, où ils offrent un repas sur la tombe, se réunissent en famille, et la troisième nuit, à minuit, viennent au bord de la mer, où chaque famille dépose un petit navire en paille, bien orné de banderolles, et illuminé de lanternes vénitiennes. Ce sont les navires par lesquels les âmes rentrent dans l'autre monde, en passant le grand fleuve.

*Embouchure de la rivière Woosung,
6 Octobre, 3 heures du soir.*

La journée d'hier, 5 Octobre, s'est passée sans incidents. La mer était calme et d'un beau bleu. Mais vers le soir, les officiers du bord aperçoivent à l'horizon un navire démâté, et le capitaine donne ordre de se diriger vers lui, pour lui porter secours, si c'est nécessaire. Nous nous détournons de notre route et naviguons au sud. Deux heures après, nous voyons un brick qui ne conservait plus qu'un bout de mât, au moyen duquel il avait encore pu déployer quelques voiles. On parlemente, et on apprend que c'est un voilier allemand, parti d'Amoy pour Wladiwostoch. Le typhon du lundi, 26 Septembre, l'avait surpris en route et démâté; il retournait à Amoy pour les réparations. Nous avions déjà vu à Nagasaki des arbres renversés et des jonques échouées. Les journaux nous apprennent qu'en Chine, ce même typhon avait emporté des villages entiers. La pluie diluvienne survenant, les rivières charriaient les morts, et les chaloupes de guerre, envoyées par le gouvernement, les ramassaient par centaines. Quelle terrible chose que ces typhons! Celui du 14 Septembre, que j'ai senti à Tokio, a fait aussi sur son passage d'horribles ruines.

Partout ce sont des ponts emportés, des villages renversés, des arbres déracinés. Les jonques et les navires jetés à la côte sont en grand nombre. Tous les journaux multiplient chaque jour les récits de nouveaux sinistres; tantôt l'équipage a été sauvé, tantôt perdu. Un clipper, qui était arrivé sans malheur de Liverpool, a été brisé sur les rochers du Japon, qu'il voyait pour la première fois. Un grand navire de la *Mitsu-Bishi* a été poussé contre un cap et brisé en deux.

Ces typhons n'ont lieu qu'à l'équinoxe, ordinairement du 18 au 30 Septembre. Plus heureux, nous avons eu une navigation tranquille; on pourrait se croire sur un lac.

Mais déjà nous avons aperçu hier, dans la brume, une des îles de la Corée. Ce matin, nous avons passé les îles Suldler, et peu après, la belle couleur bleue de la mer est devenue noire, puis verte, puis jaune, puis rouge.

Les navires se montrent par vingtaines, de tous côtés. Nous sommes à l'embouchure de la rivière bleue; elle est large ici de plusieurs lieues, et nous ne pouvons en apercevoir les bords. Mais peu à peu des arbres se dessinent dans le lointain. La sonde est jetée sans discontinuité; elle marque presque toujours 10 brasses; nous entrons dans l'affluent, le Woosung, qui conduit à Shangaï. Tous

les étudiants chinois revêtent ici leur costume national, ce qui les fait paraître un pied plus grands; c'est l' élite de la jeunesse chinoise. Ils ont été choisis parmi les premiers numéros dans les examens de concours par tout l'empire.

Tout le monde prépare ses paquets ; nous sommes en Chine ! Voilà le fort de Voosung. Nous rencontrons 2 navires de guerre français. La marée est basse, le *Tokio-Maru* jette l'ancre. Un petit vapeur vient nous prendre pour nous faire passer à Shangaï une meilleure nuit.

J' ai déjà dépassé la moitié de ma course et maintenant je me rapproche de vous. Ma prochaine lettre vous parlera de la Chine, et plus tard, je vous écrirai des Indes. Dieu, qui m' a conduit jusqu'ici, me conduira jusqu'à la fin, et me ramènera auprès de vous en bonne santé.

Que de longs récits j' aurai à vous faire au boulevard Carabacel !

FIN DU PREMIER VOLUME.

me
ds;
été
xa-

om-
ous
na-
Un
uire

et
pro-
plus
n'a
, et
é.
ou-

TABLE DES MATIÈRES

CANADA — ÉTATS-UNIS.

	Pag.
PRÉFACE	1
CHAPITRE I. Paris — Londres — Liverpool —	
Le Polynésian — Traversée de l'Atlantique	» 11
— II. Québec — Montréal — Saratoga — l'Udson	» 27
— III. New-York et ses institutions.	» 49
— IV. Philadelphie — Baltimore — Wa- shington — Assassinat du Prési- dent Garfield — Le Watkins- Glen — Chutes du Niagara.	» 76
— V. Chicago — Le Stock-Yard — Les Elévators — La Union Pacific — La grande Prairie	» 98
— VI. Salt-Lake-city — L'Utah — Les Mormons — Le Central-Pacific.	» 115
— VII. St-Francisco — Les Chinois — La Californie — Harbin's-Springs — Le Pacifique	» 140

J A P O N.

CHAPITRE	I. Premières impressions — Yokohama — Kamakura — Enossima — Le lac Hakonè — Les bains d'Ashinoyou — Religion, finances, marine, mœurs et coutumes. <i>pag.</i>	183
—	II. Excursion à Nikko — Industrie — Agriculture — Produits — Le lac Tchiuchiengy — Retour à Tokio. »	221
—	III. Le papier japonais — Le papier-monnaie — Le Typhon — L'armée. »	244
—	IV. La Torture — Nouvelle législation — L'Université — Les hôpitaux — Le théâtre — La danse — Un dîner japonais — Départ pour Kobé, »	265
—	V. Kobé — Osaka — Kioto — Nara — Bains d'Arima. »	280
—	VI. La mer intérieure — Nagasaki — La vallée d'Urakami — La mer jaune — Les Typhons — Le Voo-sung — Arrivée à Shangai . . . »	309

—♦—

183

221

244

265

280

309